

# MORTELLE RIVIÈRE

Il me faudra plusieurs jours pour remonter la Nive à partir de Saint Michel, quelques kilomètres en amont de Saint-Jean-Pied-de-Port jusqu'au village d'Estérencuby.

J'ai ma canne à mouche et suis bien décidé à prospecter lentement ce cours d'eau translucide car les truites sont méfiantes et sur cette portion bien connue des pêcheurs, elles ont vu défiler toutes les plus belles imitations d'éphémères. Je suis en waders car je pêche dans l'eau et à chaque virage de la rivière se forment des pools profonds qui abritent les plus beaux spécimens. J'aime ce contact direct avec l'eau et ressens le calme et la paix intérieure procurés par cette pêche discrète et délicate.

Faire des figures de lasso dans le ciel avec ma soie est un plaisir, poser la mouche exactement devant le gobage de la truite en est un autre, la tromper avec l'imitation que j'ai montée sur mon étai cet hiver est un aboutissement, plaisir intense et ultime du pêcheur à la mouche.

Les bonds qu'elle fera avant de venir à l'épuisette troubleront la quiétude de la rivière quelques instants et la quête pourra reprendre vers un autre poisson.

C'est le programme que je me suis offert, remonter vers la source en communion avec cette nature encore sauvage et protégée.

Sous les arcades du pont St Michel, je suis descendu dans l'eau, les semelles de mes bottes sont feutrées car ici les galets sont aussi glissants que des savonnettes et pêcher seul comporte des risques. J'ai en main une canne de marche spécialement conçue pour évoluer sereinement, alourdie par une base métallique comme le sont la plupart des Makilas du pays Basque.

Sur la rive opposée, le long d'un enrochement schisteux, je sais quelques gobages fréquents car l'abri est sûr pour les poissons et la nourriture arrive directement dans leurs gueules. Elles n'ont qu'à ouvrir la mâchoire, gober leur proie puis redescendre se poser derrière un caillou. J'ai l'habitude d'en leurrer un ou deux, le plus difficile étant de poser la mouche sans provoquer un sillage du fil entraîné par le courant et la soie.

J'ai accroché une imitation de phrygane, cette mouche ressemble à un petit papillon aux ailes en forme de toit. Elle glisse comme un patineur et occasionne des attaques violentes même lorsque le courant tire trop sur la ligne.

C'est donc cette mouche dressée sur un hameçon fin de fer en 14/100ème, grâce à une plume de flanc de canard que je pose en amont de l'enrochement...

J'ai bien vu un deux ou trois gobages contre le rocher d'en face, mais comme derrière moi des obstacles m'empêchent de déployer mon lancer arrière, je suis obligé de pratiquer un roulé avant, figure que je ne maîtrise pas toujours car j'ai tendance à plaquer la mouche un peu brutalement sur l'eau. C'est la raison pour laquelle j'ai choisi un sedge car une imitation d'éphémère m'obligerait à un posé parfait et délicat, faute de quoi, invariablement, la mouche coulerait ou se coucherait sur le flanc et la truite pourrait me décocher une nageoire d'honneur.

C'est à cet instant précis, lorsque la mouche commence à dériver tant bien que mal que ma soie est entraînée par un objet flottant sous la surface, empêchant toute dérive naturelle de mon imitation.

je peste contre cet obstacle et dois ramener mon fil en brassées rapides afin de me débarrasser de cette branche au plus vite sans déranger trop les truites qui commençaient à se mettre à table.

Ma surprise est grande quand je récupère, non pas une branche morte, mais une épuisette à moitié immergée qui s'est accrochée à ma ligne.

Je la ramasse et m'aperçois que la bretelle élastique est rompue.

C'est une magnifique épuisette en frêne ou en robinier, très belle épuisette d'artisan signée sur le manche avec en haut du filet un demi bouton pression aimanté.

La bretelle d'élastique étant rompue, le malheureux pêcheur ne s'est peut-être même pas aperçu de la perte de cet objet en bois précieux. Très souvent, je perdais ce type de raquette en passant au travers des ronciers ou en franchissant une clôture barbelée. L'autre aimant est fixé dans le haut du dos de la veste du pêcheur, ce qui permet de saisir le filet en tirant un coup sec sur le manche, en fin de combat avec la truite.

C'est la raison pour laquelle j'ai définitivement banni de mon équipement cet ustensile encombrant qui a tendance à s'accrocher partout où je passe.

Quand j'avais la chance d'attraper une très grosse truite qui me faisait un baroud d'enfer, je regrettais son aide et si, par malheur je venais à perdre ce poisson trophée, je hurlais

une bordée d'injures, maudissant le Dieu de la pêche, avant de me calmer, m'asseoir sur un rocher, pieds dans l'eau, et décréter avec une sagesse qui m'étonnera toujours :

« C'est ainsi ... »

Je marque une pose, surveille si les gobages reprennent, mais cette récupération d'épuisette a sans doute effrayé les poissons en action. Le coup est gâché pour un bout de temps et je décide de remonter vers l'amont . Avec un peu de chance je vais croiser son propriétaire et lui rendre son bien...

J'évolue avec lenteur, soucieux d'éviter la glissade et le remplissage des pantalons de pêche qui gâcherait ce premier parcours, car nous sommes au début du printemps et les nuits sont fraîches.

Le courant est vif et je passe l'endroit car je préfère les calmes et les lisses, les pools profonds, les plats en miroirs du ciel, même si la pêche y est plus difficile.

Les truites décèlent vite une présence humaine sur ces eaux où tout léger mouvement déclenche une onde de choc qui viendra les alerter en chatouillant leur ligne latérale qui décèle la moindre vibration de l'eau.

Quelques mètres plus haut s'étale un joli massif de nénuphars dont les fleurs en boule de tulipe commencent à éclore en ce début de saison. Les unes sont roses, les autres sont blanches et les grands disques verts qui flottent sont comme des assiettes offertes aux grenouilles pour qu'elles s'installent en attente d'un insecte qui passe.

Enfant, avec l'aide de mon père, je déposais une fleur de pissenlit accrochée à un grossier fil de pêche et une canne en bambou sur ces batraciens qui, invariablement, sautaient haut pour se saisir de ce papillon jaune, bizarre et remuant. Elles bondissaient et ne lâchaient par leur proie le temps que nous les glissions dans un grand sac de jute que j'étais un peu fier de porter jusqu'à l'évier de la cuisine en grès blanc, devant lequel ma mère, comme d'habitude, pousserait des cris d'effroi,

«quelle horreur, quelle horreur » en découvrant les bêtes grouillantes et visqueuses.

Nous savions qu'elle feignait l'affolement, et je bombais fièrement le torse en ramassant l'une de nos prises bien vivante faisant mine de la jeter à son visage

J'étais heureux et mon père posait sa large main complice sur mon épaule, sa pipe en écume ajoutait à sa prestance et il retirait une à une ses grandes bottes d'un coup de talon avant de réactiver à coup d'allumettes son tabac Amsterdamer en tirant quelques bouffées qui entouraient son visage d'un halo de fierté.

Il m'avait tout appris de la pêche, de celle du vairon et du goujon avec une ligne, un bouchon et quelques asticots bien dodus réservés chez le boucher du village. Il m'avait montré des montages plus importants pour les chevesnes et les barbeaux, avec un bouquet de vers, délicatement promené le long des piles de pont. Il m'avait initié au lancer léger avec une Mepps jaune no 2, sa préférée, qu'il fallait balancer sans s'accrocher sous les branches basses des saules et ramener aussitôt dès l'impact du leurre sur l'eau. Il attrapait aussi des anguilles au cordeau et j'étais effrayé par ces bêtes visqueuses, impossibles à tuer sans un torchon bien sec et une badine pour lui casser le dos. Nous n'étions pas attirés, ni lui ni moi par la pêche en étang où il fallait amorcer des heures avant de voir poindre les premiers carpeaux ou tanches et, parfois, attraper le brochet qui s'était pris au vif avec une ligne à la fourchette.

Plus tard, quand je maîtrisai ces pêches premières, nous nous étions passionnés pour la pêche à la volante où nous déposions avec délicatesse un criquet ou une sauterelle sur la surface de l'eau, qui provoquait la violente attaque d'un cabot avalant cette proie encore vivante.

C'est ainsi que, naturellement et à mon tour, je l'initialisai à ce que je considérais comme le sommet de l'art halieutique, la pêche à la mouche.

Quelques semaines plus tard, nous ne parlions que de cannes en bambou, de bas de ligne en queue de rat, de soies à graisser et de mouches plus éclatantes les unes que les autres choisies dans les casiers de bois de l'admirable Maison de la Mouche sur l'île de la cité.

L'eau glissait doucement entre les feuilles de nénuphars, assemblées en puzzle flottant. Mon attention fut attirée par une forme insolite, bloquée par ce tapis de verdure. C'était une masse brune flottant haut, poussée par le courant, en une sorte de va et vient répétitif. C'est un chapeau de type Stetson. Il est marron et tout autour de la visière des mouches en plumes sont accrochées sur le bord plat et la sangle du pourtour.

Il flotte, il glisse, parfois tourne sur le côté, se soulève sous la brise et retombe affalé.

Je suis troublé par cette nouvelle trouvaille. Le vent souffle assez fort et j'imagine qu'il a décoiffé le pêcheur.

Je m'interroge...

En d'autres circonstances, je détaillerai les différentes mouches piquées sur le chapeau et pourrais déduire que le pêcheur qui me précède est un pêcheur au fouet de haut niveau ou un débutant.

Je coiffe le Stetson, moi qui ai oublié ma casquette à visière. Il est un peu large pour mon tour de tête, mais aussitôt il agit en pare soleil et je peux observer l'eau plus facilement.

Mes lunettes de vue agissant aussi en polarisantes filtrent les rayons solaires et gommant la réflexion de la lumière, Je détaille à nouveau l'eau qui m'entoure à la recherche d'un poisson actif. Mes yeux peuvent traverser le miroir de l'eau et je cherche la forme d'une truite dans une veine prometteuse.

Les joncs souples penchent selon la direction du vent. Derrière eux, une roselière fait écran et les roseaux sont en arc de cercle. Je détaille ces plantes et constate que deux tiges restent droites, figées vers le ciel, raides au dessus de l'eau et cisailées sous la surface de l'eau par la réfraction.

Je m'approche et c'est une canne en bambou refendu brisée en deux qui est coincée.

Je saisi la canne brisée, c'est une Pezon et Michel haut de gamme et remonte le long de la petite Nive pour en savoir un peu plus.

Je longe le layon qui n'est pas un sentier de halage, mais plutôt une piste étroite, couverte de ronces et d'épineux, destructeurs de waders. Je ne cherche plus les gobages mais ce pêcheur à qui sans doute il est arrivé quelque chose.

Je parcours plusieurs centaines de mètres suivant les méandres du cours d'eau. Seul le cri d'un rapace vient troubler cette lourde quiétude tandis qu'un martin pêcheur file droit devant pour venir se poser sur une branche basse, perchoir idéal pour attaquer les vairons

Un peu plus loin, je croise un paysan, béret noir vissé sur son crâne chauve vers qui je me dirige pour lui raconter mes trouvailles. Il travaille à l'ancienne et taille l'herbe avec une longue faux bien aiguisée car son fil brille dans le soleil maintenant au plus haut du ciel . Son visage est sculpté à la serpe comme beaucoup de basques qui ne rechignent pas à l'effort. Il fauche avec une grande régularité, son geste est précis en va et vient monotone. Je l'imagine, répétant ce même geste, ganté d'un grand chistera en fond de fronton, projetant la pelote sur le mur d'en face rouge de sienne comme la cendrée du sol.

La foule exulte à chaque point marqué et les hommes en pantalons de toile blanche bondissent d'une espadrille l'autre. A douze heures c'est l'angélus et les spectateurs interrompent la partie par un chant qui façonne l'identité de tout un peuple.

Il y a quelque chose de sacré dans cette tradition, les basques chantent, les basques luttent pour la victoire.

Ce paysan poursuit son travail et j'hésite à troubler son rythme pendulaire, répété inlassablement.

Je lui raconte mon histoire et il me réponds dans une langue inconnue pour moi, sans doute du basque.

J'ai peine à croire qu'il ne puisse me renseigner dans la langue de Molière et je suis surpris par son regard fuyant, par cette gêne qui semble l'envahir à mon contact.

D'habitude, les paysans sont avenants et prennent plaisir à converser avec les pêcheurs, l'étant bien souvent eux-mêmes, friands d'une anecdote sur leurs dernières prises au Toc, car ici, c'est la patrie des pêcheurs au toc, technique plus difficile qu'il n'y paraît, car la dérive du ver doit être naturelle et le ferrage contenu, il ne faut pas arracher le lombric de la gueule de la truite avant qu'elle n'ait engamé suffisamment l'esche qui recouvre en totalité la longue hampe de l'hameçon.

Je suis impressionné par la largeur de ses avant bras, cuits par le soleil, cette impression de force qu'il dégage, et distingue sur le dos de son bras gauche un tatouage qui représente une coquille St Jacques traversée par une flèche.

Il me fait signe que je n'ai pas à insister et reprends sa tâche agricole.

Il doit me prendre pour un estivant et, penaud, Je poursuis ma quête avec l'épuisette et le Stetson en feutre. J'ai ramassé la canne en bambou brisée en deux, car même amputée c'est un objet de prix.

J'empoigne le manche en liège galbé dont la prise en main est agréable et constate que le moulinet n'est plus là. Il est vrai que c'est un objet qui est maintenu au manche par un système ici archaïque, deux simples anneaux de plastique et qu'il a bien pu couler au fond de la rivière.

L'eau descend maintenant librement entre les quelques arums qui bordent la Nive.

C'est une fleur magnifique. Elle me fait penser aux cornettes blanches des nonnes qui promènent leurs missels en égrenant les chapelets comptables des prières du jour.

Ces arums sont pour moi, symbole de l'ouverture de la pêche à la truite, car, plus tard, en juillet, ou en Août, ces fleurs auront disparu. La texture poudreuse de leur vaste coupole blanche est semblable au velours des ailes de papillons et, jamais je n'oserais cueillir une plante de cette élégante majesté.

Mais peut-être que les insectes qui s'y égarent, tentés par ce pétale en calisson d'Aix sont incapables de sortir de cette coupe glissante et s'y perdent à jamais.

Je suis maintenant bien éloigné de St Michel et me rapproche d'Estérencuby, tout en scrutant les moindres recoins de cette rivière qui ne dépasse pas les huit à dix mètres de large, pour se raccourcir dans les gorges plus étroites où le torrent est vif. Mes yeux

cherchent un pêcheur, mais rien n'apparaît. Je sue à grosses gouttes dans mes pantalons de pêche en Néoprène, laisse une grande prairie sur ma droite, couverte de moutons qui détalent et se bousculent à mon approche.

Un énorme Patou blanc surveille les bêtes et j'évite de m'approcher car ce chien est censé protéger le troupeau contre tout danger. Je préfère les Border Collies qui nous enchantent en conduisant le bétail là où il faut et brillent par leur instinctive intelligence.

De temps à autre, je change de rive pour bien quadriller le terrain et ne pas manquer la moindre trouvaille. Je ne suis plus du tout préoccupé par les poissons qui pourraient se mettre à table.

D'abord, je n'aime pas pêcher juste derrière un pêcheur qui remonterait la rivière avant moi, car, au toc, il va prospecter les mêmes pools, à la cuillère il va effrayer les poissons, et si, c'est un pêcheur à la mouche, il va attaquer les postes privilégiés qui sont invariablement bien marqués. Ensuite et surtout car je ne suis pas tranquille du tout après ce que je viens de recueillir, qui augure d'une inquiétante affaire.

Je me trouve seul au monde et ferais aisément demi-tour mais un pêcheur est peut-être en difficulté et je me dois de le retrouver.

Les prés sont plus étroits et la forêt gagne du terrain. Au loin, on entend les grosses cloches à vaches qui rythment la marche lente des ruminants. Je suis attiré par ces bovidés à la tranquille assurance, dont la lenteur des gestes leur donne une belle sérénité, une sagesse les rendant impassibles au monde comme s'ils mâchaient en permanence une acceptation stoïque de leur vie.

Les chevaux sont plus nerveux et je ne m'aventure jamais à traverser un pré où ils paissent. J'ai le souvenir d'un voyage en Virginie où une bande d'étalons sauvages nous avaient bravé, méchants comme des buffles, piétinant tout sous leurs sabots, moulinant leurs pattes antérieures pour nous boxer, découvrant leur dentition en soufflant dans leurs naseaux pour nous mordre. Je me suis juré que jamais je ne monterai un animal pareil et je laisse les amoureux des équidés à leur passion. Au loin, les montagnes ont leurs sommets couverts de neige, plus blanche encore que les arums.

Trêve de tout cela, je m'approche d'une plage de sable gris au détour d'un virage à 90°, laissant les alluvions se déposer sur cet endroit bucolique où les animaux viennent boire puisque l'eau fait ici une large flaque stagnante.

Le sable a été foulé de part et d'autre, comme si des enfants avaient dressé des châteaux de sable pour ensuite les démolir à coups de pelles et de râtaux.

En cherchant des traces de bottes, je vois au beau milieu de cette plage, un objet brillant qui n'a rien à voir ici. Il brille au soleil d'un éclat métallique et je me penche vers lui.

Visiblement, c'est une boîte à mouches Wheatley dont j'ouvre le couvercle qui couvre de multiples casiers contenant toutes les imitations d'éphémères, de sedges, de Caenis de fourmis noires, de gammers et autres nymphes diverses.

C'est une véritable œuvre d'art et les mouches sont rangées par tailles et par familles, soit dans des petits casiers transparents, pour les mouches sèches dont les ailes pourraient s'abîmer, soit pendues à de petits crochets, pour les imitations de crevettes d'eau douce, et les mouches noyées. Je suis en arrêt sur cette boîte mystérieuse et ma main tremble en la rangeant dans mon sac de pêche car cette pièce supplémentaire à l'inventaire n'augure rien de bon.

Je suis persuadé que le désordre ambiant n'est pas la marque d'un troupeau de vaches venues se désaltérer, mais le théâtre d'une bagarre qui a eu lieu sur place.

Je ramasse également un sachet vide de bas de ligne à nœuds d'une marque connue des pêcheurs à la mouche et poursuis ma lente ascension vers le village d'Estérençuby.

J'envisage sérieusement de faire demi-tour pour me rendre au commissariat de St Jean, mais quelque instinct me guide en me suggérant d'aller voir un peu plus haut, le plus discrètement possible.

Je vais parcourir encore plusieurs centaines de mètres découvrant une nature vierge et sauvage. Les quelques plages que je vais croiser sont intactes, sinon la trace d'une patte de héron ou de ragondin.

Je décide alors de redescendre vers cet ultime recoin où la terre a été bousculée.

Ma poitrine cogne, je pourrais compter mon pouls à haute voix mais je reste discret car je ne suis pas foncièrement courageux devant ce qui ressemble à un enlèvement ou pire encore.

J'ai rangé ma canne dans son étui, j'y ai glissé le bambou refendu, placé mon moulinet dans le sac de toile, je tiens le tout en bandoulière ainsi j'ai les mains libres hormis ma canne de marche et caresse machinalement mon couteau de pêche, mon seul ami en cet instant...

Le téléphone portable ne passant pas dans cette vallée, j'en maudis l'opérateur et poursuis ma descente vers les traces de lutte.

Sur le côté prairie de la plage se dessine un chemin de troupeau et je poursuis par ce sentier bordé d'une haie qui sépare les prés et les bois.



Ma randonnée va sans doute me diriger jusqu'à la route qui longe au loin les lacets de la Nive et rencontrer la cour d'une ferme blanche où je pourrai demander du secours et retourner chercher mon véhicule garé aux abords de St Michel.

Ici, le soleil se couche vite pour se cacher derrière les vallons qui précèdent la vraie montagne d'où émergent les sources du cours d'eau. Je ne voudrais pas m'attarder car la nuit, tout ce qui me semblait bucolique et rempli de poésie sous le ciel bleu devenait étrange et menaçant.

Un peu plus loin, je devine une fumée qui se dresse en volutes blanches à l'orée des chênes rabougris. Sans doute un forestier qui élague ou un fermier qui nettoie sa parcelle.

Je m'approche, le foyer est plus distant que je ne le pensais, la lune et le soleil se répondent face à face entre chien et loup et j'accélère le pas.

Le feu rougit encore quelques branches de noisetier, mais personne pour le nourrir.

Je passe mon chemin et j'aperçois au loin la route qui se tortille en des virages autour d'un ensemble de maisons blanches aux volets rouge ancien.

C'est la porte d'un café hôtel que je pousse et quelques habitués du comptoir trinquent, les uns au pastis ou au rouge d'Irouléguy, les autres au blanc sec de jurançon ( je reconnais la bouteille longue et son étiquette à l'effigie de Henri IV).

Je m'assoie sur une chaise bistro et commande une Suze. Je retiens une chambre pour la nuit car je n'ai pas le courage de redescendre jusqu'à la voiture.

J'avais ôté mes waders en Néoprène et chaussé mes espadrilles.

Dans mon sac à dos j'ai toujours un nécessaire de toilette car il m'arrive de temps à autre de dormir à la belle étoile.

Les coups de pêche au lever du jour sont souvent les plus productifs et au contraire du coup du soir qui ne dure que le temps de s'emmêler quand les chauve-souris attrapent mes mouches, la lumière du matin enveloppe d'une légère brume et décuple le clapotis des gobages sonores dans la fraîcheur du soleil à peine levé.

Cette émotion dure encore pendant la montée de lumière, mais je déguste rarement ces instants magiques, étant irrémédiablement du soir et pas du tout du matin.

Je raconte mon histoire au tenancier qui m'écoute comme il a l'habitude d'écouter les hommes imbibés refaisant le monde. Il acquiesce de temps à autre en continuant d'essuyer un à un les verres qui sortent du lave vaisselle adossé au plan de travail.

Il me conseille de prévenir le garde pêche ou de descendre à la gendarmerie.

En fait, il s'en fout complètement et je remballer mon Stetson, l'épuisette, la canne brisée et cette boîte de mouches Wheatley si bien rangée.

Demain, j'y verrai plus clair.

Dans un des cendriers jaunes d'une marque de pastis, je trouve une pochette vide de bas de ligne comme celle que j'ai ramassée sur la plage en désordre.

J'en avise le patron qui éponge le tout pour faire place nette sur le zinc.

En tendant sa main, il découvre sa manche et je découvre effaré le même tatouage d'une St Jacques percée par une flèche.

Je ne pose plus une question et monte dans ma chambre. Je ferme la porte à double tour, laissant la clé dans la serrure.

Je ne lâche pas le makila et cache mon poignard (un pauvre canif sculpté d'une gravure de pêcheur), derrière l'oreiller où je me love, plié en chien de fusil, cherchant le sommeil qui ne vient pas en me remémorant cette pauvre journée.

Bien entendu, mon smartphone ne passe pas dans cette vallée et il m'est impossible de joindre qui que ce soit. Nathalie s'inquiétera s'ils n'ont pas reçu mon appel quotidien, mais elle est si loin travaillant à Bruxelles dans notre beau magasin de carrelages et céramiques artisanaux made in France, qu'il est impensable qu'elle me rejoigne.

Je pense aux courageux pèlerins qui viennent faire tamponner leur carnet deux fois par jour pendant leurs derniers cent kilomètres de marche. Dans la rue qui monte du pont de La Nive à St Jean, les coquilles St Jacques claquent les unes contre les autres, accrochées aux bâtons de marche ou aux sacs à dos.

C'est un projet que beaucoup caressent, faire Compostelle et obtenir la Crédenciale, souvenir précieux d'un inoubliable périple.

J'ai souvent imaginé faire ce trajet, uniquement en suivant les Nives ou les gaves, en tout cas tous les cours d'eau de première catégorie et me nourrissant d'une ou deux farrios par jour, cueillant les cerises ou les pommes sauvages, croquant les paysages sur un carnet d'aquarelles qui serait le témoin de ce périple. Le soir, éclairé par un feu de bois coincé entre quatre galets de la rivière, je remplirai mon carnet de voyage et, plus tard, mes enfants et petits-enfants pourraient lire ce témoignage d'un citadin qui s'évade de la grisaille des grandes villes.

Mais tout ceci est une autre histoire et, je suis là, transi de froid à chercher le sommeil dans cette chambre minable où je ne me sens pas tranquille.

J'en oublierai presque l'objectif de retrouver ce pauvre pêcheur qui ne demandait pas autre chose que de vivre sa passion le long de cette rivière fluide et translucide.

Il est tard, les quelques clients ont du quitter le zinc, car je ne perçois plus un bruit.

Si je passe la nuit sans encombre, je prévois de redescendre chercher ma voiture et de rejoindre St Jean où j'irai témoigner au poste de gendarmerie.

Chaque année, je descends au pays Basque à cette époque où la pêche est encore facile. Je prospecte les rivières à partir de notre longère de Béhasque Lapiste, soit vers le Saison quelques kilomètres avant Mauléon, quand la rivière est large et ample du côté de Lichos, ou bien vers Navarrenx en suivant le gave d'Oloron et s'il est envahi par les rafts, je monte jusqu'aux gaves d'Aspe ou d'Ossau.

Quand les rivières sont en crue, je connais un bijou toujours limpide qui se jette dans la Nive, le Bastan, près du Pont d'Enfer. Mais attention de ne pas le remonter trop en amont car, sans le savoir, je me retrouverai en Espagne où la Guardia civile ne plaisante pas avec cette invisible frontière. Les Nives sont nombreuses, Basques et fières de l'être, tandis que les gaves coulent au travers des villages béarnais dont les maisons grises témoignent d'une rigueur propre à leurs habitants.

Le gave d'Oloron est toujours hanté par les pêcheurs de saumons qui regrettent l'époque où leurs aïeux ramenaient des poissons gigantesques, les plus gros étant pêchés dès l'ouverture au mois de Mars, pendant les eaux de crues, avec des cuillères en forme de poissons d'argent et plus tard, à la mouche quand les castillons remontent au mois de juin, juillet. Les pools à saumons sont connus et répertoriés, chacun porte un nom, le pool Masseys, le bac d'Aren, le trou du curé, le coup du docteur et j'en passe...

L'étiquette veut que, chaque pêcheur avance d'un ou deux pas à chaque lancer afin que le suivant puisse tenter sa chance à son tour. Les pêcheurs descendent la rivière avec des cannes à mouche à deux mains et le spectacle des lancers est celui d'un ballet aérien, quand la soie dessine un grand huit dans le ciel avant de déposer une mouche frêle quarante mètres plus loin. La touche est surprenante et discrète, il ne faut surtout pas ferrer avant quelques secondes pendant lesquelles le poisson prend le temps de se retourner pour rejoindre le fond du pool et engamer sa proie. Il ne se nourrit pas depuis qu'il a quitté l'océan et c'est un simple réflexe d'agressivité et de marquage de territoire qui lui fait prendre la mouche ou le leurre.

La prise d'un saumon est si rare sur nos rivières que je préfère la traque des truites qui demande une bonne technique, une connaissance des poissons et des postes, ainsi que celle d'une entomologie de base des éphémères et des trichoptères.

Le montage des mouches est un plaisir décuplé par le bonheur d'attraper une fario leurrée avec un bout de plume enroulé en collerette autour de l'hameçon. Trois cerques en fibre de faisans et un hackle en cou de coq. Chacun peut inventer la mouche qu'il veut car la présentation sur l'eau prime sur l'exactitude de l'imitation.

Le silence règne et je finis par m'endormir, accompagné par le bruit apaisant de l'eau qui coule en acouphènes dans mes oreilles, ivres d'illusions aquatiques.

Les cauchemars me réveillent et je ne sais plus si je suis à moitié endormi, ou si les bruits contre ma porte et dans les escaliers sont réels . Je tourne et retourne autour de mon oreiller pour retrouver un sommeil réparateur, car je suis épuisé par cette journée qui annonce une suite funeste. Loin de l'admirable effort de marche des pèlerins qui portent fièrement leur coquille en haut de leur bâton de marche, je vois dans un brouillard inquiétant, une horde de capucins encapuchonnés , marchant à la queue leu leu sur un sentier escarpé vers la montagne. Ils semblent transporter un lourd objet roulé dans une couverture. Est un corps, est-ce celui du pêcheur que je recherche, est-ce une vision par anticipation de mon propre destin ?

C'est à coup d'insomnies mêlant le vrai du faux que j'avance dans cette nuit ennemie, jusqu'aux premières lueurs blafardes qui annoncent enfin un jour nouveau.

Hirsute, je prends une douche bien trop froide et me rase de près, n'ayant aucun goût pour une barbe naissante qui exacerberait mon visage en profil de mâle harassé.

Ramassant mes pauvres affaires, je descends inquiet cet escalier rudimentaire où chaque marche témoigne de mon passage par un craquement suspect.

Passant la dernière porte vitrée, je découvre un zinc vide de clients, vide d'aubergiste, vide, sinon l'élégante silhouette d'un chat dont la démarche lente et dédaigneuse, m'enseigne que je ne suis pas désiré en ce lieu.

C'est avec un grand soulagement que je quitte cet endroit. Je vais descendre au plus vite retrouver ma voiture et mettre un terme à cette échappée pour donner l'alarme à St Jean-pied-de port.

C'est le long d'une route cette fois goudronnée que je prends le chemin inverse de la veille. Je croise quelques tracteurs et carrioles matinales, tandis que les vapeurs d'eau entourent

les arbres feuillus d'un nuage de brume. Je surplombe la rivière que je devine serpenter quelques dizaines de mètres en contrebas.

Deux buses surveillent la route où les musaraignes et petits rongeurs viennent se réchauffer les pattes, où les hérissons, chaque jour sont écrasés pour nourrir corvidés et rapaces. Ce serait l'heure idéale pour les éclosions du matin, celles que le pêcheur lève-tôt guette, ayant juste avalé un café noir préparé dans un thermo brûlant qui sert de chaufferette en attendant que le soleil pointe ses rayons.

La petite Nive est encore sombre quand je passe le pont de St Michel, derrière lequel j'ai garé ma voiture.

Elle est bien là, les vitres embuées, fidèle au poste et j'ouvre directement le coffre par la commande numérique dessinant un hayon entrouvert.

Cannes, waders et sac à dos rangés, je prends place à mon poste de pilotage, espérant que la batterie ne fera pas défaut.

Le moteur ronronne aussitôt, les essuie glaces font leur office et je déclenche une ventilation chaude pour éliminer la buée qui envahit l'habitacle.

Le temps de desserrer le frein, la porte passager arrière s'ouvre brutalement, un individu grimpe et me pointe une arme derrière la tempe. Je suis saisi d'une immense émotion et serre mon volant avec le désespoir du condamné qui s'accroche à la vie.

Je ne peux balbutier quoique ce soit, quand il m'ordonne de rouler droit devant...

Après avoir franchi le col d'Arnosteguy, nous sommes passés en Espagne et l'homme me fait stopper le véhicule au détour d'un rocher qui marque le sommet.

Un comparse sorti d'un autre véhicule garé là, se saisit des affaires rangées dans le hayon, les jette entre quatre pierres et allume le feu attisé par une demi-bouteille d'essence.

Le sac de pêche, l'épuisette, le Stetson, les morceaux de canne en bambou sont vite dévorés par les flammes, la boîte à mouche noircit mais ne brûle pas.

Le makila en néflier disparaît aussi mais je sais que sa base métallique portant mon nom laissera une trace ainsi qu'un sou percé au dessus de la pointe. La dague en acier pointu qui servait à se défendre des hordes de chiens sauvages, des loups et des ours aura perdu son manche mais elle ne brûlera pas.

D'évidence, il fallait faire disparaître tout témoignage de l'existence du pêcheur disparu. je reste celui qui a vu, celui qui doit être éliminé...

Pendant que l'un des agresseurs tente d'écraser la boîte Wheatley, l'autre entreprend de vider la bouteille d'essence pour accélérer la destruction des pièces. L'un et l'autre semblent pressés d'en finir avec ce foyer qui dégage une fumée noire intense depuis qu'ils y ont rajouté ma paire de waders en néoprène.

Je profite de cet instant de leur inattention pour démarrer en trombe, laissant sur place ces deux imbéciles qui ont oublié ma présence le temps du feu de bois.

Je roule comme un fou, le hayon arrière est resté ouvert, ne me protégeant plus d'éventuels coups de feu dans la vitre arrière.

Suis-je en France, suis-je en Espagne, en tout cas j'ai hâte de croiser la gendarmerie ou la Guardia civil pour me sortir de là...

Vont-ils me rattraper ? Je surveille le rétro arrière, descend vers la vallée, puis prend un chemin de terre qui poursuit une diagonale en direction opposée, en fait je reviens vers mon point de départ mais sur une piste secondaire afin de les tromper sur ma destination. Je ralentis pour éviter que les pneus ne dégagent une poussière dénonciatrice, car il n'y a plus de goudron ici et m'enfuis à nouveau vers les hauteurs.

Je roule sans compter, croise des vignes en terrasse, passe un col, puis redescend vers la vallée précédente. La route tourne sans cesse, au loin j'aperçois un vol imposant de vautours qui planent en cercle dans le ciel. J'ai toujours observé ces oiseaux avec fascination, lorsqu'en un instant ils prennent une hauteur inouïe sans bouger leurs ailes, se laissant porter par les courants ascendants.

Quand ils se rassemblent autour d'une brebis ou une vache morte, une savante hiérarchie est respectée et les premiers à se nourrir sont les oiseaux chefs.

D'autres attendent leur tour, certains occupent des postes de surveillance, le tout est d'une organisation parfaite.

Au détour d'un large bosquet, près d'un ruisseau je m'arrête enfin et stoppe le moteur pour écouter si mes agresseurs sont dans les parages. Je n'en mène pas large, mais je roule depuis si longtemps que je suis presque certain de les avoir semés, si tant est qu'ils m'aient poursuivis. Je sais que je ne suis pas loin de mon point de départ mais ma conduite en zigzag et concentrique a dû les égarer et ils doivent être loin.

Quel bonheur ce silence qui dure. Maintenant que je suis seul je vais téléphoner au 112.

J'ai beau fouiller dans mes poches, pas moyen de trouver mon smartphone.

Merde !... Je me souviens l'avoir glissé dans la poche ventrale des waders, plaqué contre mon portefeuille .Cette poche étanche me permet de pêcher dans l'eau jusqu'aux coudes sans risquer de les tremper.

Et je le conserve toujours sur moi, en cas de chute sur les galets, une fracture étant vite arrivée, ou tout simplement pour prendre la photo qui attestera que mon énorme truite a bien été prise avant d'être relâchée...Mon portefeuille est aussi caché là, pour que je puisse présenter carte d'identité, permis de pêche et validation au garde qui se présenterait.

Je vois à nouveau les flammes noires dévorer mes waders. Je n'ai plus moyen de téléphoner, je n'ai plus d'identité ni d'argent, je me sens seul à nouveau et reprends la route vers un petit col voisin où j'avais remarqué un toit derrière une haie de pierres.

En haut d'une bosse de verdure plantée devant une rocaille, se dresse une petite chapelle au toit d'ardoise couvert de mousse.

J'ai soif et pousse la lourde porte qui gémit, porte épaisse et sculptée, comme les artisans savaient les faire en prenant leur temps, à une époque où la belle ouvrage était réservée aux compagnons du devoir.

Je me souviens que ces chapelles ont une arrivée d'eau comme les cimetières, soit derrière le mur soit au bas de l'autel dans un coin sombre. Il faut bien arroser les fleurs et les plantes, premières offrandes au début de chaque office, rituel surveillé par les bigotes qui houspilleront l'enfant de chœur s'il omet cet ordre des choses. Ce sont les mêmes qui ne supportent pas qu'une cuillère ne soit pas posée dos vers le plafond ou une fourchette dents sur la nappe. Dans un voile de mémoire, je vois passer notre petite grand mère qui traitait la vie de la sorte accordant une importance démesurée à la religion et aux objets qui devaient être à leur place et pas ailleurs. Elle avait même une boîte en métal de pastilles Vichy à damier bleu et blanc parfaitement rangée dans le placard de la cuisine où l'on pouvait lire sur l'étiquette faciale : « bouts de ficelle ne pouvant servir à rien »

Sa plus grande fierté était d'occuper un banc d'église le dimanche où son nom était inscrit par des lettres formées de punaises jaunies. Pour accéder au paradis, fallait-il déjà réserver sa place et prouver sa fidélité.

Mon grand-père était un radical socialiste dont la haine pour l'église était célèbre dans tout le canton. Il était maire de sa petite ville et le curé qui passait un jour en vélo devant lui, terrorisé par ce premier magistrat athée perdit aussitôt l'équilibre et écrasa son vélo en déchirant sa chasuble dans les rayons des roues qui tournaient encore face vers le ciel. On n'était pas prêt pour une réconciliation politico religieuse.

Je me suis désaltéré à cette eau de montagne, si fraîche, presque glacée et peux me détendre après ces émotions.

Première chose à faire, redescendre vers une vallée plus accueillante et demander du secours à la gendarmerie. Sans papiers ni argent je me sens coupable, sans téléphone je suis perdu, Mon histoire sera t'elle prise au sérieux ?...Comment prouver mon identité? Je ne parle pas un mot d'espagnol, sinon quelques bribes retenues lors de vacances de l'autre côté des Pyrénées comme: Dinero, Papel, Fuego ...

La clenche de la lourde porte de la chapelle claqua d'un son de métal et j'entendis tourner la clé qui m'enfermait dans ce blockhaus castral.

Je tente d'ouvrir cette énorme porte mais elle était close. Je cherchais une issue, il n'y en avait pas. Seul, le cri d'un choucas acheva de m'effrayer.

J'ai passé la nuit sur un banc de messe dans ce temple maudit, réveillé par les cauchemars les plus violents.

C'est au petit matin que la porte s'est ouverte sur une cohorte de moines encapuchonnés, les mêmes que ceux que j'avais imaginé lors de ma nuit dans l'auberge.

Ceux-là sont authentiques, au nombre de 6, marchants d'un même pas décidé.

Ils ont la coule à capuchon marron, cachent leurs visages mais leur froc est très large de manche et je ne mets pas longtemps à m'apercevoir qu'ils ont tous gravés au dessus du poignet cette coquille st Jacques transpercée par une flèche...

J'ai peur.

Les moines se dirigent vers moi, m'entourent et j'ai juste le temps de prononcer « Mes révérends » quand je reçois un coup violent derrière la nuque et m'évanouis sur le champ...

Ma tête labourée par la douleur, tambourine au rythme de mes battements cardiaques.

Combien de temps suis-je resté inanimé? Avant de tenter le moindre mouvement, je fais le point sur mon état.

Je suis étendu sur un lit de feuilles humides et d'herbes mêlées. Visiblement, c'est l'aube naissante et j'ai du rester comateux une bonne partie de la nuit.

Je suis étonné d'être encore en vie. Pourquoi m'ont-ils laissé là, que signifie tout cela ?

Je me lève avec difficulté et sens une forte odeur de brûlé. Je m'éloigne de la chapelle, mais devant moi une carcasse de voiture fume encore, une odeur de plastique cramé empeste l'air et je découvre effaré qu'il s'agit de ma voiture calcinée.



Je suis révolté mais également soulagé de n'avoir pas fait partie du brasier.

Je suis seul au monde, en souffrance, implorant tous les dieux architectes de l'univers pour qu'ils me viennent en aide. Je me lève péniblement et marche doucement sur un sentier qui descend, car je n'aurai pas la force de monter la moindre côte.

Ou suis-je, ou vais-je, pourquoi cette partie de pêche tourne si mal, qui a t'il derrière tout cela ?

Si je poursuis cette descente, je croiserai bien un ruisseau qui m'amènera quelque part, ou une route carrossable pratiquée par un paysan qui me fera grimper sur son tracteur.

Je ne pense plus, je marche douloureusement et chaque pas résonne comme une déflagration. Après une bonne longue marche, je rencontre enfin un petit cours d'eau qui cascade vivement. Je me désaltère en espérant qu'il ne soit pas pollué par un troupeau de moutons en amont. Suivre ce ru est difficile car il se jette entre les rochers recouverts de mousse et aucun chemin n'est vraiment tracé pour aider le randonneur forcé que je suis.

Mais je sais qu'il rejoindra une rivière plus facile et qu'au bout de cette descente j'aboutirai vers un village.

Je traverse une forêt de hêtres et de sapins. Suis-je dans une petite partie de la forêt d'Irati ?

Je me souviens des contes et légendes du pays Basque où le seigneur de la forêt, Basajun et sa femme Basandère , créatures primitives protègent les promeneurs d'un éventuel danger, ou encore des petits êtres mi-fées, mi lutins qui résident dans les cours d'eau de la forêt.

Je ne me sens protégé par aucun de ces êtres mystérieux.

Je sais que cette forêt est en très grande partie située côté espagnol car elle s'étend sur près de 15 000 hectares côté ibérique contre à peine plus de 2000 côté Français.

Je parviens a une pancarte en bois indiquant : cascada Del Cubo Itsuosin et découvre ce magnifique endroit où l'eau bondit de rochers en rochers, laissant après chaque chute une vasque d'eau profonde, véritable pool à truites sauvages.

J'y croise une sorte de berger sans mouton appuyé sur son bâton, béret noir plaqué sur la tête, le visage émacié, le nez crochu, le menton volontaire comme un vrai basque. Cet homme semble âgé, je m'adresse à lui, mais il parle espagnol. Dans un charabia je tente de lui expliquer ce qui m'est arrivé. Je lui montre la direction d'où je viens, lui indique pequena iglesia.

Il semble effrayé et me répète sans cesse :

« Ermita de la virgen de las nieves « , » ermita de la virgen de las nieves « Peligroso, peligroso...Je n'ai pas besoin de traduction, j'ai compris son effroi. Il suffit de voir le visage épouvanté de ce vieil homme qui s'éloigne rapidement de moi, à reculons.

Je poursuis mon chemin de prairies en bosquets, de bosquets en pâturages, de pâturages en forêts, le long de ce torrent qui, peu à peu, s'élargit à mesure que le fond d'une vallée se distingue par derrière les nuages qui couvrent les arbres d'un grand parasol blanc.

Je suis à nouveau sous les grands arbres. Quelques mois plus tard, j'aurai cherché les cèpes et les girolles sous le manteau de feuilles et autour des souches.

Les bolets sont rares mais c'est la quête ultime de tout chercheur de champignons. Leur tête en béret brun, leur pied bombé, leur densité cachent un trésor de goût dans l'omelette qui les accompagnera

Là, je erre comme un funambule, tenaillé par la faim (depuis combien de temps n'ai-je rien avalé ? )

Chercher des champignons est une quête, chercher une truite est une quête, chasser la palombe est une quête, mais ma quête en cet instant c'est trouver refuge, de l'aide, et rentrer chez moi.

Je n'imaginai pas à quel point l'impossibilité de passer un coup de fil était une petite mort. Coupé du monde, relié à rien ni personne je suis à la dérive ...

C'est encore un petit feu de camp vers lequel je me dirige. J'aperçois ce filet de fumée qui s'élève et vient percer le manteau de nuages qui entoure la cime des chênes.

Une lointaine musique me parvient. Une silhouette est penchée vers le foyer, dont la voix profonde et lancinante me prend directement aux entrailles.

Je m'approche, inquiet de troubler ce chant, inquiet de faire peur à cette femme dont le visage se détache en ombre chinoise à la lueur des flammes qui lèchent l'obscurité naissante en d'innombrables ombres et lueurs. C'est une danse du feu à laquelle j'assiste en rejoignant la belle madone que je vais certainement déranger,

Je fais rouler quelques cailloux pour qu'elle s'aperçoive de ma présence et parviens près de ce camp, avide de raconter mon histoire et quérir une aide dont j'ai le plus grand besoin. Sans même lever la tête, cette femme brune au visage halé m'invite à m'asseoir sur l'un des rochers qui font office de sièges autour du feu.

« Ne me raconte pas ton histoire, je la connais, tu as eu de la chance mais pour combien de temps «

Cette femme est une gitane, elle a les bras nus et je ne distingue aucun tatouage sur ses avant bras, ce qui me rassure aussitôt. La coquille st Jacques avec une flèche percée est devenue ma hantise, l'image même du complot, l'appartenance à une secte maléfique dont la mission est d'éliminer ceux qui les croisent et n'en sont pas.

« Mais que savez-vous de ce qui m'arrive ?

« Je t'ai vu commencer ta pêche, j'étais sur la rive d'en face, tu étais occupé à chercher des poissons avec ton fouet qui lance un fil à linge en plastique vert, je ne comprends pas ta pêche, tu te prends pour un dompteur de truites en fouettant l'air. Depuis quand fouette t'on l'air en faisant des arceaux dans le ciel pour attraper des poissons comme les Taurillons au lasso ?

Je t'ai vu ramasser les restes de canne, le filet, le chapeau, je t'ai vu croiser le paysan qui fait partie de la bande. J'ai tout vu et je t'ai suivi de loin. »

« Mais qui es tu, que sais-tu de cette bande »?

« Ce sont les fous de St Michel, ils sont une secte pseudo religieuse plus proche du KKK et combattent les pèlerins ainsi que tous ceux qui font le chemin »

Ils veulent rétablir St Michel en tant que chef de la milice Basque ,le seul archange qui a terrassé le dragon, celui qui va éliminer tous les adeptes de St Jacques. Ils vénèrent un St Michel meurtrier, ils sont fous, complètement, et leurs effectifs s'accroît de jour en jour avec tous les malfrats qui cherchent à rejoindre un drapeau noir.

Ils tuent et sont impunis.

« Mais que fait la police, pourquoi cette bande de criminels n'est-elle pas derrière les barreaux ? Ils ont sans doute éliminé un pêcheur et j'en ai réchappé de peu... »

« Chuut, ils sont partout, même la police...chuut, il faut se méfier de certains policiers, on ne sait pas à qui on s'adresse, qui est celui-là, qui est celui-ci, ne me pose pas de questions, sauve toi, cache toi le plus loin possible et ne reviens pas. Ici, la loi n'est pas la même. Mes frères ont disparu l'été dernier, ils voulaient rattraper leurs chevaux dont on avait tranché le licol près de la roulotte.

Nous les avons cherchés des mois entiers, mon père et mon grand-père, mes cousins, mes oncles qui connaissent chaque touffe d'herbe, chaque branche d'arbre, chaque caillou des Pyrénées n'ont jamais trouvé la moindre piste et quand ils sont partis déposer plainte pour disparition inquiétante, j'ai bien cru qu'ils étaient bons pour une garde à vue prolongée.

Je cherche encore et toujours, chaque jour je cherche, notre mère pleure toutes les nuits ses fils adorés, je pleure aussi ma détresse pour mes frères perdus, et je chante ce chant de souffrance que tu as entendu en t'approchant d'ici.

« Comment t'appelle-tu ?

« Gina, on m'appelle Gina...

« Gina, je veux t'aider, il faut les trouver eux aussi, mais il faut que je reprenne des forces.

Attisé par des brindilles et des branches sèches le feu se dresse entre les arbres et les flammes semblent grimper vers le ciel pour s'approcher de la nuit. Les formes se gondolent au gré des couleurs du feu. Le visage de Gina passe du rouge vif au noir profond entre ombre et lumière, lui donnant une noblesse irréelle.

Je vois en elle une tristesse infinie plus profonde que les petits malheurs que je viens d'endurer. Pas un seul instant elle n'a posé son regard sur moi comme si la douleur des êtres disparus posait un écran opaque entre le monde d'avant et maintenant.

Je me dis qu'elle est belle...

Je l'imagine danser parmi les flammes, ne pas sentir les brûlures, marcher et sautiller sur les braises, tourner comme un derviche en toupie de feu, s'envoler vers les cimes, portée par le souffle d'air chaud et disparaître.

C'est sur un tapis de feuilles de chêne accumulées que je me suis endormi, replié sur moi-même, comme une bête blessée, en chien de fusil. Loin de moi cette partie de pêche qui semble bien dérisoire. Je suis seul au monde, sinon cette belle gitane dont la silhouette ne me quitte pas, je suis affamé, usé par cette triste journée, perdu sans portable, perdu sans papiers, perdu sans argent, certain qu'aucun cauchemar ne sera plus fort que ce que je viens de vivre...

C'est ainsi que je me suis endormi d'un coup, la tête appuyée sur un paquet d'herbes sauvages et de mousses en oreiller de fortune. Lorsque je me suis réveillé, transi de froid, Gina avait disparu. Elle m'avait laissé un morceau de fromage d'Ossau Iraty, une moitié de boule de pain de campagne ainsi qu'une gourde en peau remplie d'un vin rouge qui me réchauffa aussitôt la poitrine comme une caresse. Cette première gorgée était superbe, entre douceur d'être et début d'ivresse...

Cette femme savait offrir, tout cela était sans doute destiné à ses frères, au cas où. Maintenant que je reprenais des forces, je décidai de me laver dans le ruisseau, ne supportant pas de passer une journée sans bain ni douche.

Je jetai mon pantalon et ma chemise sur le plus gros des galets et plongeai dans la vasque où l'eau profonde permettait l'immersion complète.

Je me sentais bien malgré le froid, en harmonie avec l'air pur, le lichen des rochers, le filet de vent qui soufflait sur la pellicule d'eau du ruisseau et ce soleil qui peu à peu s'élevait dans le ciel, encore caché par les sapins.

Mon bras gauche me brûlait intensément en hématome douloureux, tandis que ma tête témoignait encore douloureusement du coup qui m'avait abattu.

C'est alors que je découvris l'impensable :

Sur le dos de mon bras gauche une coquille St Jacques percée d'une flèche avait été tatouée avec une aiguille, je devenais ainsi complice des fous de St Michel, ceux-là même que je fuyais, ceux-là même que je voulais dénoncer, ceux-là même qui poursuivaient un si funeste destin...

Moi qui ne supportais pas le moindre tatouage, qui n'accepterais aucun dessin si petit soit-il sur mon corps, sinon, à l'extrême rigueur celui, mais pas plus gros qu'un timbre poste, d'une éphémère dans son ultime danse nuptiale, celle qu'on nomme mouche de Mai, si belle et si fragile, à la merci des truites et des hirondelles celle qui ressemble à un petit voilier perdu sur la mer immense, celle sur qui on peut écrire :

« sois la plus belle un jour et meurs »,

car elle a passé trois ans enfouie dans la vase sous forme de nymphe aquatique...

Me voilà brûlé par l'encre indélébile, avec ce dessin morbide, tatoué en appartenance d'un Ku Klux Klan, tel un boeuf marqué au fer rouge...

Où que j'aille, je suis des leurs, quoique je fasse, je suis complice des exactions faites aux pèlerins, ma seule pièce d'identité est celle-ci désormais et à jamais...

J'ai bien tenté d'arracher ce motif en frottant une grosse écorce de sapin sur mon bras mais l'encre est incrustée et ma peau brûle de ce mauvais traitement.

Je me suis rhabillé, jurant de ne porter désormais que des chemises à manches longues.

Le soleil pointe sur les cimes des arbres et ses rayons caressent les branches d'un halo de lumière.

Je descends le sous-bois suivant le cours du ruisseau impétueux qui cascade de roches en roches . Les nombreux pools sont des bols profonds qui doivent regorger de truites, je suis envahi d'impressions de couleurs et de reflets, de miroirs qui renvoient les lumières au travers d'un prisme qui décompose le jour comme un diamant pur.

Je serais prêt pour traduire ces impressions en aquarelle mouillée si j'avais mes pinceaux et pourrais saisir ces instants magiques et fugaces pour les coucher sur un parchemin de papier Arches texturé faisant et défaisant les teintes en coulures d'ombres et de valeurs. Dompter ces impressions éphémères est aussi une quête comme celle du pêcheur de truites.

Comme un automate, je descends le long du cours d'eau qui s'élargit peu à peu, tandis que la pente diminue. J'aperçois au loin une vallée coincée dans l'ombre où dominent les tuiles rougies qui témoignent de la présence d'un village.

J'y vais, j'y cours presque, je me demande où est passée la gitane, dont le chant lancinant me parcourt encore.

Et ce vieil homme effrayé, où est-il ?

Et ces faux pèlerins où sont-ils ?

Et ce faucheur d'herbe à qui je pourrai tendre avec orgueil mon avant-bras gauche, en fausse complicité fraternelle, où est-il ?

Où sont les frères de Gina ?

Que fait l'aubergiste douteux ?

Qui est ce pêcheur au Stetson parsemé de mouches,

Où est Gina ?

Au loin, le troupeau de vautours tourne en entonnoir vers une prairie verte. Je vois ces grands oiseaux glisser imperturbablement vers leur promesse de repas, quête perpétuelle des charognards qui nettoient les carcasses des moutons, des vaches et des chèvres. Est ce un signe précurseur de ce qui est advenu des hommes disparus ?

J'ai fini le vin de la gourde et le morceau d'Ossau étalé entre deux tranches de pain , mais suis encore affamé et rêve de croiser un paysan qui m'offrirait quelques tranches de Bayonne de Serrano ou de Pata negra. S'il ne me l'offrirait pas je crois que je me servirai car je suis tenaillé par la faim.

C'est étrange de sentir monter en moi cette violence qui m'est inconnue,

Ma canne à mouche me manque plus que le makila. Je m'aperçois qu'elle est le prolongement de mon bras et de mon poignet, je suis amputé d'un membre de moi-même, elle est le fouet qui catapulte les imitations d'éphémères pour qu'elles se posent là où je l'ai voulu, délicatement comme des ombelles déposées par le vent. Sa poignée de liège en forme de cigare me manque aussi. J'aime en marchant la mettre en équilibre sur un doigt, trouver l'endroit exact ou poser mon index pour que le moulinet en titane contre balance exactement le poids de la canne dans toute sa longueur.

Je suis un pêcheur funambule et garde l'équilibre quand je traverse une rivière grâce à cette canne de 9 pieds, qu'il m'arrive de tenir entre les dents ou que je pose derrière ma nuque quand j'épouse une belle truite, quand je glisse mes deux mains sous son ventre et, sans la serrer, l'emprisonne entre mes doigts avec délicatesse, la caresse en la remerciant d'être la consécration de tous ces moments d'apprentissages et d'approches, d'espérances vaines, de rêves jamais assez comblés, sauf là, maintenant, quand tout est limpide et que j'essaie de me souvenir à jamais de ces instants d'extase, sachant que très vite, la mémoire de ces secondes magiques va s'évanouir et qu'il ne restera que des bribes de bonheur éparpillées que je ne pourrais jamais reconstruire, comme si le temps refusait de s'arrêter sur ce moment éternel et fugace.

C'est étrange de tenter de revivre ces instants de bonheur extrême et de ne retrouver que des impressions évaporées, comme si ces récompenses étaient déjà trop généreuses à l'instant même où je les recevais. Dès lors, comme la bouffée de la cigarette, dès qu'elle est aspirée, dès qu'elle a brûlée l'ensemble de mon thorax, qu'elle m'a emportée dans ses vapeurs brûlantes et enivrantes, dès cet instant, c'est la prochaine à laquelle j'aspire afin d'éprouver encore et encore ce brûlot qui m'étourdit.

La quête de la prochaine truite est la même, un désir d'accomplissement qui sera inassouvi dès que le poisson jaune et or sera relâché après un baiser de remerciement.

C'est alors, presque immédiatement, la prochaine qui comptera pour moi, pour, à nouveau tenter de saisir l'instant.

Je tremperai alors mes deux mains dans l'eau pour ne pas abîmer la ligne latérale du poisson,

Mais cet instant, comme du sable fin, filera entre mes doigts et je creuserai encore... car saisir à pleins doigts cet obus piqué de diamants et de pierres précieuses est impossible, il glisse comme un savon et je n'ose le serrer alors que je voudrais l'étreindre.

La pêche des truites à la mouche est une histoire qui ne s'arrêtera jamais, c'est la quête d'un graal impossible, cette quête qui nous obsède et qui nous rend fous.

J'ai failli trébucher sur une racine dissimulée sous un tapis de lichens, ce qui m'a vite remis en place, là où je suis, en surplomb d'une vallée qui dévale vers ce village que j'aperçois au loin, suivant un ruisseau qui prend de la largeur, mais aussi de la vitesse.

J'ai les pantalons trempés par les herbes hautes et les fougères naissantes, les bouquets d'orties parviennent à me piquer car elles se dissimulent au milieu des ronciers, si bien que je ne sais plus si ce sont les ronces ou les orties qui me labourent les bras quand je tente de les écarter sur mon passage.

Les premiers villageois qui m'ouvriront leur porte, je débellerai toute mon histoire, et, advienne que pourra...

Je ne vais pas tenter d'inventer quoique ce soit.

Ce qui ralentit ma descente, ce sont les prés bordés de barbelés, qui ne laissent pas toujours un passage pour les franchir.

Je passe par dessous quand les fils sont détendus, par-dessus quand je peux m'appuyer sur un piquet, entre deux fils si l'écartement est suffisamment lâche.

Les barbelés se succèdent et je regrette la petite taille des parcelles.

En Irlande, il suffirait d'enfourcher les bornes et les haies de pierres sèches, sans dommage, à condition de surveiller que les troupeaux sont bien des moutons, vous savez, ceux qui stationnent au milieu des routes, sans bouger quand vous passez avec une voiture.

Parfois, c'est un énorme taureau qui occupe la prairie et je vous conseille d'éviter de vous trouver face à lui.

Il m'est arrivé, au milieu du Connemara, de fouetter vers la rivière gavée de gobages, sans regarder mes lanciers arrières, sachant qu'aucun arbre ne pouvaient s'y trouver, et de sentir brutalement l'accrochage de ma mouche sur une surface bien lourde et noire et mouvante...

Le taureau était piqué, qui s'approchait pour déloger le pêcheur intrus et j'ai profité de son interrogation sur le pourquoi d'une mouche de Mai plantée sur son dos, pour filer à l'anglaise en traversant la rivière d'une nage mêlant crawl et brasse subaquatique, tandis que l'animal gigantesque m'observait sans bouger, incrédule devant ce départ olympique à la mesure de ma peur.



Sur l'autre rive, je me sentais protégé, belle illusion quand je m'aperçus que le monstre noir traversait également avec lenteur le cours d'eau pour finir en broutant l'herbe sur ma rive.

Je n'ai tenté aucune approche, sachant que mon anglais était scolaire et que de toutes façons l'accent irlandais interdisait tout dialogue.

C'est en brassant ces souvenirs que j'ai approché le petit village dont les premières maisons découvraient leurs tuiles rougies, tuiles canal ou tuiles en forme d'écailles, les plus belles, avec des brûlures beiges, en marquage de leurs positions dans le four à bois.

Les murs sont d'une belle blancheur, les traverses et poutres d'un rouge sang et la plupart des balcons présentent un décroché par rapport à l'assise au sol qui est moindre, donc sujette à un impôt plus léger car basé sur la surface au sol.

C'est ainsi que je frappai à la porte hangar de la première venue.

J'étais en présence d'une maison basque, certes, mais de quel côté, Espagnol ou Français ?

Je dois passer mon chemin car personne ne semble présent et je me dirige vers une ferme dont la charrette à boeufs stationne sur le plan incliné qui mène au hangar à foin.

Cette fois-ci j'aborde une vieille femme burinée, appuyée sur la porte basse de son entrée et je la vois qui se retourne et appelle son mari.

Dieu soit loué, elle répond à ma conversation et, bien que j'ai du mal à distinguer ses paroles, je comprends qu'il s'agit de Français, mélangé au patois local sans doute mais compréhensif.

Un homme sec et penché ouvre la porte et se dirige vers moi, afin que je reste à bonne distance de leur domaine, moi qui ne dois pas être présentable après ces quelques jours sauvages.

Je parle avec douceur, sachant la peur que peut inspirer un homme en guenille, que c'est l'inconnu qui déclenche la crainte, et que je suis un inconnu pour ces gens qui sont chez eux.

J'explique que je suis perdu, je ne m'étends pas sur l'historique de cette semaine, je tente d'inspirer confiance, je ne tends pas la main tel un mendiant, mais j'ouvre mes deux mains vers eux pour demander l'hospitalité ...

L'homme me fait signe de rentrer et approche un banc sur lequel je m'assoie en bout de table, une belle et grande table monastère, de celles qui durent trois ou quatre générations,

celles qui cachent les jeux des enfants, ceux-là même qui sont vieillards et voûtés maintenant, qui frottent encore leur sabot sur la barre transversale qui en a vu passer des bottes et des chaussons, des mules et des espadrilles.

Toutes les générations se sont retrouvés sur cette table, pour partager la soupe au vin chaud, les morceaux de pains ramollis et parfumés à l'ail et à l'oignon, les salmis de palombes, goûter le doux Pacharan en apéritif et finir avec l'izarra verte, la seule gnôle qui vaille selon les hommes, la jaune pour les femmes qui la trouvent plus sucrée, liquoreuse, féminine...

Quand j'évoque Gina et ses frères, les deux vieux lèvent des sourcils interrogatifs.

Ils veulent savoir tout ce que je sais de cette histoire, comprennent que Gina a tenté de m'aider, se détendent enfin, m'offrent un verre et racontent

« Gina, la petite, nous la connaissons depuis qu'elle sait marcher. Elle a toujours été brave avec nous, C'est un feu follet insaisissable, toujours en mouvement, elle court partout, danse dans le vent, sous la pluie, et se cache dans la forêt quand il fait trop chaud. »

« C'est elle qui ramasse le bois pour la famille, c'est elle qui guette en haut du col quand les frères passent les cigarettes d'Espagne, c'est elle qui surveille les pièges et les lacets, c'est elle qui nourrit les chevaux. »

Quand ses frères partent plusieurs jours, ils vont chasser l'isard ou le chamois et ne reviennent jamais bredouilles. Mais c'est Gina qui prépare la viande et tanne la peau.

Les plus âgés restent au campement comme des voyageurs fatigués, assis autour du foyer et fument en devisant sur cette vie étrange qui passe si vite.

Gina, c'est leur soleil. Pour rien au monde ils ne voudraient la voir partir pour un homme, elle est à eux, ils s'émerveillent chaque jour de la voir danser comme une luciole, car quand elle marche elle court, quand elle court elle danse, quand elle danse elle s'envole en un ballet qui envahit le camp et les vieux parlent d'elle comme d'une princesse en écarquillant les yeux de bonheur.

« Gina, c'est notre soleil à nous. Elle a toujours le temps de nous faire une course et vient nous raconter des histoires de gitans. »

« Elle descend sur St Jean deux fois par mois, pour vendre ses paniers de pêche tressés en osier chez Raya, paniers de pêche qui gardent une ouverture sur le couvercle, plus ou moins large selon qu'il s'agisse d'un pêcheur d'anguilles ou de truites.

Ce sont les meilleurs paniers pour un pêcheur car ils laissent passer l'air entre les tresses et le poisson restera bien frais jusqu'au retour. »

« Elle est aussi l'une des seules femmes à travailler le châtaignier et l'osier pour fabriquer le petit chistera ( Joko garbi ) ou le grand chistera pour la Cesta punta.

C'est son père et son grand-père qui ont initié cette activité en commençant par confectionner des palas en bois de hêtre ou de platane, mais c'est un travail difficile qui rapporte beaucoup moins que celui des chisteras. »

« L'une des roulotes du camp est un véritable atelier roulant avec la découpe, le séchage, le sciage, le rabotage, le lissage, le placage, le chantournage et le ponçage des palas.

Ces bohémiens d'origine espagnole passent d'une frontière à l'autre pour vendre cette production artisanale de haute qualité. »

Gina est basque avant tout, elle a fréquenté tous les frontons du pays, les pelotaris la connaissent bien et savent qu'elle saura réparer en quelques minutes un petit accident de maillage sur leur grand ou petit gant. »

« A l'entracte d'une partie, elle descend sur le fronton et entame un fandango sur un rythme de valse en claquant ses doigts avec ses bras bien hauts en voute céleste.

Elle sait enchaîner avec les sauts basques et tous les participants forment une grande ronde autour d'elle.

Avant la reprise de la partie ou après l'angélus de midi elle disparaît comme elle est venue, insaisissable et libre. »

« Nous savons tout cela car elle vient alors nous apporter une tranche du jambon de pays et quelques piments qu'elle ramène du village en fête.

Elle ne traîne pas dans cette foule qui aime arroser cette matinée au bar du trinquet un dimanche au pays basque. »

« Ses frères ne l'autoriseraient pas , car ils veillent sur elle comme sur un diamant brut dont les éclats enivreraient jusqu'à la débauche le plus croyant des chrétiens .

Car les basques sont tous amoureux d'elle, ils aiment son coté indomptable et s'imaginent être celui qui va la dresser et la faire rentrer dans le rang.

Mais tous ces machos baissent la tête quand leurs regards viennent à croiser celui de Gina, dont les yeux sont deux braises incandescentes.

Et ses frères n'hésiteront pas à faire le coup de poing avec celui qui se permettrait de la regarder d'un peu trop près. »

« Mais ses deux frères ont disparu, en cherchant leurs chevaux volés m'a t-elle dit et je lui ai promis de l'aider à les retrouver. »

« Oui, ils ont disparu et tout le monde craint un crime de la secte de St Michel, celle qui veut faire sa loi dans cette province et qui, malheureusement trouve des adeptes qu'ils enrôlent de force, car ils n'ont pas le choix, sinon de périr car comment s'opposer à des criminels comme eux ?

On sait qu'ils suivent les jacquets qu'ils reconnaissent à leurs bourdons de marche, leur gourde et leur besace et la coquille qui trône sur leur cape, leur chapeau ou leur bâton.

Non seulement ils les dépouillent de leur richesse (car il faut bien payer le gîte et le couvert pour des semaines de marche vers St Jacques), mais ils brûlent ce qu'ils ont de plus précieux, c'est à dire la Crédenciale qui leur permettent d'être hébergés, qui est aussi la preuve de leur périple, celle qui sera conservée jusqu'à la fin de leur vie, comme témoignage de ce fabuleux voyage. C'est leur unique passeport, c'est leur identité qu'ils perdent et, s'ils ne sont pas tués dans la montagne, ils sont souvent marqués au fer rouge comme des bétails qui, désormais, ne s'appartiennent plus. »

C'est alors que je relevai ma manche gauche pour dévoiler l'horrible brûlure avec cette coquille transpercée d'une flèche, preuve de ma déchéance absolue.

La vieille me prit le bras et, me regardant au fond des yeux me dit d'une voix effacée:

« Gaixo Txikia , Gaixo Txikia, « ce que l'homme me traduisit par:

« Pauvre petit, pauvre petit «

Cette fois-ci, je racontai dans le détail ma sombre aventure et, visiblement, j'avais été pris pour un de ces pèlerins qui avaient fait le vœu de marcher jusqu'à Compostelle. Je n'avais pas été le seul car le pêcheur au Stetson avait du subir un sort identique ou pire encore.

La vieille installa la grande table, posa des assiettes et couverts, tandis que l'homme tranchait le pain et remplissait trois verres d'un vin rouge sombre et servit un morceau de chorizo ainsi qu'un bocal d'olives noires.

Mes nerfs commençaient à lâcher prise devant tant de générosité. Je prenais conscience de l'impasse où j'étais, mais cet accueil chaleureux me permettait de me mettre en état de résilience pour affronter un avenir que je n'envisageai plus autrement que par une fuite perpétuelle.

J'étais passé de la révolte à l'acceptation de ma déchéance, mais maintenant je reprenais mes esprits, convaincu que je n'étais qu'une victime et que je n'avais rien à expier.

Je m'empressai de leur demander l'autorisation de téléphoner à Bruxelles où les vendeurs devaient être aux quatre cents coups.

Je laissai un message rassurant sur le répondeur et m'engageai auprès des vieux pour les assurer que je les dédommagerai largement de leur aide.

Ils se sont offusqués de ma proposition car comme tous les gens simples et généreux, pensaient qu'ils faisaient leur devoir et rien de plus.

Ils prirent le téléphone et appelèrent quelqu'un avec qui ils s'entretenaient en basque.

La conversation fut assez longue et chacun ayant pris le combiné à son tour, ils finirent par raccrocher et se tournèrent vers moi :

« Nous avons joint notre fils, il est gendarme à St Jean. Il connaît le problème de la secte des fous de St Michel et voudrait recueillir votre témoignage et voir s'il peut vous aider, Il va venir ici, ce soir .

J'ai dormi comme jamais lors de cette sieste réparatrice, dans un lit au matelas profond comme seuls nos ancêtres savaient les garnir d'une épaisse couche de laine et les recouvrir d'une couverture épaisse, très épaisse.

Je ne souviens déjà plus des rêves ou cauchemars qui m'ont accompagné, mais je me suis réveillé trempé de sueur et, pendant un bon moment, je ne savais plus où j'étais ni même qui j'étais, après les bouleversements des jours derniers.

Derrière la porte, j'entends une discussion, sans pour autant comprendre ce qui se dit.

Je me suis passé de l'eau du lavabo sur la figure et, encore groggy, j'ai poussé la lourde porte de bois qui menait à cette conversation.

Les deux vieux étaient là et, leur fils en tenue de gendarme, se tenait bien droit, face à eux. Visiblement ils étaient fiers de leur rejeton, vous pensez, un vrai militaire de la gendarmerie...

« Je m'appelle Goran, mes parents m'ont tout raconté, je suis là pour vous aider et nous devons combattre cette bande de fous criminels. Le problème, c'est que certains ont infiltré des administrations dont la nôtre et nous devons marcher sur des œufs pour les démasquer. »

« Votre voiture va être descendue sur St Jean, vous avez eu de la chance de ne pas brûler avec elle. »

« Il y a eu plusieurs disparitions et sans doute plusieurs meurtres, mais nous sommes discrets sur le sujet afin de ne pas provoquer la panique.

Bientôt la saison estivale va démarrer et St Jean est un lieu privilégié où les touristes sont attendus comme pain béni. St Jean est célèbre pour son fromage et son vin, son hôtellerie, ses restaurants, ses marchés, ses auberges-relais. »

« On attend les randonneurs qui côtoient les jacquets et les pêcheurs de truites comme vous. St Jean est constamment rempli jusqu'à septembre, on ne peut pas se permettre d'effrayer les estivants qui nous apportent toute la richesse dont la région à besoin.

Les parties de Cesta Punta au jaï-alaï de St Jean sont suivies par toute la région et les nombreux touristes sont avides de s'initier au décompte chanté du score.

La quinzaine commerciale débute fin avril et je peux vous assurer que les parkings seront complets jusqu'en septembre autour de la citadelle. En plus des 60 000 pèlerins qui partent chaque année de St Jean pour Roncevaux. »

Je connais bien la ville et suis client de Raya pêche depuis une trentaine d'année, quand il avait ouvert une petite boutique de pêche le long des remparts, à l'entrée de la St Jean.

Maintenant, il exerçait dans une zone artisanale et côtoyait la grande surface alimentaire et la station essence. La surface de son magasin était devenue gigantesque et son rayon le plus important était constitué de linéaires immenses de chaussures de jogging et de randonnée, de sacs à dos, de polos et de coupe-vent. S'ajoutait un rayon vélo avec tout l'équipement consacré et, désormais le rayon chasse et pêche faisaient parents pauvres. Je me souviens des heures passées avec Marc Raya à choisir des mouches Devaux pour la pêche du jour. Il n'était pas pêcheur mais savait à merveille suggérer tel ou tel endroit où il s'est pris une grosse comme ça. Après réflexion, je crois qu'il n'en savait foutre rien, car sa seule passion était de chevaucher la vieille Harley Davidson qu'il choyait dans son hangar.

J'écoutais les témoignages des pêcheurs, fiers d'évoquer leurs prises et soucieux de retenir les quelques tuyaux sur le coin où il fallait pêcher.

Les pêcheurs locaux savaient, mais leur silence intégral montrait une méfiance à l'égard des estivants que nous étions. A les écouter, ils ne prenaient jamais rien et s'agaçaient à voir les tailles minuscules des mouches que nous achetions.

Pour eux, pas la peine de pêcher en dessous de 16/100 ème, donc pour ce diamètre de fil, la mouche devait être grosse, fournie, flotter haut dans les eaux torrentueuses.

Jamais ils ne se risquaient à poser leur ligne sur un grand plat, une lisse irréprochable où leur mouche épouvanterait la moindre truitelle, là où je présentais mes 929 à corps jaune

sur un bas de ligne en 12/100 ème, persuadé que ce fil était déjà un câble effrayant. Si j'avais pu pêcher en 8/100ème, je l'aurai fait, mais c'était casser aussitôt le ferrage d'un poisson.

Les pêcheurs locaux venaient toujours seuls et ne s'attardaient pas. Les Bordelais ou les Toulousains venaient en groupe de deux ou trois et leur tenue dernier cri faisaient sourire. Ils s'étaient en commentaires sur les derniers matériels, l'utilité de telle ou telle époussette, de la paire de binocles intégrée à la casquette qui permettait de monter une mouche les pieds dans l'eau. C'était à qui démontrerait que des polarisantes jaunes étaient meilleures que des bleues que les bas de ligne à nœuds posaient mieux que les queues de rat sans nœuds, que tel ou tel fil vrillait davantage dès que la mouche était un peu massive, et toutes ces conversations ne finissaient jamais pour ces pêcheurs dont on pouvait se demander si leur parcours de pêche ne se cantonnait pas aux quatre murs du magasin.

Goran m'expliqua que le principe de la secte des fous de St Michel était simple.

« Il était très facile d'adhérer à ce groupe, mais impossible de le quitter, sous peine de représailles définitives. Le gourou n'était pas repéré car les membres eux-mêmes avaient interdiction de prononcer son nom et ne savaient pas qui était-il. Il dirigeait verticalement et ses dociles lieutenants transmettaient ses ordres, terrorisés à l'idée même de désobéir. Le recrutement se portait vers des êtres fragiles en quête de reconnaissance, ce qu'ils n'avaient pas dans leur vie réelle et, pris en charge par cette nouvelle famille, ils devenaient des pions armés déplacés ici ou là pour des opérations commandos.

Le lavage de cerveau prenait quelques mois et les travaux incessants, la fatigue physique et l'endoctrinement quotidien avait raison d'eux assez rapidement.

Là, ils se sentaient devenir importants pour le groupe et ils étaient testés sans cesse avec comme preuve de réussite des actes de violence à l'égard des pèlerins ou des pêcheurs comme vous. »

Goran précisa que sa brigade travaillait sur le sujet mais avec beaucoup d'inquiétude et de doigté car plusieurs éléments prouvaient qu'une ou plusieurs taupes travaillaient au sein de la gendarmerie pour informer la secte des fous de St Michel sur toutes les avancées de l'enquête.

Le chef présumé de la secte était considéré comme un grand paranoïaque dont les désirs de grandeur étaient illimités.

Jamais remis en question par ses sbires immédiats, il se complaisait dans une attitude de conquête délirante d'un monde qui se mettait en travers de lui.

Il estimait que les jacquets étaient tous des faussaires en révéant St Jacques et le Gourou se prenait vraiment pour l'Archange St Michel, principal messenger entre le ciel et la terre. Il estimait donc qu'il fallait combattre les forces du mal. En tant que chef de la milice céleste il devait occire St Jacques qui avait eu une place trop importante à son goût auprès de Jésus qui l'avait chargé d'évangéliser l'Espagne.

Ce criminel voulait faire périr tous ses ennemis par l'épée, comme St Jacques l'avait été par Hérode Agrippa.

Ses recrues devaient être marquées au fer rouge pour ne jamais être en sécurité ailleurs que dans leur groupe, et, le marquage d'innocents permettait d'asservir par la force ceux qui avaient le malheur de croiser la secte.

En cas de refus d'adhérer, il était facile de les éliminer car leur blessure au bras était un signallement facilement repérable, avec cet horrible tatouage en guise d'étoile jaune.

« Et marqué au fer rouge comme vous l'êtes, un sentiment de peur s'empare de vous, car, en allant vous plaindre auprès des autorités, qui vous dit que vous ne serez pas considéré comme un émissaire des fous de St Michel, envoyé infiltrer les administrations en place. »

C'est donc un piège infernal

« Et les deux frères de Gina dont on nous a signalé l'inquiétante disparition sont sans doute tombés dans une embuscade en voulant récupérer leurs chevaux.

« Sachant leur tempérament et leur courage, nous doutons qu'ils aient cédés à la peur devant la secte des fous de St Michel et c'est pourquoi nous sommes inquiets car ils sont du genre à périr plutôt que de céder devant ces malfaisants. »

Cette bande s'agrandit de jour en jour et fonctionne par commandos de quelques hommes qui agissent vite et sont d'une grande mobilité.

Ils doivent revenir rendre des comptes au gourou et surtout ramener les espèces sonnantes et trébuchantes qu'ils ont dérobé aux jacquets, aux pêcheurs ou aux estivants randonneurs.

Ce trésor de guerre a une croissance exponentielle, car les adhérents volontaires ou contraints sont sanctionnés si leur pillage n'est pas en progression constante.

Et chaque retour des troupes fait l'objet d'une présentation des scores avec félicitations des meilleurs et humiliation des perdants, dont on peut s'inquiéter de l'avenir personnel.

Comme par ailleurs, en cas d'adhésion ils doivent léguer tous leurs biens à la communauté, comme la plupart des entreprises sectaires privatives de libertés et de liens familiaux, leurs seuls espoirs est d'être repérés favorablement par le Gourou et de parvenir



à grimper dans la hiérarchie pour devenir l'une des proches sentinelles et de bénéficier des avantages dus à leur rang.

Comme le Gourou est invisible et inconnu, chacun des sbires se méfie de son voisin et se confond en bonté à son égard, au cas où, celui-ci serait le véritable chef.

C'est ainsi qu'une harmonie factice règne entre tous les membres, le règne par la terreur fonctionne.

« Je vais vous aider, vous allez retrouver votre identité et nous mettons à votre disposition un pécule pour vous débrouiller en toutes circonstances.

En échange, nous allons vous demander de jouer le rôle de la chèvre de Monsieur Seguin, pour attirer les fous de la secte, mais nous ne serons jamais loin et cette-fois-ci vous ne vous ferez pas dévorer par le loup.

Le piège se refermera et la bande pourra être arrêtée, tout au moins un des commandos. »

Au point où j'en étais cette proposition me convenait car une protection rapprochée était ma seule sauvegarde possible pour me disculper, convaincre et ne pas disparaître brûlé, la gorge tranchée ou que sais-je encore.

Je donnais mon accord à Goran et celui-ci s'adressa à son père en lui disant :

« Papa, tu peux lui donner, il le mérite et en fera le meilleur usage »

Le vieux, s'extirpa de la table monastère et s'en fut à l'étage où il ouvrit un vieux placard qui crissa comme un arbre blessé.

Il revint triomphalement et me tendit un polochon en tissu basque, lourd et noué avec un nœud de ruban en cuir.

Inquiet, je soupesai le tout craignant découvrir un fusil avec un sac de cartouches, un sabre ou une baïonnette, mais il n'en était rien.

Avec émerveillement je découvris une magnifique canne à mouche en bambou refendu de la maison Pezon et Michel, d'action parabolique avec scion de rechange. Le bois ne datait pas d'hier mais le vernis donnait à la canne une teinte de chêne foncé et les viroles étaient parfaitement conservées. Les ligatures en soie étaient d'un vert profond, le porte moulinet en argent et insert de bois précieux et le talon de la canne était gravé à l'encre de chine.

Je découvris également un véritable moulinet Cordel Abeille à récupération semi automatique et, dans une boîte séparée, une soie naturelle des établissements Dubos, accompagnée d'une boîte à graisse, car comme chacun le sait, les soies naturelles doivent être graissées, tendues entre deux arbres, à toutes les sorties de pêche.

Ému jusqu'aux larmes, j'imaginai Charles Ritz, Ernest Hemingway, Léonce de Boisset et Gérard de Chambéret, les maîtres pêcheurs du temps passé pêcher avec cette merveille de canne.

Les mouches étaient bien rangées dans un carnet de cuir, un morceau d'amadou servait à les sécher.

Le vieux me tendit quelques bobines de fil, car le Gut formé de fibres de soie agglutinées avec du vernis, bien rangé dans un carnet de cuir plat, avait fait son temps et n'offrait plus la résistance nécessaire à la prise d'une truite à la maille.

« Tenez, je ne pêche plus depuis longtemps, mes jambes ne me portent plus et je crains de tomber sur les galets de la Nive » Il me reste des bottes, mais je crains qu'elles ne soient percées et la pointure est trop courte.

Mon fils va filer chez Raya et vous rapportera un nouveau pantalon de pêche avec bottes intégrées. Il prendra aussi une épuisette et l'un des paniers tressés par Gina, car quitte à pêcher, vous allez bien nous ramener quelques farios que nous préparerons avec une belle omelette aux piments.

Vous serez paré et Goran vous dira quel parcours faire dans les jours qui viennent.

Il a une certaine idée de la localisation des groupes de fous qui se baladent dans le coin.

Il vous rapportera quelques mouches de Mars et des éphémères car la noyée est plus difficile avec cette petite canne et les mouches sont un peu grosses pour l'époque.

J'imaginai à tort qu'un pêcheur à la mouche était un citadin, appartenant à un club huppé, avec cours de montage de mouche le samedi et perfectionnement au posé le dimanche matin.

Encore un préjugé à combattre, le vieux était un véritable pêcheur à la mouche, amoureux de tout ce qui était authentique, insensible aux cannes en fibre de verre en métal ou même en carbone.

Il me confiait une véritable œuvre d'art, le type de matériel qu'on se transmet de père en fils ou de père en fille, et, quelques minutes plus tard il ouvrit une pièce dérobée où trônait un atelier de montage de mouches et de cuillers, atelier qui était un modèle du genre, avec chaque outil parfaitement à sa place, des boîtes de plumes d'oiseaux exotiques, de faisans vénérés, de paons, une vieille peau de lièvre et des poils de sangliers et chevreuils. Dans un sachet précieusement conservé, un ensemble de plumes de bécasses et un sachet de flanc de cane pour faire des sedges meurtriers au coup du soir.

Goran n'avait pas suivi la tradition et le vieux était heureux de transmettre tout cela à un « Fly Fisherman » car son fils avait choisi d'autres passions. Il préférait monter sa grosse moto Bmw et on peut se demander s'il avait choisi d'être gendarme pour faire de la moto ou choisi de faire de la moto pour être gendarme...

En tout cas nous nous sommes enfermés dans la cuisine avec un excellent remontant afin de parfaire une stratégie qui devrait aboutir à l'éradication de plusieurs membres des fous de St Michel.

Je n'en menais pas large d'être pris comme leurre pour attraper ces poissons

Grâce au fichier électronique des passeports, je bénéficierai d'un duplicata très rapidement, d'une carte de crédit plafonnée pour des besoins d'achats immédiats et d'espèces pour parer à mes besoins premiers.

D'ici là, j'étais hébergé chez les parents de Goran et le vieux, tellement heureux de m'avoir offert son matériel voulait à tout prix que nous échangions sur nos histoires de pêche. Il était curieux de savoir comment était la pêche en Franche comté, en Normandie, sur les rivières Bretonnes et surtout en Irlande dont il avait entendu tellement d'histoires passionnantes racontées par les pêcheurs français de retour de l'île verte, qui rêvaient encore des soirées après pêche au pub, autour d'une Guinness.

Dès le lendemain, il était convenu qu'on m'installerait une balise Argos Syrlinks MRBA-25G qui permettra de localiser en permanence ma position avec une précision inférieure à dix mètres.

Goran me promet qu'on ne me laissera pas seul et que je serai suivi de près, au cas où une intervention d'urgence deviendrait indispensable.

J'avais beau leur faire confiance, j'étais à moitié terrorisé à l'idée de rencontrer à nouveau ces fous de St Michel. La balise Argos, c'est bien gentil, mais si elle sert à retrouver mon corps au bas d'une ravine, non merci...

J'avais également, implantée sur la visière de ma casquette de pêche, une Go Pro Hero 10 black, la plus performante jamais conçue.

Etant connecté, toutes les images que je prendrai seront automatiquement transmises dans le cloud, avec, excusez du peu, une caméra arrière qui, non seulement enregistrera en rétro vision, mais pourra me prévenir en cas d'attaque par derrière.

En somme dès demain, je serai une chèvre de monsieur Seguin hyper branchée.

Le repas du soir me fit un bien fou. J'ai pu enfin joindre Nathalie, qui s'était inquiétée à juste titre. Elle souhaitait me rejoindre au plus vite et décidait de quitter Bruxelles dès que sa nouvelle collaboratrice pourrait gérer la clientèle du magasin.

Elle n'avait pas tout compris à mon histoire de fous de St Michel, mais la présence téléphonique de Goran avait validé le coté formel et officiel de ma nouvelle mission.

Cette soirée fut douce et chaleureuse. L'Izarra verte fit son effet et je décidai sur le champ d'être basque pour la vie.

Nous trinquions encore et encore à la santé de tous les Dieux de l'Euskal Herria...

Quand la fée du sommeil me prit dans ses bras...

Cette fois-ci la nuit fut réparatrice et je n'ai pas le moindre souvenir d'un rêve ni d'un cauchemar.

C'est Goran qui me réveilla. Il était tard et il avait eu le temps de passer chez Raya et de me choisir un pantalon de pêche à ma pointure ainsi que tout ce qui avait été convenu.

J'admire le panier d'osier tressé par Gina avec son couvercle en bois dur qui permettait d'allonger une truite et de la mesurer sur une quarantaine de centimètres, ce qui était largement suffisant pour moi, car dans ces rivières mes prises au dessus de trente centimètres se comptaient sur les doigts de mes deux mains en plusieurs années de pêche au pays basque. Ici la croissance des poissons est plus lente que dans les chalk streams normands où la taille d'une belle mouchetée peut avoisiner les soixante centimètres, taille que j'ai dépassée sur la Charentonne, en pleine période de mouche de Mai, ou d'ailleurs, mes amis affichèrent des dimensions mêmes supérieures, jusqu'à 72 cm par une vieille main qui pratiquait le lancer ultra léger et balançait des Mepps no 1 argentées sous les branches des saules.

Nous avons, d'un côté une rive de la Charentonne, et, à l'autre bout du pré, un parcours sur la Risle où les poissons étaient très nombreux mais plus petits.

Les monstres de la Charentonne faisaient du cannibalisme et chacune de ces truites trophées régnaient sans partage, protégeant son bout de territoire en éliminant tout prétendant au partage.

J'étais maintenant habillé en pêcheur parfait, un peu trop rutilant pour un moucheur aguerris qui aime que ses vêtements soient usés, patinés, limés par des heures de pêche dans l'eau, par des heures de marche dans les orties, les ronces, les épineux.

Comme ces adolescents qui déchirent leurs jeans et leurs frottent les genoux sur une râpe à fromage, j'aspirai à l'usure de mes nouveaux habits au plus vite.

Goran me proposa de reprendre mon parcours initial, et même initiatique, du côté de St Michel, là où les fous rôdent fréquemment. En amont du pont de St Michel, une route longeait la rivière côté main droite pour qui remonte vers l'amont. C'est la partie la moins fréquentée car côté main gauche, les voitures et les camions fonçaient vers St Jean ou montaient vers l'Espagne

Il était convenu que je pêcherais dans l'eau pendant que Goran me suivrait de la berge, armé jusqu'aux dents, et en compagnie de deux hommes sûrs.

Plus haut il avait placé deux gendarmes. Ils étaient motorisés en cas de poursuite et leurs motos étaient plus rapides que n'importe quelle voiture.

C'est avec une certaine appréhension que j'abordais à nouveau cette petite Nive dont je ne percevais plus la tranquillité bucolique.

J'avais du mal à me concentrer sur d'éventuelles truites, cherchant moins les gobages que les individus qui chercheraient à m'éliminer.

La présence de Goran était rassurante et, peu à peu, je scrutai l'eau avec davantage d'entrain. La passion du pêcheur à la mouche reprenait le dessus et je finis par oublier de surveiller les arbustes derrière lesquels les assassins pouvaient m'attendre.

Mon panier d'osier était bien sanglé sur mon épaule gauche et je ramassai quelques feuilles d'ortie pour les y glisser, anticipant la prise de truites, dont j'avais promis un succulent repas à mes hôtes.

Nous étions parvenus à la rivière en voiture banalisée, avec une plaque immatriculée département 33, celle-ci était garée à l'endroit même où j'avais laissé mon véhicule.

C'était probablement le leurre le plus efficace pour attirer un groupe des fous de St Michel. Des petites Baetis éclosaient en masse et je vis un premier gobage devant une pierre affleurant l'eau. Je fouettai ma canne avec lenteur car ce bambou était d'action parabolique, alors que j'étais habitué à la nervosité des actions de pointes de ma canne en carbone.

Il fallait donc procéder avec lenteur et laisser la canne travailler à son rythme.

Mon premier posé fit splash et la truite eut la peur de sa vie.

Je trouvai un autre poisson plus haut et cette fois-ci je fis quelques faux lancers en dessous pour ajuster mon tir.

Ma mouche fut gobée au premier passage. La truite fit quelques chandelles pour finir dans mon filet aux mailles étroites. Étendue sur ce lit d'orties, elle était grise comme le fond sableux de la rivière. Goran dressa son pouce en guise de félicitations. Lui aussi se prenait au jeu, mais n'oubliait pas sa mission première.

Quelques centaines de mètres plus haut, j'avais couché une demi-douzaine de truites maillées dans mon panier et j'imaginai déjà l'œil pétillant du vieux devant son assiette. Cette journée ne donna rien, nous n'étions pas bredouilles en truites mais la chasse aux faux pèlerins fût vaine.

Demain, nous tenterons le même parcours, nous pensions bien que les mécréants avaient pris connaissance de notre arrivée.

Nous reprîmes la voiture et Goran me conduisit chez ses parents.

Le lendemain, c'est moi qui cuisina les truites, simplement poêlées avec une belle motte de beurre demi-sel . Deux ou trois verres de Jurançon plus loin, les Vieux, Goran et moi refaisons le monde avec des mouches d'enfer, des truites gigantesques et des motos vainqueurs du bol d'or.

Le Papi refusait d'utiliser pour ses montages de mouches tout matériel synthétique et ne jurait que par les plumes de faisans, flancs de canards, cous de coqs du Limousin ou Espagnols du Léon. La plupart de ses montages étaient basiques, les mouches étaient hirsutes, mal coiffées, en un mot grossières, mais elles avaient fait leurs preuves et les truites s'y laissaient prendre plus souvent qu'avec les mouches de concours, bariolées et rutilantes, passées au peigne fin et prêtes pour l'encadrement et l'accrochage en galerie. Pour ma part, j'évoquai mes quelques montages faciles de sedges, de mouches araignées comme la French Tricolore mais ma compétence s'arrêtait à ces deux modèles que j'utilisais surtout en début de saison, car lorsque les poissons devenaient éduqués au fil des mois, je devais accrocher des imitations sophistiquées créés par les plus grands monteurs.

Goran nous racontait ses escapades avec les motards, dont Marc Raya faisait partie, Marc était toujours à la traîne avec sa Harley, tandis que les BMW en grosses cylindrées qu'elles étaient avalaient les virages et les lacets de montagne.

Je repris ma pêche non loin du véhicule immatriculé sur Bordeaux après avoir claqué fortement les portes pour annoncer ma présence au syndicat du crime.

Goran me signala qu'un étrange manège avait lieu le long de la Nive sur la route la moins fréquentée. Une petite Fiat et un SUV s'était croisé, les deux conducteurs avaient échangé

quelques mots avant d'aller stationner, l'une en amont, l'autre en aval de notre position. Quatre individus en haut, quatre individus en bas.

Je savais que j'étais cerné

Alea jacta est...les dés étaient jetés, j'avais l'impression de jouer à la roulette russe étant l'appât bien vivant de ce piège qui me verrai triompher ou périr.

J'appréhendais particulièrement la plage de sable gris où j'avais découvert la boîte de mouche Wheatley, idéalement placée pour organiser un enlèvement ou un meurtre.

Je prenais donc mon temps en remontant la rivière galet après galet, pêchant tous les postes susceptibles de contenir une belle truite, afin de retarder mon arrivée sur ce virage à 90°.

Les derniers méandres passés, j'atteignais cette fameuse plage de sable gris.

Deux hommes m'attendaient, armés jusqu'aux dents et je restais là, figé dans mes waders tandis qu'ils m'intimaient l'ordre de sortir, et plus vite que ça...

L'intervention de Goran et ses hommes fut rapide comme l'éclair. Il n'avait pas laissé aux fous de St Michel le temps de réagir :

« A terre et mains sur la tête » l'ordre claquait encore quand les malfrats ripostèrent aussitôt, vidant leur chargeur en direction de Goran et des autres.

Mais les gendarmes étaient entraînés et les deux fous furent touchés après un tir nourri.

Goran était à terre, se tenant la jambe. Il avait été blessé lui aussi, et gémissait sur la plage de sable gris.

Gina sortit d'un buisson et s'élança vers Goran. Au passage, elle cracha à terre en direction des fous de St Michel.

Au loin, des échanges de coups de feu eurent lieu et la petite vallée de la Nive se répandit en échos.

Puis, plus rien, un silence lourd témoigna de la fin des combats. Les sirènes d'un véhicule d'urgence sanitaire puis d'un second retentirent peu après et les blessés furent évacués.

Goran aurait voulu faire les constatations d'usage après la réussite de son plan, mais il saignait abondamment. Des gendarmes balisèrent la zone de plusieurs piquets métalliques reliés par un adhésif rouge et blanc pour interdire l'accès de la zone.

J'étais là, assommé par ce que je venais de voir, incapable de bouger de cette rivière où j'étais planté comme un If.

Gina me fit un signe de la main et disparut comme elle était arrivée.

La blessure de Goran était superficielle. La balle avait traversé le bas de sa cuisse, mais aucun os n'était fracassé.

Les fous de St Michel arrêtés ou neutralisés subirent un interrogatoire sévère et Gina rodait autour de la gendarmerie pour avoir des nouvelles de ses frères disparus.

La gendarmerie trouva l'identité du pêcheur au Stetson, car l'un des bandits avait participé à son enlèvement.

C'était un globe-trotter qui prenait ses congés au printemps pour profiter des éclosions de mouche de Mai. Personne ne s'était inquiété de son absence, il était seul dans la vie et parcourait la planète canne à mouche en main.

Un des fous de St Michel, plus fragile que les autres, avoua que les pèlerins enlevés, les pêcheurs en vadrouille et tout autre gibier humain étaient d'abord dépouillés de leur argent, puis transportés au cœur de la forêt d'Iraty, dans un lieu presque inaccessible où commençait un long travail de lavage de cerveau, le marquage du bras et l'enrôlement progressif mais implacable pour grossir les rangs des fous de St Michel.

Les irréductibles à ce traitement étaient simplement éliminés.

Les gendarmes recherchèrent l'aubergiste et le faucheur de blé, mais ils s'étaient évanouis dans la nature.

Il n'a pas été possible de localiser l'endroit où les fous de St Michel avaient leur camp, les interrogés n'en savaient rien, ils s'y étaient rendus, bien sûr, mais à chaque fois accompagnés et les yeux bandés.

L'armée fut mise à contribution et les gendarmes français et espagnols s'unirent en deux groupes pour trouver le siège de ce gourou paranoïaque.

Ils utilisèrent deux drones nouvelle génération qui détectaient les écarts de température et donc toute présence humaine ou animale.

Les chevreuils et les sangliers étaient nombreux et les résultats étaient faussés par la chaleur de leur corps que les drones détectaient.

Pas de trace du groupe pour le moment, il fallait couvrir des milliers d'hectares dans la plus grande forêt de hêtres de France.

Quelques jours plus tard, Gina fut autorisée à participer aux recherches et en remerciement pour mon rôle d'appât vivant, je pouvais suivre Goran qui avait à disposition un vieux Land Rover Defender tout terrain, robuste et tape cul. Il avait vite oublié sa blessure et se passionnait pour cette course contre la montre...



Gina monta sur le marchepied du 4 X 4 et resta accrochée à la barre verticale pendant que Goran entamait un premier parcours de reconnaissance.

Ses cheveux noirs au vent, ses pommettes saillantes elle était encore plus belle et montrait sa rage intérieure, les lèvres pincées et la mâchoire serrée.

Goran lui demanda de rentrer à l'intérieur et de s'asseoir à l'arrière du Defender, mais on ne commande pas Gina et elle resta fixée à sa barre, une jambe suspendue dans le vide et le regard fixé vers une ligne d'horizon où elle espérait saisir le moindre indice visuel qui pourrait la rapprocher de ses frères.

La forêt d'Iraty d'un côté de la frontière, el bosque del Irati de l'autre, couvrait une telle surface entre le pic Arthaburu, le chalet Pedro, le pic de Bizkarzé , le pic de Mendi-zar et celui de Mendilaz que c'était vraiment chercher une aiguille dans une botte de foin.

Un certain découragement s'empara du groupe et les recherches furent stoppées après quelques jours de vaines recherches.

L'un des fous de St Michel, celui qui avait parlé, nous fit part d'un élément important :

Bien qu'étant les yeux bandés, il n'était pas sourd et avait remarqué, tout au long du périple que sa marche était accompagnée d'un son aquatique d'une eau qui coule, parfois légère, parfois en cascade, en tout cas présente jusqu'à l'ultime parcours où l'eau résonnait comme dans une cathédrale.

Peu de temps après, il subissait l'enrôlement implacable qui lui avait fait perdre la tête.

Il fut enfermé plusieurs semaines dans une pièce humide aux murs taillés dans la roche, sorte d'alvéole fermée par une lourde porte métallique avec comme seule lumière naturelle un rayon de clarté provenant du fond d'un carneau muni de quelques barreaux infranchissables.

Chaque jour, un geôlier, jamais le même lui ressassait la haine qu'il fallait porter aux adorateurs de St Jacques et la grandeur de St Michel, seul interlocuteur de l'au-delà.

Nous avons tout de suite compris que le siège de la secte se trouvait dans une vaste grotte, comme celle de la Verna de St Engrace, mais que celle-ci n'était pas répertoriée ni même connue. Elle était probablement le siège social des fous de St Michel et le plus difficile restait à faire, la trouver.

On comprend que la recherche à l'aide de drones était vouée à l'échec.

On fit appel au groupe spéléologique de la pierre st Martin et celui-ci avide de trouver un nouveau goulot qui mènerait à cette vaste cavité inconnue voulait déposer différents

colorants depuis les ruisseaux en amont des torrents qui disparaissaient sous la montagne. Ils étaient surpris de l'évocation d'une grotte inconnue, eux qui n'avaient eu de cesse que de tisser la plus complète des cartes souterraines conduisant l'eau des Gaves et des Nives des petites cavités jusqu'aux fosses, des gorges creusées jusqu'aux immenses vasques larges comme des piscines dont la voute serait la paroi des roches enrichies des peintures rupestres de nos ancêtres.

Goran n'était pas de cet avis. Les colorants seraient immédiatement repérés par les occupants de la grotte qui pourraient fuir avant notre arrivée.

Ou alors, il faudrait tendre une souricière et les cueillir aux goulots de sortie.

Ce qui ne fut pas retenu, car, imaginons qu'ils détiennent encore le pêcheur au Stetson ou les deux frères de Gina, ils disposaient alors d'otages qu'ils pouvaient éliminer au moment où ils se sentiraient définitivement perdus.

Il fallait donc les surprendre au milieu de la grotte au moment où ils s'y attendraient le moins, au lever du jour à la première heure légale pour agir.

Mais fallait-il encore trouver cette grotte mystérieuse...

Goran questionna les prisonniers un en espérant faire jaillir un indice qui aiderait à la localisation de la grotte mystérieuse.

D'après le groupe de la pierre st Martin, la température d'une grotte telle que celle de St Martin oscillait entre 5 et 6°. C'était dire que les infiltrés devaient avoir froid.

Les interrogés démentirent partiellement cette affirmation et ils assuraient qu'ils avaient passé beaucoup de temps enfermés dans leur geôle mais sans souffrir d'un climat glacial. Goran en déduisit que cette grotte était proche de l'air libre, située presque en surface car, à mesure qu'on descendait dans les entrailles, la température chutait rapidement.

Il fallait aussi que les chefs des fous de St Michel fassent du feu qu'il soit feu de bois, qu'il soit issu d'un camping gaz.

Or, l'évacuation des fumées des cuissons ou du chauffage ne pouvait pas être invisible de l'extérieur.

On s'orienta vers cette hypothèse et la gendarmerie se tourna vers la brigade des pompiers du 64 qui eut l'extrême générosité de prêter à Goran et son équipe deux détecteurs d'incendie à distance qui pouvaient déceler le mégot allumé d'une cigarette.

Nous étions tous excités par ces appareils qui marchaient de jour comme de nuit.

Goran se mit à chercher le positionnement des détecteurs pour qu'ils puissent couvrir le plus grand champ d'investigations.

L'un fut placé sur une corniche qui avait comme avantage d'avoir une vue plongeante sur une partie du massif, l'autre plus bas qui décèlerait plus exactement l'origine des fumées, mais sur un périmètre réduit.

Comme il fallait prospecter jour et nuit sans interruption deux gendarmes furent dévolus au premier détecteur, deux autres au second.

Gina, Goran et moi ainsi que deux spéléologues effectuerons le même travail pendant les pauses des gendarmes qui effectueraient des surveillances de quatre heures d'affilée.

Nous avons interdiction de parler à voix haute et, pour la nuit, nous avons le privilège de porter des jumelles Bresser vision nocturne numérique très sophistiquées, avec une portée de 250 mètres.

Goran portait, lui, une jumelle avec tube intensificateur d'image et un casque qui permettait l'utilisation mains libres.

C'était le seul exemplaire, propriété de la gendarmerie, et pour cause, son prix très haut de gamme la rendant inaccessible au particulier.

Nous avons commencé les observations dès le lendemain matin.

La journée fut consacrée au réglage parfait de nos vacations. Chacun opérait en silence et nous avons un point de chute 600 mètres avant le théâtre des opérations où nous pouvions nous restaurer d'un café chaud et d'un sandwich sans alerter nos fuyards.

Au bout du jour, nous étions bredouilles, mais chacun pensait que la nuit serait sans doute plus fructueuse, car, naturellement, les fous de St Michel opéraient plus facilement cachés du soleil.

Comme il s'agissait d'une nuit avec lune pleine nous pourrions sans doute détecter la moindre fumée à l'œil nu.

C'est avec une grande excitation que nous avons entendu le dernier chant du merle, quand les chauves-souris sortent pour se nourrir en frôlant nos cheveux.

Je songeais que ces dernières venaient peut-être de cette grotte que nous cherchions et qu'en suivant leurs vols, elles nous conduiraient à bon port.

Mais leur vol aveugle est fait de soubresauts et de pirouettes qui nous tournent la tête en tout sens sans que nous puissions tenir la géographie de leur circuit.

Je ne pouvais m'empêcher d'éprouver cette ambiance si particulière qu'on appelle

« Coup du soir » lorsque les truites les plus farouches sautent et bondissent sur Les phryganes ou les éphémères qui tentent d'éclore après avoir quitté leur première peau. C'est à ce moment précis, qui dure quelques minutes qu'on peut leurrer une de ces truites trophées qui restent planquées dans leurs caches profondes tant que le soleil inonde la rivière de sa clarté.

C'est un moment magique mais si souvent décevant quand l'eau ne s'agite plus, quand la nuit tombe sur la rivière et que nous devons regagner la rive une fois encore bredouille.

C'est tout le charme et la désespérance de la pêche à la mouche qui nous donne parfois, le bonheur intense d'une belle prise, mais le plus souvent la déception d'un acte manqué.

C'est pour cela qu'on y retourne encore et encore jusqu'à l'heure interdite quand brutalement, « au milieu coule la nuit... »

C'est dans cet état d'esprit que j'entamai cette première garde nocturne avec Goran, un gendarme, Gina et moi.

Gina était ingérable.

Elle ne pouvait s'empêcher de grimper sur les rochers en scrutant la moindre faille, elle bondissait comme un isard d'un caillou l'autre, elle était si désireuse d'en savoir davantage sur ses frères qu'elle était remontée comme un ressort et je la sentais incapable de soutenir une surveillance implacable des petites volutes de fumée qui pouvaient surgir vers le ciel à tout moment.

Entre deux groupes nous pouvions communiquer à voix basse au moyen d'un Talkie-Walkie et chaque information serait aussitôt transmise en temps réel.

Autant j'aimais faire le pied de grue au milieu d'une rivière en attendant le gobage espéré, autant je n'étais pas à l'aise dans cette chasse à l'homme où l'obscurité naissante accroissait mon anxiété.

Comme c'était notre tour de garde, Goran me serra le bras en une pression qui voulait dire : « Ça va bien se passer « « Ne soyez pas inquiet »

Dans le ciel illuminé par un clair de lune éclatant, les nuages arrondis passaient comme des édredons remplis. Ils pouvaient nous gêner quand ils faisaient écran entre la lune et nous.

Je suivais du regard les lignes de crête qui soulignaient le profil des rochers dans la perspective du moindre filet de fumerolles qui se détacherait de ce ciel assombri par la nuit naissante.

Dans le mot attente, il y a tension, c'est exactement ce que je ressentais en surveillant l'horizon, tantôt avec les jumelles, tantôt à l'œil nu. C'était la même tension que j'avais éprouvé il y a des lustres lorsque la chasse de la bécasse à la croule au moment de ses amours nocturnes était encore autorisée. Une attente intense, une tension intense et, tout à coup, lorsque les derniers oiseaux ont chanté, le délicat crr crr, tssit tssit de la bécasse qui passait comme un fantôme entre les deux grands chênes en bordure de la forêt domaniale.

Un moment tant attendu, qui nous surprenait à chaque apparition, comme celui de la truite gobant l'éphémère qui glisse sur un miroir d'eau.

Ce sont ces émotions là que je recherche, émotions fugaces qui, dès leurs survenues sont aussitôt oubliées car non saisies par ma mémoire, déjà en manque de souvenir, incapable de restituer le pincement qu'elles m'ont procuré, tandis je serai à nouveau en quête de la prochaine puis de la suivante, encore et encore jusqu'à l'extase inassouvie d'un instant magique où je voudrais tant et tant faire un « arrêt sur image » ...

Cette addiction provient en partie de l'insaisissable jouissance qui nous envahit si vite qu'elle a déjà disparue. Dans mes rêves et mes songes éveillés, j'ai souvent tenté de revivre ces instants suprêmes mais ils sont devenus pauvres et ternes et d'ailleurs, je n'ai jamais pu, me les restituer, d'où cette quête perpétuelle vers un graal impossible.

C'est Goran qui me fit sortir de mes rêveries en me tapant l'épaule et désignant d'une main ferme l'origine de son alerte.

Après m'être frotté les paupières embuées je tentais de distinguer l'objet de notre convoitise et c'est peu à peu en écarquillant les yeux comme un enfant étonné

Que je commençais à percevoir cette petite vapeur blanche qui lentement se distinguait en fond d'écran et montait doucement vers le ciel inondé par la lune.

Ce n'était pas un nouveau pape qui était élu, mais pour nous cette fumée blanche était peut-être l'aboutissement de nos recherches.

Goran s'empressa de définir les points GPS de sortie des fumées afin qu'ils soient gravés dans le marbre.

Très vite il définit la zone qui devait chapeauter l'origine du feu, assez largement car les fumées avaient pu suivre un coude légèrement en décalage avec la verticale.

Il fut décidé de stopper l'opération jusqu'au lendemain matin afin de trouver l'entrée de cette cavité en plein jour qui pouvait abriter une immense grotte ou une modeste petite cavité troglodyte.

La nuit fut courte car chacun imaginait le meilleur comme le pire.

Gina était prête à foncer dans n'importe quelle excavation, il fallut la calmer et la persuader de garder la tête froide, faute de quoi elle pouvait faire échouer cette opération délicate.

Et surtout la réfréner dans ses espoirs de retrouver ses frères vivants, car s'ils avaient hérité du même caractère bien trempé de Gina, il est à parier que les fous de St Michel avaient du se casser les dents à vouloir enrôler ces deux gitans et leur faire partager leur folie avec un lavage de cerveau fût-il raffiné...

Dans ce cas, on pouvait craindre le pire.

Mais Gina croyait en son étoile et, si près du but, elle était prête à se battre en corps à corps avec tous les agresseurs de ses frères fussent-ils 10 fussent-ils 100.

C'est d'ailleurs elle, qui, dès nos approches du matin au soleil levant découvrit le boyau qui descendait derrière un gros rocher, le contournant pour aboutir à une sorte d'immense terrier comme ceux des blaireaux.

Le passage était étroit mais un homme de corpulence moyenne pouvait s'y engouffrer debout sans difficultés dans un large et long goulot au bout duquel une porte de fer interdisait l'accès de la grotte inconnue.

Goran fit rapatrier l'équipe en silence et décida qu'il monterait une intervention de gendarmerie dès le lendemain matin. Gina et moi n'étions pas conviés à l'attaque

Pour des raisons évidentes de sécurité.

Nous avons la seule autorisation de suivre cette opération commando à bord du Defender et à bonne distance du champ de bataille.

Gina était enragée et j'avais le plus grand mal à la persuader qu'il était inutile qu'elle risque sa vie alors que les gendarmes étaient naturellement investis de missions militaires et d'opérations extérieures de ce type.

La nuit fut courte et sans quiétude. Je fus pris de cauchemars où des moines encapuchonnés défilaient sans cesse autour de la montagne, mettant le feu à tout ce qui pouvait brûler. J'étais cerné par les flammes et couvert de sueur avec la bouche sèche.

C'est Goran qui me réveilla. Il était prêt depuis la fin de la nuit et ses équipes de gendarmes déjà postées.

Il me déposa à quelque distance de la zone.

Gina était introuvable. Goran était furieux qu'elle n'en fasse qu'à sa tête comme d'habitude et risque de faire capoter l'opération, ou qu'elle soit prise à partie par les fous de St Michel qui pourraient l'attraper en s'en servir comme otage.

L'attaque fut lancée sans un bruit. Les gendarmes investirent la grotte et arrivèrent rapidement à la porte de fer.

Des explosifs avaient été rapidement placés et les hommes se reculèrent du boyau pour ne pas subir le choc de la déflagration.

Goran appuya sur le déclencheur et je perçus le bruit sourd de l'explosion à la fois par le bruit mais également par une sorte de tremblement de terre sous mes pieds comme le passage d'un métro souterrain. J'étais pourtant à 600 mètres du lieu et suivais l'opération avec ma paire de jumelles.

J'imaginai la suite et m'inquiétai du temps qui passe. Plus un bruit depuis longtemps.

Tout à coup, plusieurs explosions et une fumée différente de la fumée blanche sortit de la cassure des rochers.

Goran avait apporté comme munitions des grenades lacrymogènes et c'est bien la teinte pourpre, presque rose de la fumée qui me fit déduire qu'ils étaient proches du dénouement de cette opération éclair.

Je l'aperçus juchée sur le rocher qui était au droit de l'entrée du boyau. Gina voulait être aux premières loges dès la fin de l'opération et je me sentais un peu bête, loin du théâtre des évènements.

Les gendarmes (ils étaient une douzaine) sortirent un à un de ce terrier. Ils encadraient des hommes qui se cachaient le visage et Gina fut incapable de reconnaître qui que ce soit dans cette file indienne, longue chenille anonyme. Deux gendarmes portaient un corps recouvert d'une bâche.

Rapidement deux fourgons ramassèrent les hommes et disparurent vers la vallée toutes sirènes hurlantes.

Gina me rejoignit et je conduisis comme je pus, le Land Rover Defender afin de suivre la patrouille et les prisonniers.

A la gendarmerie de St Jean-Pied-de-Port, après une longue attente sur le parking, nous fûmes invités par Goran.

Installé dans son bureau, Il nous raconta l'assaut.

La grotte était vaste et la voûte pouvait faire penser aux grottes d'Isturritz avec ses innombrables stalactites qui pendaient vers le sol en suintant. L'explosion de la porte avait sidéré les occupants qui se précipitèrent vers le fond de la grotte. Ils n'eurent pas le temps d'enfiler leurs combinaisons de plongée car Goran s'était douté qu'une sortie vers l'extérieur passait par un canal souterrain où il fallait emprunter de longs boyaux sous l'eau. Les gendarmes équipés de torches aveuglantes visaient les fuyards et munis de masques anti larmoyants purent arroser les bandits de leurs bombes lacrymogènes.

Les fous de St Michel, en tout cas ceux qui étaient présents n'opposèrent pas une grande résistance et les fumées aveuglantes et les torches eurent raison d'eux.

Ils étaient désormais en garde à vue et Goran nous invita à suivre les interrogatoires derrière une vitre sans tain.

La première information remarquable était que chacun des membres interrogés dévoilait un bras gauche tatoué d'une coquille St Jacques percée par le travers.

Le premier individu déroula l'argumentaire que nous attendions: St Jacques était un usurpateur et devait être éliminé au profit de St Michel,

Chacun des malfrats répondit de même. La leçon était bien apprise.

Mais quel était l'instigateur de cette folie ? Comment déceler celui qui, dans sa paranoïa avait organisé les enlèvements voire les meurtres qui convenaient à son délire ?

Sans doute celui qui avait refusé de se rendre et s'était précipité du haut de son piédestal, perché une douzaine de mètres plus haut sur une plateforme incrustée dans la roche en forme de trône royal.

Plutôt mourir que d'être vaincu par les Jacquets...

Les hommes qui passaient devant la vitre semblaient tout de même désarçonnés par les questions de Goran aidé d'un psychiatre militaire.

Ils répondaient comme des automates, n'avaient visiblement plus leur libre arbitre, étaient fragilisés par les questions qui les déstabilisaient mais répétaient à l'envi le texte qu'on leur avait fourré dans le crâne. Ils avouèrent que le pêcheur au Stetson avait été abattu et que son corps avait été transporté haut en montagne là où les vautours nettoient tout en quelques minutes.

La gendarmerie finit par retrouver les os parfaitement blanchis de ce pauvre pêcheur à la mouche qui ne fera plus aucun mal aux truites.

Le défilé se poursuivait quand Gina poussa un cri. Elle venait de reconnaître l'un de ses frères. Celui-ci, d'après elle était amaigri, son regard



flottait , il semblait perdu, drogué et incapable de répondre . Il tendit son bras gauche en guise de défense et l'interrogatoire tourna court car, sans cesse, il se tournait vers la porte d'entrée en réclamant son frère.

Celui-ci pénétra à son tour dans la pièce où Goran procédait à l'audition.

Les deux frères semblaient jumeaux, ils étaient surtout très affaiblis et Gina s'effondra en pleurs derrière la vitre sans tain.

Elle voulut intervenir et se jeter au cou de ses frères mais un gendarme l'empêcha de parvenir dans la salle. Une confrontation aura lieu, mais pas si tôt.

Les deux frères se mirent à témoigner en faveur des fous de st Michel, dans une diatribe violente contre les pèlerins de St Jacques.

Gina était effarée par leur discours de collaborateurs. Elle qui avait pour but exclusif de retrouver les deux êtres qu'elle chérissait le plus au monde voyait là, devant ses yeux le résultat d'un profond lavage de cerveau, chose qui lui semblait impossible, compte tenu de la personnalité forte de ses frères.

Elle pleurait de joie pour les avoir retrouvés vivants, elle pleurait de désespoir pour ce qu'ils étaient maintenant, d'ardents défenseurs de la secte de St Michel.

Le psychiatre reçut Gina pour lui expliquer que ses frères étaient sans doute victimes du syndrome de Stockholm, cette propension des otages à sympathiser avec leurs geôliers et adapter leur point de vue. Ce lien d'attachement avec leurs ennemis, ce sentiment d'adhésion réciproque était involontaire mais permettait aux deux frères de faire face à la menace en un phénomène inconscient de stratégie de défense.

La reconstruction serait lente, le psychiatre décida qu'il était trop tôt pour que Gina se jette dans les bras de ses frères.

Gina ne comprenait rien à tout cela mais l'essentiel était que ses frères étaient en vie .

Elle pris congé pour filer à sa roulotte et annoncer la nouvelle à ses parents.

La gendarmerie m'offrit une chambre à l'hôtel des Pyrénées de St Jean-Pied-de-Port accompagné d'un repas fameux concocté par le chef Arrambide.

Au menu, caviar d'esturgeon du Périgord, persillade d'anguilles, chariot de fromages du pays accompagné d'une confiture de cerises noires, puis un gâteau basque à la crème, le tout arrosé d'un Irouléguay bien corsé et le Jurançon sec en entrée que j'appréciais tant.

Après une dernière promenade digestive jusqu'au haut du pont de Ste Marie sous lequel d'énormes truites farios gobaient pour le plus grand bonheur des touristes, je me précipitai sous ma couette pour une nuit apaisée.

Goran me déposa le lendemain à la gare de Dax et je pris mon billet pour rejoindre d'abord Bordeaux, puis Gare du Nord en direction de Bruxelles où j'allais rejoindre Nathalie qui n'avait pu se libérer.

Je lui racontais l'histoire de cette mortelle rivière et de la fin de la secte des fous de St Michel. J'avais échappé de peu à une issue fatale et avais besoin d'oublier tout cela .

Les carreaux ciment du magasin, nos collections de majoliques, les plans de travail en lave émaillée, nos décors peints à la main et les clients belges fortunés mais passionnés par l'histoire et l'esthétique de nos céramiques Art Nouveau, nos copies XVIII ème et nos terres cuites au feu de bois me plongèrent dans un autre univers.

J'étais à nouveau dans le monde de la décoration intérieure.

Nous avons travaillé pour la réunion des Musées Nationaux quand notre atelier sortait chaque jour quelques dizaines de reproductions à l'identique d'assiettes de La Rochelle,

Rouen, Delft et des séries de tableaux polychromes qui étaient vendus à l'entrée des musées français.

Notre magasin de Bruxelles était le dernier né et Nathalie s'employait à le développer car ici, la clientèle était internationale et les conversations se faisaient principalement en anglais.

Le plus ancien avait vu le jour au coeur du quartier du Marais il y a maintenant quarante-cinq ans, ce qui explique que depuis toujours, mon coffre de voiture comportait dans un désordre indescriptible, à la fois des échantillons de tous ces carreaux destinés aux architectes et négociants,

mais aussi, deux ou trois cannes à mouche, un pantalon de pêche percé, une époussette raquette, un gilet multi poches et un panier où les boites à mouches, les bobines de fil, les soies, les coupe fils se mélangeaient en un tas remarquable.

Autant dire que mes destinations favorites (ateliers de production, usines de terre cuites, carrières de lave, négociants revendeurs et chantiers de rénovation) se trouvaient obligatoirement traversés par un cours d'eau de première catégorie, faute de quoi tout déplacement professionnel était inutile.

Mes carreaux sont donc bien connus à Salernes en Provence ( a Siagne), à Évreux ( l'Iton ), à Verneuil (l' Avre ) à Beaumont (la Risle et la Charentonne) à Veulettes et Yvetot (la Durdent) où les belles propriétés et les moulins ont pour certains des crédences en Carrelages du Marais faits maison.

La Loue et le Doubs ne sont pas en reste et j'y vends des reproductions de mouches sur tasses à café comme à Pont d'Ain.

Bruxelles ne faisait pas partie de la liste...

Je réservais mes plages horaires en fonction de l'activité des truites (coup du matin, coup du midi et bien sûr coup du soir). Entre celles-ci, j'exerçais mon métier...

Peu à peu, les carreaux ont pris une place moindre dans ce coffre au profit d'un matériel de pêche de plus en plus sophistiqué car, d'une part je dévalisais les magasins de plus en plus souvent, d'autre part je troquais mes carreaux décorés d'un pêcheur au fouet ou d'une tête de truite gobant l'éphémère contre des bouquins lors des salons de pêche sportive où j'eus le culot de prendre un stand.

Inutile de dire que je n'ai jamais rentabilisé ni même amorti ce stand au salon de la pêche à la mouche, porte de Versailles, mais rencontré des pêcheurs d'exception (Victor Borlandelli, Daniel Maury, Piam) et, j'étais plus souvent sur le stand des autres que sur le mien.

A Bruxelles nous avons la chance d'avoir une belle surface de 250 M2 sur l'avenue Louise, connue de tous, proche de l'école de décoration St Luc et non loin des étangs d'Ixelles.

Les Français expatriés d'Ixelles se rencontraient au marché du Chatelain et connaissaient déjà notre boutique du Marais.

Nos clients venaient d'Uccle et avaient une résidence secondaire à Knokke.

Les flamands étaient les plus riches mais persistaient à nous interroger en Flamand.

Les fonctionnaires de la commission européenne aimaient le confort et nous visitaient fréquemment, se donnant les uns les autres les bonnes adresses de la ville.

Je passai ainsi plusieurs semaines à aider Nathalie à traiter ses devis et recevoir quelques visiteurs.

Nous étions en juin et le recrutement d'une assistante devenait impérieux. Elle devait être capable de traiter une commande du début jusqu'à son terme et aussi d'avoir le talent d'une architecte d'intérieur. Autrement dit, nous cherchions un mouton à cinq pattes.

Le mois de mai eut son lot de belles commandes, mais nous avons du retard dans tous nos devis.

Pendant qu'elle passait un nouvel entretien d'embauche avec une jeune candidate, je reçus plusieurs clients, dont le dernier portait un projet prestigieux pour un hôtel particulier dont il était l'heureux propriétaire à Paris, justement dans le quartier du Marais.

Il faisait la navette entre Paris et Bruxelles, c'était un architecte DPLG reconnu.

Nous nous installâmes sur la grande table où il pouvait dérouler les plans de ses huit salles de bain à refaire entièrement, chacune dans un style différent.

Il voulait des fresques en mosaïque de Murano, des tableaux céramiques dans le style des affiches de Mucha en émail cloisonné, des majoliques de Paris avec plans de vasque en lave émaillée.

A chaque salle de bain son style, les unes en marbre, les autres en pâte de verre, les suivantes en zelliges de Fez etc...

« Budget illimité » me dit-il fièrement en retroussant les manches de sa chemise Figaret.

« Je vois que vous me comprenez » me dit-il en me tendant son avant-bras gauche parfaitement illustré d'une coquille St Jacques percée d'une flèche.

Je manquai défaillir à la vue de ce tatouage maudit.

Je pris rendez-vous avec cet architecte dans son hôtel du Marais . Il était prévu que je reparte de Bruxelles deux jours plus tard et Nathalie rentrera sur Bordeaux la semaine suivante.

Je ne l'informai pas de ma sombre découverte.

Était-il un de ces fous de St Michel, était-ce une victime libérée, était-ce un autre gourou ?...

J'allais sans doute le savoir bientôt.

Pour ma part, j'avertis aussitôt Goran avec mon nouveau smartphone.

Il était décontenancé et inquiet pour moi.

Gare du Midi: 10H16, Le Thalys quitte doucement Bruxelles, c'est aujourd'hui la fête des pères, il fait gris et doux, et, face à moi, une femme longue, une flamande de jaune vêtue, au visage long et ascétique, dort, un léger rictus en forme de sourire retenu, laissant imaginer qu'elle rêve en silence d'un monde meilleur.

Mes autres voisins dorment aussi, affalés sur la banquette, un seul est éveillé, qui fixe avec intensité son iPhone, frappant les touches de ses pouces en un frénétique besoin impérieux de communication..

Quand les remblais qui bordent les voies ne sont pas trop hauts, je peux découvrir le plat pays qui est le leur, où mes yeux cherchent, invariablement à chaque voyage, à compter les chevreuils ou les lièvres aperçus.

C'est une forme de chasse et de TOC, mais ce comptage m'est nécessaire car j'aime battre mes records et, entre Bruxelles et Paris je peux espérer atteindre les dix chevreuils.

Les blés n'étant pas encore coupés, le comptage des lièvres est préoccupant. Ce n'est pas en Belgique que les scores décollent, alors je compte aussi les éoliennes blanches qui semblent se multiplier à chaque voyage, le long des champs arides.

Je ne compte pas les troupeaux de vaches blanches. Cela ne m'intéresse pas. Les Belges qui marchent dans les chemins marchent vite comme les Irlandais. Chez moi, les promeneurs déambulent autrement avec paresse et délectation. Les Belges qui marchent font du sport en marchant vite. J'imagine que leur run training est enregistré sur un brassard noir qui comptabilise les ratios « nombre de pas / distance parcourue / fréquence cardiaque / pouls / tension etc... Ils sont obsédés Bio, remplissent leurs poubelles dans une demi-douzaine de sacs plastiques de couleurs différentes qui restent vautrés toute la semaine dans les rues de Bruxelles.

Chaque jour son sac, pas le droit de se tromper, les rues sont une décharge à ciel ouvert, mais le tri sélectif est une religion, comme celle qui consiste à ne pas traverser une rue hors du bonhomme vert allumé, même si aucun véhicule n'est en vue.

C'est ainsi qu'ils reconnaissent que vous êtes français. Ils peuvent devenir violents si vous traversez au rouge, voire en diagonale. J'ai vu une vieille qui a dressé son parapluie vers moi, un dimanche où je me dirigeais vers la gare centrale en rêvant.

Les belges sont bizarres. Leurs maisons à Ixelles sont un grand n'importe quoi d'architecture. Tous les styles sont mêlés et entre deux bâtiments des années soixante, bétonnés et gris, on peut trouver un entrelacs de ferronnerie de festons et de feuilles, un portail sculpté de végétaux, des boiseries veloutées d'arabesques, en un mot une merveille de maison Art Nouveau dans le plus pur style Horta.

Cette confusion irrite et charme. Il faut s'y faire...

Je viens de compter un héron, en plein champ. C'est une belle surprise.

Il y a quelques vallons, le ciel se dégage, on doit être en France.

Le taxi qui m'a déposé à la gare du Midi finissait sa tournée de nuit. Il craignait que les rues soient fermées pour préparer le départ du tour de France, un premier « contre la montre » qui se déroule à Bruxelles.

A la gare, les libraires présentent un ouvrage souvenir sur Eddy Merckx. Les belges sont des marchands.

Le Thalys est bondé et je lis Pêches sportives.

De la gare du Nord à la rue Vieille du Temple il y a ce grand boulevard qui descend jusqu'à la République, puis on bifurque vers la Bastille et on tourne rapidement sur la droite en frôlant la place des Vosges.

J'ai déjà lu trois fois le même article de Pêches Sportives sans même m'en apercevoir.

Je suis très inquiet du rendez-vous avec l'architecte et plus je m'approche de l'hôtel particulier où je suis attendu, plus j'ai la gorge serrée par l'angoisse d'un retour des fous de St Michel.

Je sonne à la grande porte qui jouxte l'arrière de l'Hôtel Amelot de Bisseuil, dit « Hôtel des ambassadeurs de Hollande ». L'architecte a un voisin prestigieux et son hôtel particulier, s'il n'a pas l'envergure de ce joyau, possède aussi une petite cour carrée, aux pavés arrondis.

C'est une assistante qui me fait patienter dans un salon rempli de maquettes et de projets. Ici les chantiers en préparation semblent internationaux et des hommes et femmes passent d'un bureau à l'autre, qui, un dossier sous le coude, qui, une équerre de bois et un compas en main.

C'est une véritable fourmilière et je suis plutôt rassuré par cette équipe affairée.

L'homme à la chemise rayée m'ouvre son vaste bureau dont la hauteur sous plafond dépassait l'entendement.

Il arborait un grand sourire et me dit:

« Avant de passer aux carrelages de mes salles de bain, j'ai ceci à vous dire:

J'ai été, comme vous, victime de cette horrible secte. J'ai le bras gauche dans le même état que le vôtre. Je m'en suis sorti car, parmi mes illustres clients je suis bien introduit au ministère de l'intérieur et à la préfecture de Paris.

Sachez que la secte des fous de St Michel n'opère pas seulement sur les bords de la Nive. Elle s'est regroupée au sein d'une Alliance des amis d'Hérode Agrippa , roi de Judée. L'archange St Michel symbolisait la puissance des forces du bien contre le mal.

Hérode avait fait décapiter l'apôtre St Jacques et la secte des fous de St Michel considérait que St Jacques représentait le mal et que par conséquent il fallait éliminer tous ceux qui parcouraient les chemins vers Compostelle.

C'est la raison pour laquelle le village de St Michel est le lieu de convergence de ces malades qui se prennent pour l'archange qui terrasse Satan.

Cette alliance a des ramifications tout au long des sept sanctuaires de l'Irlande jusqu'au

Monastère du Mont-Carmel à Haïfa. Autour de chacun de ces sanctuaires sont regroupés des fous de St Michel qui symboliquement se prennent pour les chefs de la milice brandissant cette fameuse épée qui terrassa Satan.

Les victimes de la secte savent en général que St Michel était le plus puissant et le plus beau de tous les anges du ciel.

Un lavage de cerveau au nom de cet archange crédibilisait l'opération auprès des recrues sensibles.

Maintenant je viens à l'essentiel :

« Ce n'est pas seulement un tatouage dont nous avons été victimes, nous sommes également munis d'une puce électronique invisible qui est un point repère où que nous allions ».

Cette géolocalisation est définitive, sauf à se faire retirer la puce.

Le ministère de l'intérieur a pris très au sérieux cette affaire, et lors d'une arrestation restée secrète de l'un des gourous arrêté en Irlande près du Skelling Michael, celui-ci était en possession d'un appareil géo localisant tous les avants bras tatoués par la secte.

Une équipe d'informaticiens de haut vol a pu répliquer ce boîtier en plusieurs exemplaires et aujourd'hui, le ministère de l'intérieur est capable de retrouver tous les marqués au fer rouge où qu'ils soient.

J'en possède un, ce qui explique que je vous ai déniché dans votre magasin de l'avenue Louise.

J'ai un rôle dans la recherche et l'approche des victimes de la secte car celle-ci est tentaculaire et plusieurs pays travaillent de concert pour l'éradiquer au plus vite.

Les sept sanctuaires consacrés à l'archange St Michel sont les plus surveillés, car ils tracent une ligne aussi droite que le coup d'épée de l'archange, coup d'épée qui passe par le Mont st Michel où nous savons que la secte est bien implantée.

Il faudrait que vous descendiez à nouveau au pays basque pour donner au gendarme Goran ce boîtier afin qu'il empêche les derniers sectaires en liberté de recréer un siège.

Pour autant, j'ai besoin de vos carrelages et vous ne serez pas venu pour rien.

« Alors étudions une à une mes salles de bain dont je veux qu'elles soient couvertes de vos petites merveilles... »

Je lui proposai de m'accompagner au magasin du quarante-six rue Vieille du Temple, face à l'hôtel des ambassadeurs de hollande, dont la porte magnifique comportait une tête de diable sculptée dans un bois rare, nous tirant la langue.

Je passai le reste de la journée à détailler les carrelages choisis pour les salles de bain , ainsi que les robinetteries coordonnées.

C'est le lendemain que je regagnai la gare Montparnasse.

Dans la voiture treize, des Américains vont aussi vers Bordeaux ou peut-être Biarritz ?

Ils parlent haut et fort, sont jeunes, grands et fiers d'être. Misère...

Les speakers se prennent pour des commandants de bord, les hôtesse brandissent elles aussi le micro. Je me fiche de leurs prénoms, leur façon de hurler dans le haut-parleur est assourdissante.

Bientôt nous aurons peut-être droit à une démonstration d'évacuation avec lâcher du masque à oxygène et rampes de sortie.

La SNCF est la nouvelle compagnie aérienne à laquelle elle emprunte tous les codes des vols internationaux.

Je n'ai pas encore vu un seul gibier, mais un écran lumineux m'informe de la vitesse du TGV : 296 kms/heure. On fera mieux un peu plus tard.

Encore des éoliennes. Les trois pales tournent si lentement que j'ai envie de les pousser.

Dix-sept machine Nordex brandissent leurs hélices empêchant à coup sûr tout oiseau de traverser ce rideau de fer brassant l'air pour les effaroucher.

Par ici les fermes sont vastes, les champs sont immenses, débarrassés de leurs haies propices aux animaux mais néfastes au rendement.

N'importe quoi écologique.

Parfois les chevreuils se tiennent en bordure de bois, parfois ils s'installent au milieu des champs. En tout cas ils ne restent pas longtemps sur place et il faut les saisir lors de leur quête rapide de nourriture.

La famille que j'imagine des faubourgs de Chicago occupe les quatre places qui jouxtent ma banquette isolée. Les enfants sont à l'aise, la maman est à l'aise, ils ont un langage haut et fort, on dirait que leurs mots sont gonflés comme des bulles de chewing-gum.

Ils sont chez eux, sans timidité aucune, ils parlent cash, ils n'ont pas la réserve ni la timidité du visiteur étranger. En plus ils mangent des Mac je ne sais quoi, tout en s'esclaffant à chaque bouchée.

Nonobstant le respect qu'on leur devra at vitam aeternam pour leur sacrifice du D Day, je leur trouve un tant soit peu, cette forme de vulgarité inhérente aux nations invaincues.

Misère...

Le TGV ralentit jusqu'à s'arrêter presque.



En avion, ce serait la chute. Je n'aime pas prendre l'avion.

La voiture restaurant est au 14. Il est 13H36. Je me lève et part.

Le poulet ratatouille en boîte concocté par un grand chef et la crème caramel au beurre salé ont achevé de m'achever. Misère et solitude...

J'ai vu, de ma cantine, mon premier chevreuil occupé à brouter l'herbe d'un chemin.

Nous faisons 319 kms par heure.

J'ai cru voir en bordure de rivière un gros marcassin, installé sur un champ d'herbe grasse. Après réflexion, je me dis que ce n'est pas crédible, un marcassin seul en plein jour, qui se repaît de verdure ?...

C'était probablement un gros ragondin !...

Les Américains dorment. Le silence règne et je songe à Maxou et Babasse qui enchaînent les grosses truites sur la Loue. Je suis dégoûté et lis Pêche-mouche...

Les truites zébrées sont immenses sur la Loue. Comment font-ils pour leurrer ces poissons mythiques ? Maxou m'envoie ses prises chaque jour depuis une semaine, bien sûr il pêche en no kill intégral...Autre génération...

Le ciel est bleu intense, le soleil tape les tuiles roses des maisons. Nous avons passé Angoulême et je crains que les chevreuils ne soient réfugiés à l'ombre des bois.

Nous traversons la Dordogne, bientôt la Garonne. Des voyageurs rangent leurs affaires, certains prennent place dans le couloir, de peur de manquer la sortie ou tout simplement car ils en ont assez d'être assis.

C'est cuit pour les chevreuils. Je ferai mieux lors du retour.

Je poursuis ma lecture de Wolf de Jim Harrison, à la page 104, là où je l'avais laissé.

Jim avait le cerveau embrumé par deux litres de rosé et deux poulets dont les croupions n'avaient pas fait un pli.

J'aime son univers de pêche et de chasse, de filles et de bouffes, de bagnoles déglinguées.

J'aime sa gourmandise et son style d'une pureté insolente.

Cet homme bourru, à moitié aveugle et grossier, a des paluches qui cisèlent les mots en orfèvre de la poésie du Montana.

Je sais qu'il envoie sa mouche par-dessus les nids de castors pour attraper la grosse truite du bief, celle pour laquelle il fera un feu de braises à même les pierres rondes du ruisseau, en un festin arrosé de bourbon.

Après, il dormira dans sa voiture cabossée, saoul mais tutoyant les anges.

A Bordeaux, c'est la fête aux quatre mats, les visiteurs se précipitent pour visiter ces immenses navires, toucher leurs énormes cordages et rêver de combats Homériques.

Le pass dégustation est à dix euros, qui permet de goûter quelques vins fins dans un verre ballon qui se range dans une poche à verre dotée d'une bandoulière.

Chacun teste qui un Sauternes, qui un Pessac-Léognan, qui un St Émilion, j'en passe et des moins bons...

Bordeaux est bien la capitale des vignes et du vin.

Je pars aux » Auvergnats « avant de descendre au pays basque.

Je viens me laver la tête dans cet espace sauvage et plonger dans la piscine en un plouf salutaire.

« Les Auvergnats » que nous préférons appeler « la maison du lac « c'est 43 hectares de broussailles, de chênes, d'un étang de près de 2 hectares, des chevreuils qui paissent, des sangliers cachés, des palombes en automne, enfin tout ce qui me rapproche de Jim Harrison. Je reprends Wolf, son premier roman, vif, sensuel, à la rencontre des bois et de la vie, vagabond ivrogne et borgne, dont les grosses mains ont écrit des histoires qui me bouleversent comme celles d'un Hemingway ivre de la « Habana vieja ».

Je suis à nouveau en route pour Béhasque. Je vais retrouver les murs épais comme ça, les dalles de schiste noir longues comme ça, des crapauds dont le chant pur comme une goutte d'or accompagne les nuits d'été, tandis que les gros coléoptères vrombissent autour du vieux platane éclairé d'ampoules multicolores.

J'irai voir Goran le surlendemain. En attendant, je vais tester ma nouvelle canne sur les gaves proches de Béhasque.

J'ai vécu des coups du soir magiques sur le gave du Saison où j'ai mes repères dans un pool long et calme, assez peu profond pour accepter que je le traverse en waders.

Après avoir perdu une truite lors d'un combat difficile, j'en accroche une superbe qui tournoie, lourde et puissante, portée par le courant, refusant de pénétrer l'épuisette. Je l'attendais depuis longtemps cette truite trophée qui finira par se rendre...

Lendemain soir, même lieu, même heure, j'attaque un gobage discret contre la rive d'en face, dans le noir ou presque. Je lance ma mouche sans la voir avec cette magnifique canne en bambou refendu dont l'action parabolique me trouble encore un peu.

C'est la gueule blanche de la truite traversant la pellicule de l'eau qui me révèle la touche avant que le fil et la soie ne se tendent violemment.

Une fusée déroule ma réserve de soie, le moulinet chante et trente mètres plus loin vers l'amont, la truite fait une chandelle, puis deux, puis trois avant de revenir en fonçant vers moi.

Il faut reprendre de la soie pour garder la tension et commencer le combat.

La canne est pliée en un demi-cercle parfait, j'ai peur qu'elle ne se brise, mais comme le jonc elle plie mais ne rompt pas.

Je vais la ramasser dans mon filet., elle est encore plus belle, plus longue, plus jaune.

Quelle récompense, sur ce gave noir et silencieux.

Aujourd'hui les montagnes sont cachées par une brume de chaleur, l'herbe fraîchement coupée de la pelouse nous enveloppe de ses effluves humides .Il fait si chaud que le village de Béhasque est silencieux, figé, assommé.

Les derniers arums de l'allée de pierres finissent de jaunir, c'est déjà l'été quand tout commence à mourir.

Je file à St Jean où Goran m'attend pour le boitier.

Je lui ai dit que je ne traînerai pas et que j'avais besoin d'oublier un peu la Nive et les fous de St Michel qui pourraient être passés entre les mailles du filet.

Goran était très excité à l'idée de retrouver tous les tatoués grâce au boitier.

Il se sentait moins seul depuis que je l'avais averti de la prise en compte par les plus hautes autorités du phénomène de la secte qui s'étendait ailleurs qu'au Pays Basque.

Il savait que dès maintenant, il saurait qui, au sein même de la gendarmerie était infiltré.

Les frères de Gina avaient été transférés dans un « centre de rééducation » spécialisé dans la guérison du syndrome de Stockholm et la remise en ordre des dégâts commis sur leurs cerveaux respectifs.

Gina ne pourrait les serrer dans ses bras qu'une fois ce sas de décompression activé, dès qu'ils auraient retrouvés leur « libre arbitre »

Les fous interceptés par l'équipe de Goran étaient dans un centre de détention secret qui se chargeait de les faire parler de ce qu'ils savaient sur l'organigramme de la secte et son organisation tentaculaire.

C'est le temps des fêtes au Pays Basque, c'est toujours la fête là-bas.

Invité ici, invité là, je retrouve mes amis d'enfance qui ont bien vieillis comme moi, lors d'une sardinade, un barbecue, un apéro...

Nous ramassions les écrevisses sous le Pont Noir, à l'âge des premiers communiants.

Aujourd'hui, nous comptons nos douleurs, nos malheurs, nos aigreurs, nous comparons nos âges, nos rides. Et le Pont Noir et ses admirables pierres taillées ne sont plus.

Un pont de métal peint en vert le remplace... Misère... Les visages des jeunes filles d'autrefois sont tannés par le soleil de la Navarre et ridés en lignes de vie écourtées.

Un verre de rosé, puis deux et la joie revient. Nous sommes heureux d'être là...

Les femmes entonnent un chant basque que je fais semblant de fredonner.

Je ne suis pas vraiment de chez eux, mais pas vraiment d'ailleurs. A Damville, je suis Normand, à Béhasque, je suis Basque, à Navarrenx, je suis Béarnais. A Bordeaux, je ne suis pas Bordelais, je considère que les Bordelais conduisent mal et j'évite de suivre un 33 sur l'autoroute.

Hier, entre deux fêtes, je me suis à nouveau autorisé un coup de pêche à Lichos, à la nuit tombante.

Lors de mes deux dernières truites somptueuses, j'avais noté au moins deux autres poissons qui seront peut-être en poste ce soir.

J'avais raison et j'attaque un poisson qui mouche sur des petits éphémères, discrètement, simplement en ouvrant la gueule au passage des insectes flottants.

Il faut lui mettre la mouche exactement là où elle gobe, car son champ de vision est très étroit, réduit au couloir de la veine d'eau qui lui transporte les insectes.

Comme la truite est en surface, elle ne prend que les proies qui lui viennent dans la gueule. C'est ainsi que je lance ma mouche soit trop près, soit trop loin, jusqu'au posé parfait qui lui dépose ma 929 sur le museau.

Elle ouvre le bec sur ma petite mouche et c'est avec un bonheur intense que je tends ma soie pour lui ficher l'ardillon sur le coin de la mâchoire...

Clac... le fil s'est brisé au ferrage, la truite s'étonne et disparaît dans les profondeurs Sans faire d'écume.

Je suis sonné, défait et remonte machinalement une autre 929 de Devaux, vérifie que mon fil en 12/100 ième n'a pas de nœuds et parcours une dizaine de mètres en amont car le second gobage revient régulièrement là où je l'avais repéré.

Je rêvais d'un doublé, ce sera une prise simple, mais l'animal me semble d'une autre dimension.

Le gobage est discret mais la truite marsouine comme un dauphin, en roulant son épaule avant chaque prise de mouche pour finir en déroulant sa queue large comme un gant.

Je suis très impressionné et déroule ma soie dans l'air pour déposer mon imitation là où il faut en évitant tout dragage du fil.

C'est au second passage qu'elle s'en saisit et, aussitôt elle fonce vers le haut du parcours en dévidant toute ma soie jusqu'au backing.

C'est une très grosse truite car je ne peux contrecarrer sa fuite, je la sent lourde et puissante.

Clac..., encore..., la soie est étendue mollement et revient vers moi, portée par le courant. Je n'ai rien pu faire sinon remonter tristement ce fil brisé par cette truite que je ne verrai jamais.

Il ne fait pas encore nuit et je mets fin à ce coup du soir manqué. Je me console en me disant que ces deux truites ont été bel et bien leurrées par ma mouche en plume.

Les maisons basques blanches et rouges résonnent encore des chants qui répondent à mon triste retour.

Les basques aiment tellement la fête qu'ils chantent à tout propos.

J'en aurai l'exemple dès le lendemain lors de la partie de Rebot aux deux frontons de St Palais.

Les points sont les mêmes qu'au tennis, mais ils sont chantés et tout s'arrête l'instant d'un angélus.

Ils ont encore le béret, ils ont encore les espadrilles de Mauléon, le pantalon de toile blanche et la rage de vaincre.

Ils sont minces et tranchés à la hache, leur visage est taillé à la serpe, ils ne se rendent jamais et s'apostrophent en basque. Leurs balles en peau claquent comme des coups de fouet.

Plus tard, ils trinqueront au Trinquet, un pastis l'autre, applaudissant la fanfare du pays Mixain.

C'est alors que j'ai vu Gina venue de nulle part, sautant, virevoltant en une danse effrénée. Les pelotaris l'entourent et dressent leurs chistéras en voute d'arceaux. Gina saute et les rubans rouges de ses espadrilles sont des papillons qui s'envolent à chaque bond.

Elle est radieuse, ses frères sont en vie et elle jette ses longs cheveux noirs en arrière pour entamer un fandango endiablé.

Je voudrais la rejoindre et descend les marches du fronton.

Elle a déjà disparu, invisible toupie qui bondit vers d'autres montagnes. Elle a sans doute déjà rejoint les parents de Goran qui attendent leur jambon et leur piment.

Aujourd'hui, les 43° sont annoncés et la chaleur est écrasante. C'est le silence chez les oiseaux qui ne chantent plus sous la canicule. Je suis calfeutré dans cette maison où les murs épais d'un bon mètre me protègent.

Je pense aux belges et à leur chocolat qui fond.

Les coureurs du tour de France pédalent par tous les temps. Ils passent sur le pont du Gard... Comment font-ils pour ne pas mourir sur place ?...

Je consacre cet après-midi à l'achat d'une paire d'espadrille de Mauléon, rite incontournable. Je choisis un modèle sans talon, en fait une paire de mules qui servent de chaussons aux paresseux qui rentrent dans leurs espadrilles sans utiliser les mains. C'est mon cas.

Sous le pont de Mauléon, j'ai vu une belle truite qui se dore au soleil contre les rochers, en plein soleil. Et on affirme que les truites sont lucifuges, craignent la lumière et l'eau réchauffée...

Des aigrettes blanches accompagnent les troupeaux de vaches et les débarrassent des mouches.

C'est déjà le Maroc avec ce réchauffement climatique qui commence à faire peur.

Deux jours de pluies intenses ont changé le Pays basque en sorte d'Irlande. Les rivières sont gonflées et mâchées.

J'ai tenté le gave d'Oloron à la tombée de la nuit et perdu deux truites qui m'ont l'une lâchée au ferrage, l'autre cassée au ferrage. Cela fait quatre poissons que je perds en deux sorties...Après deux jurons bien appuyés, j'envisage ces pertes avec la philosophie

D'un patriarche : « C'est ainsi » .

Demain matin, avant de retrouver Goran, j'irai chercher des cèpes et des girolles aux portes de la forêt d'Iraty, mais cette fois-ci accompagné d'un voisin mycologue et de son chien fidèle. Après une telle pluie les champignons sortent à la vitesse de l'éclair mais les chercheurs espagnols sont souvent sur le coup avant nous.

En altitude de petite montagne, au pied des chênes, la mousse est humide et les bolets peuvent sortir en une nuit favorable. Les girolles sont toujours groupées en paquet et je peux remplir le panier d'osier en un éclair.

Avant d'aller aux champignons, j'attaque le gave pour un nouveau coup du soir, car j'ai horreur de l'échec surtout répétitif.

J'ai choisi un pool qui est le prolongement d'un bras dérivatif du gave, qui, à cet endroit contourne une petite île.

J'y ai toujours observé quelques gobages, perdu de beaux poissons à cause du courant lisse mais furieux sur lequel les truites s'appuient pour briser mon fil.

Quand j'arrive sur le poste avec discrétion, je me fais doubler par une famille entière qui a garé sa voiture dans le pré. Le fils, le père, le grand-père ont chacun deux grosses cannes à lancer et m'annoncent avec un grand sourire qu'ils viennent pêcher l'anguille.

Ce faisant, ils s'installent sans vergogne devant mon poste à truites, chaises de camping dressées, brisant toute chance de pêche à la mouche.

Ils vont attendre la tombée de la nuit, quand les anguilles sortiront toutes, à la recherche des gros vers.

Le père m'explique qu'il vient ici depuis qu'il est tout petit et qu'il adore cette pêche.

Moi aussi, j'adore la pêche à la mouche, moi aussi je viens ici depuis que je suis tout petit.

Je ne vais pas créer d'esclandre, la pêche à la mouche exige une certaine étiquette et je monte vers le pool suivant, là où j'ai perdu mes deux dernières truites.

Devant moi, à cent mètres, un pêcheur sportif enjambe les galets et se dirige vers ce fameux pool.

Ce n'est pas mon jour, misère...

Perdu pour perdu je dévale le gave par l'aval, à la recherche d'un nouveau coin.

C'est avec joie que je découvre un beau radier de cinq cents mètres environ qui laisse le regard glisser sur une eau verte entourée de sapins noirs.

Une plage de sable et quelques gros galets délimitent ce nouveau territoire qui est désormais le mien. Je le marque sauvagement en arrosant un bouquet d'orties.

Cela fait du bien de se soulager.

Un gobage discret et aussitôt j'attaque le poste en fouettant rapidement.

Un petit craquement et je découvre le bout de mon scion qui pendouille sur dix centimètres.

Je n'ai que cette canne, et je dois remonter ma ligne sur cette fouet amputé qui, dès lors perd un peu de son action parabolique.

Toutes mes mouches ont défilé sur ce poste sans succès. C'est finalement une petite Caenis sans cerques qui finit par convaincre ce poisson exigeant.

Persuadé qu'elle allait casser mon fil ou décrocher la mouche, je suis incrédule quand je la contemple au fond de mon épuisette...C'est un intense bonheur qui efface les dernières galères.

En remontant vers le chemin d'accès, je décèle un nouveau gobage, puis un autre près d'une roche émergée.

Même mouche, même canne cassée, ferme et rigide au ferrage, je dépose ma mouche encore humide et visqueuse de la truite précédente. Elle flotte mal mais la truite s'en empare.

Elle fait plusieurs chandelles, me déroule une grande partie de ma soie, bondit à nouveau hors de l'eau mais finira dans mon filet.

J'ai oublié d'évoquer le magnifique brocard que j'ai débusqué lors de ma descente vers la rivière. Il a bondi devant moi, surpris dans sa sieste, m'a fait peur comme je lui ai fait peur et a plongé son grand corps brun dans le champ de maïs qui, désormais, le cache.

Il ne peut concourir au comptage car seuls les chevreuils aperçus depuis le TGV ou le Thalys ont droit de participer.

Je suis tout de même rempli de fierté.

C'est à nouveau une opération bras tatoués organisée par Goran, mais cette fois-ci au sein même du poste de gendarmerie.

Le prétexte est une visite médicale et un test Covid pour éviter la contamination de tous les gendarmes.

Deux médecins auscultent et ôtent les chemises bleues des gendarmes qui ne peuvent se soustraire à cet examen.

Deux gendarmes, dont l'un est un haut gradé découvrent leur bras gauche maculé d'une coquille St Jacques percée.

Ils sont immédiatement isolés et passent à la question.

Ceux-ci ne sont pas innocents et c'est à l'issue d'un interrogatoire musclé que le gendarme admet que son chef gradé est un des responsables de la secte.

D'évidence, tous les faits et gestes, toutes les intentions, tous les avancements concernant l'enquête des fous de St Michel étaient connus de ces deux infiltrés.

Leur arrestation se fit discrètement et je fus contacté par l'architecte qui m'annonça qu'une vaste opération était organisée tout au long des sept sanctuaires.

La légende voulait qu'un seul coup d'épée de L'archange St Michel avait envoyé le diable en enfer et que la trace de ce coup traversait sept sanctuaires unis par ce fil invisible.

La ligne commence au rocher de l'archange Michel sur cette petite île déserte d'Irlande du Sud le Skelling Michael.



Elle se poursuit vers le sud et s'arrête au St Michael's Mount une petite île des Cornouailles. Puis elle passe par le Mont st Michel en France où l'archange serait apparu.

Mille kilomètres plus loin, à l'entrée du val de Suze, dans le Piémont Italien se dresse le quatrième sanctuaire.

La ligne d'épée franchit les Pouilles et l'on tombe sur le Gargan mille kilomètres plus loin. Le sixième sanctuaire est en Grèce, sur l'île de Symi, et la ligne d'épée se termine au monastère du Mont Carmel à Haïfa.

Les fous de St Michel avaient décidé d'investir en priorité l'entourage de ces sept monastères et déjà des disparitions et des meurtres avaient été signalés.

Mais cette fois-ci je n'avais aucune envie d'être l'appât qui servirait pour hameçonner Les adorateurs de la secte de St Michel.

Je décidai de retourner à la maison du lac.

Les dernières canicules ont du achever les truites qui, chaque année, périssent dans cet étang dont la température dépasse les 23°. J'ai toujours espéré qu'il en reste quelques unes de celles que j'avais introduites au mois d'octobre, d'autant qu'à certains endroits la profondeur de l'étang dépasse les sept mètres. En tout cas, pendant près de neuf mois, je pouvais inviter mes amis pêcheurs pour pratiquer cette pêche à la mouche en réservoir qui diffère de celle en rivière, mais qui présente un intérêt différent, à savoir déterminer à quelle profondeur faire évoluer nos nymphes et streamers, car les poissons ne prennent les imitations que si elles passent à leur proximité.

Ce sont alors de beaux combats sur des poissons de soixante à quatre-vingt centimètres ( les truites portions sont depuis longtemps prélevées par les cormorans) .

Dire qu'elles vident notre soie jusqu'au backing est un euphémisme, leur démarrage est lourd et puissant et la lutte est longue avant de parvenir à les mettre au fond de l'immense épuisette à carpe.

Le lendemain, c'est autour d'un barbecue mémorable que nous revivons nos pêches d'hier et d'aujourd'hui, avec comme entrée un carpaccio de truites à l'huile d'olive et au citron et comme plat les filets rouges des grosses truites qui cuisent sur la terrasse de laquelle nous dominons cette grande pièce d'eau où les poissons gobent pendant que nous trinquons au Jurançon ou au petit Chablis...

De l'autre côté de l'étang un herbage en pente s'arrête à la lisière d'un bois de chênes majestueux. Régulièrement, dans la journée, un couple de chevreuils descend sur cette prairie et se goberge des feuilles basses des arbustes nouveaux.

Dix minutes, pas plus, puis ils gagnent le bois pour se cacher. Instinctivement, ils savent qu'il ne faut pas rester plus que ce temps à découvert.

Bien sûr, eux non plus n'ont pas droit au comptage, dommage...

Plus rarement, des sangliers sortent, mais ils préfèrent la nuit tombée pour gratter la terre à la recherche des glands, des tubercules et des vers de terre. Une bauge au bout de l'étang leur permet de se rouler dans la boue pour se débarrasser des bestioles qui les gênent.

J'ai même admiré, l'arrivée d'un cerf venu boire dans cet étang, dans l'endroit le plus reculé car ma maison effraie tous les animaux avec sa position dominante et dirai-je, un tant soit peu arrogante.

Les cols verts et les sarcelles viennent s'ébrouer, les hérons, les blanches aigrettes piochent leur bec sur des bancs de menu fretin, un ragondin trace sa route d'un terrier l'autre, c'est un spectacle qui ne me lasse jamais et parfois, je peins cet étang avec ses couleurs changeantes, ses transparences et ses miroirs, ses nuages reflétés, ses joncs droits dans l'air et brisés dans l'eau, ses vaguelettes irisées par la lumière et le vent, enfin tout ce je voudrais saisir et coucher sur la toile alors même que l'instant d'après, tout change et devient insaisissable, comme le souvenir immédiat de la truite qui s'empare de la mouche. Même quête toujours recommencée...

Les plus belles des photos ne savent pas fixer l'insaisissable. Elles stoppent l'image, c'est tout.

Parfois, je me laisse glisser d'un bout à l'autre de l'étang, assis sur une lourde barque verte que je maintiens par le travers comme les ghillies Irlandais le font lorsque c'est la saison des grosses truites qu'on pêche au dapping, avec de longues cannes lors des éclosions massives de mouches de mai, sur les lacs Mask ou Corrib...

La touche est fulgurante et les truites tournoient longtemps sous la barque avant de se laisser prendre.

Et l'on pique-nique sur un ilot du lac avec l'obligatoire thé brûlant de la couleur de l'eau, là-bas tourbeuse. Les guides ont chacun leur aire pour déjeuner, et ils observent à l'infini ce lac où l'horizon est si lointain que leurs regards s'y perdent.

On sent qu'ils sont heureux.

Dans sa plus grande largeur, mon étang de Dordogne ne dépasse pas deux cent mètres et je dois jeter l'ancre près d'un grand massif de nénuphars pour ne pas atteindre l'autre rive trop rapidement.

Mais l'illusion fonctionne et je m'évade en rêvant à ces énormes saumons qui peuvent jaillir en éclaboussant l'eau d'une énorme gifle pour se débarrasser des poux marins, car ils sont fraîchement remontés de la mer et vont se reproduire à l'autre bout du lac, dans une rivière qui afflue, en haut de laquelle des frayères les attendent et font le lit du futur accouplement du roi des migrants.

Au nord de l'Irlande, à Castlederg, dans les années 2015, au début de juillet j'avais pris deux petits saumons le même jour, deux castillons qui avaient gobé ma mouche orange, imitation de crevettes. J'avais bien retenu la leçon, à savoir ne jamais ferrer à la touche et attendre que le poisson engage sa proie, se retourne lentement et descende à son poste. C'est à ce moment-là seulement qu'il fallait tendre la ligne et piquer le grisle. Je devais laisser dans ma main gauche une réserve de soie de cinquante centimètres, la laisser filer avant de ferrer, faute de quoi la mouche était ôtée de la gueule du saumon et le poisson loupé.

Mon fils de quinze ans me précédait d'une centaine de mètres et j'étais fier de lui prouver que son père était un fameux pêcheur quand je le vis combattre canne courbée à l'extrême un poisson si lourd qu'il aurait pu avaler d'un coup de gueule mes deux petits saumons.

Il avait, à quinze ans à peine, leurré et ferré un grand saumon qui lui déroula toute la soie, tout le backing avant de se retourner et de foncer vers lui à la vitesse d'un bonefish en colère.

Il maîtrisa ce poisson gigantesque, le souleva au-dessus de ses bras frêles pour l'inoubliable photo et le remit dans une veine de courant après l'avoir oxygéné le temps qu'il fallait.

A chacun son jour de gloire. Le mien dura une bonne demi-heure, le sien dure encore...

Nous passâmes sans réfléchir les prairies avec leurs barrières marquées « beware of bull » retrouvâmes notre ghillie et trinquèrent devant une Smithwick's pour lui, une Guinness bien noire pour moi, une grenadine pour le héros du jour au pub de Pettigo dont la façade jaune vif tranchait avec le gris des maisons d'où sortaient des volutes de fumées sombres, témoins de l'utilisation de pains de tourbe comme petit bois dans les cheminées des Irlandais du Nord et ceux du Sud, à peine séparés par l'artère principale de la ville.

Nous avons loué ce gîte pour notre groupe de pêcheurs et chacun put apprécier le goût d'une darne de castillon sauvage sans rapport aucun avec les tranches de saumon d'élevage ramenées du supermarché.

La chair fondait dans la bouche dans une mélodie gustative où chaque parole était inutile voire incongrue. Le plus grand restaurant du monde était cette table recouverte d'une toile cirée banale et cette poêle à frire déglinguée, source de notre bonheur immédiat.

Nous avons accompagné ces darnes d'un riz basmati long et ferme, parfumé comme le saumon l'était.

Sur le meuble de mariage chiné au pays basque les photos de ces prises trônaient comme des trophées, avec en plus, celles d'un saumon qu'Edouard avait soustrait de

La Moy à Ballina. Nous avons ramené d'une boutique à l'entrée de Ballina une demi-douzaine de mugs en faïence décorés du poisson roi sautant par-dessus les cascades.

Et chaque tasse de thé ou de verveine nous rappelait ces inoubliables souvenirs ...

En fin de soirée, l'architecte me téléphona pour m'informer que son boitier avait décelé plusieurs individus qui s'étaient déplacés du Pays basque vers la Dordogne, plus exactement vers Issigeac, un village situé à deux kilomètres cinq cents de la Maison du lac.

Il me fallait déguerpir au plus vite car, seul dans la Maison du lac et loin de tout, j'étais dans l'incapacité de me défendre seul, même si, dans la cave et dans une armoire métallique fermée à double tour je détenais une carabine double express de calibre 8/57 dotée d'un point rouge effrayant de précision qui vous faisait abattre un sangler en pleine course à quatre-vingt mètres, d'une carabine 22 long rifle avec laquelle nous descendions les ragondins à bonne distance et d'un calibre 12 Browning très bruyant qui me procurait à chaque coup de feu un recul dans l'épaule me faisant louper le perdreau rouge où le lièvre brun.

Mais jouer à défendre ma peau jour et nuit n'est pas dans mon ADN et je ne me voyais pas transformé en tueur même si la légitime défense m'étais promise.

Je rappelais l'architecte qui m'indiqua qu'une équipe du GIGN se déplaçait pour me rejoindre discrètement. Dans moins de trois heures un petit peloton Bordelais serait chez moi, arrivé avec un véhicule banalisé et accompagné d'un maître-chien et son berger belge malinois, chien systématiquement embarqué au cours d'un départ en mission d'une section de la force intervention.

Bien sûr ils sont dotés d'un ou plusieurs boitiers et je n'avais pas à m'en faire.

Ils auraient chacun tout le matériel nécessaire à une bonne partie de pêche afin de ne pas éveiller le moindre soupçon sur leur véritable état.

J'étais d'un seul coup rassuré et prêt à en découdre.

J'appris également que ce chien détectait non seulement toute forme de drogue mais également l'odeur très précise des pigments dermique d'un tatouage, et que celui-ci était apte à déceler l'endroit où la puce électronique miniature avait été glissée dans l'avant bras ou ailleurs.

D'ici là, je passai mon temps à scruter les pourtours de l'étang, le long chemin d'accès à la propriété, également celui qui venait du grand hangar où je stockais mon vieux tracteur Massey Ferguson rouge et la barque trafiquée en Bass boat avec laquelle mon fils prenait régulièrement d'énormes silures du côté de Marmande.

J'étais accompagné par mon chien Snook que j'avais récupéré du chenil où il avait l'habitude de passer quelques jours lorsque je ne pouvais l'emmener avec moi.

A la pêche à la mouche il est indéniable qu'il m'assurait à tout coup une bredouille magistrale, ayant l'habitude de se baigner justement là où j'avais repéré un discret gobage annonciateur d'une belle prise.

C'est un petit épagneul de Munster, ou Munster Lander, Chien d'arrêt fou de chasse, et fou de baignade comme un labrador, aimant aussi me voir ramener une grosse truite du lac, truite qu'il s'empressait de lécher abondamment, sans omettre d'emmêler entre ses pattes la soie Cortland no 5 étendue à terre lorsque j'épuisais une truite arc en ciel en conclusion de cette partie de pêche réussie.

Donc j'informais Snook qu'il fallait surveiller l'abord de la maison et aboyer sur les intrus qui voulaient ma peau.

L'ennui avec Snook, c'est qu'il se précipitait sur les étrangers qui passaient mon porche et les accueillait joyeusement avec force coups de langues, la queue virevoltant dans l'air telle une pale d'hélicoptère, et qu'il se couchait pattes avant allongées et cul en l'air, espérant que les intrus lui jettent un bout de bois qu'il s'empresserait de ramener avec fierté.

On fait mieux comme chien de garde...

Il aboyait quand il avait peur, la plupart du temps à la vue d'un gros lézard vert, d'une grenouille ou d'une tortue Sistruncus planquée dans l'herbe, attendant que l'orage passe, certaine de la qualité de son armure naturelle. Je la remettais à l'eau et cessant de faire la morte, elle s'enfuyait dans les profondeurs d'une brasse élégante et rapide.

Quand je pense que ce petit animal pouvait vivre quatre-vingt ans.

J'en surprénais souvent perchée sur une branche basse surplombant l'eau du lac, plongeant immédiatement dès qu'elles m'entendaient malgré une discrète approche à l'indienne.

En attendant mes sauveteurs, je me réfugiais sur la terrasse qui me permettait de voir l'ensemble du lac à 180°, ayant au préalable fermé l'entrée principale à clé, là où pénétrait tout visiteur honnête. Si les gendarmes passaient ce chemin-là, ils auraient le réflexe de tambouriner et je m'empresserais de leur ouvrir avant qu'ils ne défoncent la porte.

Trois heures, c'est très long quand on a peur.

L'arrivée impromptue d'une grande aigrette blanche à l'extrémité de l'étang, près de la buse, m'occupa quelque temps. Je l'observai se positionner près des joncs, immobile comme une statue d'ébène, bec penché vers l'eau et à l'affût du menu fretin qui pourrait faire office de repas. Je la vis lancer des attaques et relever son long bec avec un poisson blanc qui gigotait avant d'être promptement avalé. Elle ne ratait jamais sa proie, perche soleil, ablette ou petit gardon, je ne pouvais les identifier à cette distance mais je voyais qu'elle avait mis dans le mille lorsqu'elle relevait la tête et positionnait sa proie à la verticale pour qu'elle glisse sur ce cou, véritable gouttière à déglutir.

Je n'étais plus inquiet car je savais que n'importe qui se présenterait de ce côté de l'étang serait immédiatement vu par l'oiseau qui décollerait aussitôt.

J'en avais fait l'expérience maintes fois et si, je levais un bras ou bougeais d'un bout à l'autre de la terrasse, que ce soit un couple de canard, un ramier venu boire ou une paire de geais criards, tous s'enfuyaient à ma vue.

Alors les fous de St Michel pouvaient s'introduire par ici, ils étaient vite détectés par ces oiseaux d'alarme.

Même les cormorans noirs au bec jaune, bien qu'ils passent leur temps sous l'eau en poursuivant des poissons jusqu'au kilo, remontaient régulièrement à la surface pour surveiller le plan d'eau et plongeaient aussitôt vu un danger, nageaient trente à quarante mètres sous l'eau et déployaient leurs grandes ailes en s'aidant de leurs pattes palmées pour disparaître derrière les arbres en tournoyant dans le ciel.

Je n'aime pas ces oiseaux qui, régulièrement me volaient une belle truite, et abimaient les plus grosses qu'elles ne pouvaient soulever en lacérant leur corps d'une estafilade qui leur pourrissait la vie.

Pourquoi ces oiseaux ont-ils quitté la mer et ses rochers pour venir loin dans les terres dépeupler les rivières et les lacs, ainsi que les piscicultures obligées de tendre des fils au travers de leurs bassins pour les empêcher d'atterrir et de décoller ?

Et dire que cet oiseau est une espèce animale protégée au titre du code de l'environnement...misère...

C'est au bout de l'allée centrale que je vis un véhicule blanc, type Boxer s'avancer prudemment vers l'entrée de la maison. Elle fit demi-tour sur le parking et recula vers la porte d'entrée.

De la porte arrière plusieurs gendarmes descendirent, mitraillette en main, ainsi qu'un grand chien et son maître. Ils se déployèrent aussitôt en éventail comme s'ils connaissaient déjà le territoire comme leur mouchoir de poche.

Avec ma paire de jumelles je pouvais suivre le spectacle comme un match du haut des gradins.

Très vite, le chien fût lâché et je l'entendais aboyer dans la même direction vers le profond du bois, là où nous pouvions déloger en hiver les sangliers couchés dans les massifs et les ronciers impraticables.

Snook frétillait après avoir vu ce grand chien dont il ne comprenait pas pourquoi il ne venait pas jouer avec lui au bord de la piscine pour nous rapporter tout ce qui pouvait ressembler à une balle ou à un bâton.

Je lui expliquai que ce n'était pas un jeu et que ce qu'il fallait rapporter c'était deux individus de la secte des fous de St Michel, qui avaient pour objectif mon élimination rapide.

Les gendarmes ayant bloqué les accès vers les sorties de la propriété, c'est assez rapidement que les deux compères furent cueillis par le berger belge qui ne plaisantait pas avec ce genre d'individus.

Une autre patrouille avait investi Issigeac où les gendarmes connaissaient le lieu de rendez-vous de la secte des fous de ST Michel.

C'était au fond d'une minuscule ruelle qui faisait un coude près de l'église à l'endroit même où étaient sculptés à même la pierre blonde de Dordogne une oreille et une bouche au no 6 devant une porte grise mystérieuse.

Là aussi un second berger belge avait été utile dans l'arrestation des tatoués aux avants bras comportant la fameuse coquille st Jacques percée d'une flèche.

Plus tard, on me fit venir au commissariat afin que l'un des deux chiens puissent détecter la micro-puce implantée.

En fait, c'est derrière l'épaule, dans un endroit invisible pour moi qu'un médecin militaire pu, à l'aide d'une pince à échardes, retirer cet objet aussi petit que perfectionné.

A partir de cette micro-puce tous mes faits et gestes étaient enregistrés et je pouvais m'enfuir à l'autre bout du monde bien inutilement car je transportais en permanence l'équivalent d'un GPS qui me localisait toutes les trente secondes, où que je sois.

Ce fut donc un soulagement immense que de quitter ce réseau d'espionnage et j'eus cette douce sensation de n'appartenir qu'à moi-même et de pouvoir aller ici ou là sans être répertorié, suivi, surveillé,...

L'architecte m'informa que l'état Français dans son infinie générosité m'offrait une dépigmentation totale de mon tatouage mais j'étais prévenu que l'opération était longue et délicate. J'avais un rendez-vous à prendre à l'institut Bergonié de Bordeaux auprès d'un dermatologue qui utilisera un laser pour fragmenter les gouttes d'encre dans la peau, afin

de les réduire à une taille critique en dessous de laquelle elles seront absorbées par l'organisme. Il faudrait compter une douzaine de séances espacées d'un mois avec un laser dit «picoseconde» .

Autrement dit « je n'étais pas sorti de l'auberge » mais cette perspective de détatouage m'enchantait et j'envisageais déjà l'achat massif de chemisettes multicolores ainsi que des séances de pêche torse nu dans les plus grands réservoirs Français.

Je passai quelques jours en Dordogne et décidai de redescendre au Pays Basque pour retrouver Goran et le remercier de son aide, reprendre quelques truites que j'offrirai à ses parents si chaleureux et je l'espérai maintenant croiser Gina qui devait surveiller l'avancée de la guérison de ses frères comme l'huile sur le feu.

Maintenant je savais que la pêche serait plus difficile, les éclosions d'insectes plus rares et qu'il faudrait changer de braquet pour leurrer des truites déjà éduquées et initiées aux imitations que je pouvais leur présenter.

Mais on entrait dans la période où les grosses chaleurs rendait la pêche de jour quasi impossible, avec des approches nocturnes parfois magiques quand une éclosion de sedges bruns survenait pendant ce fameux « coup du soir » .

Cette mouche n'étant pas très difficile à monter, je me fis un petit stock de phryganes (sedges) en trois tailles d'hameçons, les unes avec les ailes en plumes de faisan, les autres avec les ailes en flanc de cane. J'espérai avec ces leurres posséder l'arme fatale entre chien et loup quand le dernier merle sifflera et que le gave tombe en silence, à peine troublé



par le bruit de l'eau qui suit sa destinée vers l'océan et le petit claquement des ailes des chauve-souris qui frôleront ma tête.

Mais il fallait que ces imitations soient surmontées d'un petit carré de polystyrène blanc, car à la tombée de la nuit, voir sa mouche descendre le courant relève de l'exploit optique. Quand les éclosions sont massives, je me protège d'un foulard pour éviter d'avaler les insectes qui vrombissent partout autour de mon visage et je me couvre d'un spray anti moustiques tigres, véritables poisons du pêcheur en bras de chemise.

Je n'oublie jamais ma canne de marche plombée lourdement, ce qui me fait une troisième jambe nécessaire pour garder l'équilibre quand il s'agit de ramasser une truite ou tout simplement faire demi-tour pour retourner vers la rive. Que ce soit les gaves ou les Nives, ces vastes rivières étaient tapissées de galets ronds et polis et je me remémorais souvent cette phrase de ma mère lorsque j'avais perdu quelque chose pourtant facile à retrouver: « Tu ne trouverais pas de pierres au gave » .

Ces galets ronds abritaient de nombreuses larves et nymphes collées à leurs faces cachées et les moucheurs avaient l'habitude de les retourner pour anticiper telle ou telle éclosion. Les pêcheurs au toc raffolaient de la patraque, nymphe qu'ils accrochaient directement sur l'hameçon après l'avoir délogée d'un galet immergé.

Enfin, tout un monde à mi-chemin entre larve et insecte parfait vivait sous ces pierres que les truites n'hésitaient pas à retourner d'un coup de nez pour en déloger leurs quatre heures.

Quand l'eau était profonde et stagnante, on pouvait, malheureusement attraper coup sur coup plusieurs cabots (chevesnes), poissons presque indésirables qui avaient tendance à envahir nos cours d'eau de première catégorie (salmonidés dominants) ce qui attestait de la mauvaise santé de la rivière qui pourrait d'ici quelque temps se trouver classer en seconde catégorie ( poisson blanc dominant).

Non pas que ces chevesnes soient faciles à leurrer, bien au contraire car ils ne se contentaient pas de se tenir nez contre le courant, ils tournaient sur eux-mêmes montaient vers l'amont et descendaient vers l'aval contrairement aux truites qui ne voyaient pas arriver le danger derrière elles.

Les chevesnes décelaient le pêcheur avant même qu'il ait effectué son premier faux lancer. Quand ils prenaient la mouche c'était avec une extrême lenteur en une sorte de succion de leurs lèvres épaisses et ils savaient très bien recracher la proie dans un souffle si elle ne lui convenait pas. Le combat était souvent lourd mais sans surprise, les plus gros poissons sondaient un peu mais se laissaient ramener comme un lourd paquet de goémon.

Seuls mes parents raffolaient de ces poissons remplis d'arêtes qu'ils dévoraient on ne sait comment après une cuisson violente au fond d'une poêle gorgée d'huile bouillante.

Je préférais les fritures de chipes (vairons) que nous avalions entièrement comme des frites calcinées et, mieux encore une poignée de goujons que nous reconnaissions à leurs taches noires qui ponctuaient leur ligne latérale comme si un artiste s'était amusé à peindre par petits dépôts de son pinceau ce poisson symbole du mouvement tachiste.

Le goujon était un régal et sa pêche amusante quand nous trouvions un fond de rivière où nous pouvions remuer le sable avec nos pieds.

Symboles de la bonne santé d'une rivière, les goujons arrivaient en seconde position sur l'échelle de nos préférences après la truite, bien sûr, et sans compter le saumon des gaves intouchables seigneurs des eaux que nous n'envisagions même pas de pêcher compte tenu de la raréfaction de ce géant dans nos eaux coupées par d'innombrables barrages depuis les filets des pêcheurs de l'Adour, jusqu'aux frayères, malgré l'installation de quelques passes à poissons.

Goran était satisfait de nous avoir débarrassé des fous de St Michel et désormais, St Jean-Pied-de-Port pouvait vivre à fond sa saison touristique.

Les pèlerins s'amoncelaient en grappes devant les auberges pour se garantir un lit pour la nuit et surtout repartir avec la crédenciale dument tamponnée et attester de la véracité de leur qualité de pèlerin donc d'être distingué des fausses barbes qui voulaient abuser de l'hospitalité des lieux de sommeil.

Les frères de Gina avaient progressé dans leur désintoxication de la secte et, bientôt, Gina pourrait les étreindre ainsi que ses parents en toute liberté.

Une grande partie de Cesta Punta était prévue sur les frontons de Jaï-alai de St Jean et Je réservai une place car je voulais à tout prix revoir Gina qui ne manquerais pas de rafistoler un grand ou un petit gant pendant les pauses ou se précipiter sur la cancha en virevoltant comme un papillon au son des chœurs basques.

Comme tous ceux qui l'avaient approchée, j'étais tombé raide dingue de cette gitane au grand cœur et dans mes nuits tourmentées je la voyais danser pieds nus sur des braises, insensible au feu, ses grands cheveux noirs flottants sur des halos de fumée, indifférente aux clins d'œil des hommes enivrés par sa beauté insondable.

Je voulais l'initier à la pêche à la mouche et lui montrer que je n'attrapais pas les truites avec une corde à linge bleue ou verte tel le lasso d'un Bill Cody domptant les chevaux sauvages, mais que cette soie de couleur était le prolongement de mon bras et de ma

canne et qu'elle projetait l'infinie petite mouche accrochée à un fil d'ariane sur le gobage repéré.

Finalement je me raisonnais en pensant que la pêche à la mouche ne l'intéressait pas du tout et que ma technique d'approche ferait plouf. Elle aimait la musique, la danse, elle aimait courir, vire voler comme un oiseau, danser à la tombée de la nuit en luciole enflammée, tourner sur la cancha tel un derviche tourneur à l'angélus de midi quand les pelotaris font la pause.

Elle aimait surtout sa liberté entière et choisir elle-même là où elle irait, avec qui irait-elle ? Elle était l'élue de tous les basques, mais n'appartenait à personne...

Goran me proposa de faire un tour sur sa grosse moto et de m'emmener faire quelques spots de pêche. Il tenait à ce que je ramasse quelques truites pour ses parents dont il avait le souvenir de l'immense sourire devant le plat des poissons sauvages et mouchetés que je leur avait offert, grâce à cette merveilleuse canne à mouche en bambou refendu.

Goran se rendait bien compte que son père aurait tant voulu qu'il fut pêcheur à la mouche, qu'il les monta dans son atelier sur son étau avec ses plumes de bécasse ou de faisans... Mais c'est ainsi, il n'avait pas cette fibre là et m'amener sur sa moto sur un lac de haute montagne c'était un peu rendre hommage à son vieux père, participer à sa passion et être le trait d'union entre lui et moi.

Il me conduisit d'abord sur le gave d'Aspe, cette rivière dont l'eau est d'une transparence inouïe. Entouré par les montagnes et au creux de la vallée du Somport, on dirait un chemin de galets blancs couvert d'une feuille liquide. Ici, les truites sont suspendues dans les veines d'un calot de verre. Elles montent régulièrement du profond d'un pool pour cueillir des mouches invisibles et plongent à nouveau dans le bleu sombre de l'insondable gave.

Je dois monter un fil d'ariane en dix centième, bas-de-ligne aussi long que deux fois ma longueur de canne sinon les poissons se volatilisent pour le reste de la journée.

C'est une pêche impossible mais après une courte averse, je pus profiter d'une éclosion de fourmis aussi intense que brève, pour accrocher, enfin ma première fario.

La rivière est envoutante mais la pêche trop délicate pour moi. Il faudrait pêcher en nymphe à vue ou à la roulette, mais je ne sais pas ces techniques utilisées par les champions lors des compétitions internationales où les français ont l'habitude de briller.

Nous descendîmes donc dans la rivière voisine, le gave d'Ossau, moins fréquenté car il fallait traverser une forêt dense au fort dénivelé avant d'aborder l'eau dont les méandres capricieux abritent de jolis poissons peu sollicités.

Nous eûmes la chance rarissime de voir évoluer une loutre qui dévorait un poisson, tout en nageant sur le dos, décortiquant la truitelle avec ses pattes d'écureuil sur son ventre clair, attablée comme vous et moi.

La rivière était moins caillouteuse que le gave d'Aspe et je marchais agréablement avec mes waders sur un fond de sable beige comme dans les plus beaux chalkstreams d'Angleterre.

Elle nagea rassasiée en tournoyant sur elle-même plongea ici puis réapparue là, dans un ballet aquatique sinueux comme la nage d'un serpent.

Enfin, elle disparût et je cherchai les truites qui voulaient bien se mettre à moucheronner.

Goran avait laissé sa BMW en haut de la route et il fallait faire attention pour ne pas perdre son chemin lors du retour. Nous avons balisé notre chemin parcouru comme le petit Poucet car j'avais le souvenir d'avoir erré des heures avant de retrouver mon véhicule. La pente était rude pour remonter tout mon barda et aucune indication ni sentier ne nous donnaient la bonne direction pour retrouver notre point de départ.

La route, là haut était sinieuse comme la rivière, en épingle à cheveux entre Laruns et Arudy.

Le gave d'Ossau est dangereux pour cette raison et pour celle des orages violents qui peuvent transformer ce cours d'eau limpide en torrent assassin.

Nous avons traqué les truites trois bonnes heures et Goran tenait absolument à porter ma musette et surtout mon épuisette pour m'aider dans ma pêche.

Je lui cachai que je préférerais épuiser les truites moi-même, sachant qu'un coup d'épuisette manqué pouvait faire perdre le poisson et qu'un non-pêcheur comme Goran ne pouvait pas savoir la difficulté qu'il y avait à placer le filet là où la truite foncerait tête la première. S'appuyant sur le bois de la raquette, elle pouvait d'un coup de queue rompre le fil qui menait à la mouche plantée dans le coin de sa gueule.

Je lui avais donc conseillé de plonger l'épuisette devant lui, et, ainsi, c'est moi qui mènerai le poisson vers sa cage aux mailles serrées. Il n'aurait plus qu'à remonter l'ustensile sans brusquerie quand je lui donnerai la consigne.

Ainsi j'ajoutai deux prises à celle du gave d'Aspe.

Nous sommes retournés chez Goran, avons proprement vidé les trois poissons, les avons placé au frais dans son réfrigérateur et Goran m'annonça que le lendemain il me mènerait Aux lacs d'Ayous.

Nous partions sur cet ensemble de 6 lacs par une randonnée à partir du parking de Bious Artigues. Il fallait compter près de 3 heures de randonnée pour atteindre le refuge près du lac de Gentau.

Goran portait une tente car nous pouvions bivouaquer directement sur les rives du lac. C'était le rêve de son père de ramener quelques truites de ces lacs car ils étaient réputés autant pour la randonnée que pour la pêche à la mouche.

J'étais un peu inquiet de mes capacités à avaler sept cents mètres de dénivelé, mais devant la généreuse sollicitude de Goran, je fis cet effort de marche qui me causa quelques ampoules mémorables aux pieds et la désagréable sensation des muscles des jambes tétanisés lors de la descente finale.

Une truite sauvage, ça se mérite...

Nous étions partis tôt le matin et la vue somptueuse du lac en fin de matinée était en soi une belle récompense.

Sur ces lacs d'altitude, le coup de midi est meilleur que le coup du soir et, en effet, quelques gobages sporadiques punctuaient la surface ici et là.

Je savais que les truites farios ou les saumons de fontaine (crativomers) se plaçaient volontiers à l'aval des ruisseaux qui alimentaient le lac, les remontaient même pour occuper les frayères proches et le sachant, je me dirigeai directement vers ces arrivées d'eau de montagne.

Je mis quelques temps à trouver la bonne mouche, j'essayai même, oh sacrilège, un streamer imitant un petit poisson ou une larve. J'accrochai enfin un saumon de fontaine en mouche noyée et une fario en mouche sèche.

J'étais le plus heureux des hommes car cette pêche en lac est finalement difficile car il faut compter avec un élément supplémentaire, la profondeur à laquelle les truites évoluaient. J'attrapai le crativomer au fond après avoir plombé mon streamer.

Il était presque vert avec des taches blanches vermiculées cernées de traits gris. On l'appelle aussi omble du canada (Touladi) ou truite grise.

Après la touche violente il a piqué vers le fond en donnant des coups de tête d'un côté puis de l'autre pour se débarrasser du streamer.

Quand je l'étendis sur l'herbe, Goran le mesura près de quarante centimètres.

Nous l'avons vidé prestement et accroché à une branche en forme de lance pierres, passant au travers de la gueule et sortant derrière les branchies comme le font les trappeurs des lacs canadiens.

La truite fario tournoyait avec une régularité d'horloge et je plaçais un sedge marron sur son passage présupposé.

Elle goba le sedge et après quelques sauts explosifs dans le ciel se rendit au fond du filet que Goran tenait comme une grande cuillère.

En haute montagne le soir tombe rapidement et nous nous sommes rendus au refuge où une foule bariolée de randonneurs venaient avaler la soupe à l'oignon et la fondue au fromage. Le tout arrosé d'un vin chaud en grog réparateur.

Bien sûr, nous avons fait de même après avoir dressé la tente.

En haut du piquet accroché à leur branche en Y les deux truites restaient au frais mais j'imaginai le pire. Un ours des Pyrénées pourrait venir dérober ces deux poissons et en priver les parents de Goran.

Ceci fit rire Goran qui savait que celui qui avait vu celui qui avait vu l'ours était bien souvent un fieffé menteur car l'ours des Pyrénées, en fait un ours importé de Slovénie était d'une timidité malade vis à vis de l'homme et que nous n'avions pas plus de chances de le rencontrer qu'une meute de loup.

Nous avons dormi sur un tapis de sol un peu trop mince à mon goût et chaque caillou me labourait le corps en massage viril.

Goran était heureux d'avoir obtenu ses deux jours de congés pour services rendus dans cette affaire de la secte.

Il parla longtemps dans la tente et j'appris qu'il souhaitait maintenant fonder un foyer et avoir des enfants. C'était l'envie le plus chère de ses parents mais trouver chaussure à son pied n'est pas toujours facile même si l'uniforme de gendarme reste un atout dans la conquête féminine.

Nous avons parlé de la secte et, en fin de conversation, Goran me fit une petite révélation: Il avait le Bégin pour Gina, mais un gendarme et une gitane c'était un amour impossible. Une roulotte où elle tisse ses chisteras sera toujours plus belle qu'un appartement dans les locaux de la gendarmerie.

Je n'osais lui confier mes sentiments sur Gina...

Misère...

Elle resterait cette icône inaccessible et c'était peut-être très bien ainsi, elle pourrait continuer à faire rêver les basques et les estivants qui l'avaient croisée, elle serait la Gitane aux cheveux noirs qui s'enfuit toujours quand on l'approche, celle qui décide de sa vie et dont la seule préoccupation est de retrouver ses frères tels qu'ils étaient, forts et invincibles, chasseurs d'isards dans la montagne, passeurs de cigarettes achetées dans les ventes ibériques à prix dérisoire pour fournir les fumeurs Français, lassés de payer leur drogue si chèrement.

Ils avaient leur filière, Goran le savait, mais il fermait les yeux sur ces garçons qui avaient pour vertu d'être les frères de Gina.

Petite omission n'est pas un crime, l'amour faut-il platonique fermait bien des yeux et ceux de Goran avaient des paupières qui pouvaient se clore comme les volets rouges sur les maisons d'Espelette.

Le jour s'approchait, celui où Gina pourrait enfin serrer ses deux frères contre son cœur. Le médecin psychologue avait fait du beau travail et le syndrome de Stockholm dont ils étaient victimes serait bientôt un mauvais souvenir.

Une bonne nouvelle n'arrivant jamais seule, l'un des deux hommes de la secte infiltré dans la gendarmerie avoua que les chevaux enlevés étaient bien vivants et gardés dans la ferme de ses parents, près du col d'Osquich.

Cette nouvelle transmise aux deux frères fut un électrochoc et leur joie fut telle qu'aucun traitement n'aurait pu mieux les doper.

La gendarmerie récupéra les deux étalons et ils furent mis au licol sous bonne garde.

Les fous de la secte de St Michel étaient décimés et il n'y avait plus grand chose à craindre d'eux au Pays Basque.

Quoique ?...

On amena les frères auprès de leurs chevaux et ce fut une grande émotion que de les voir leur tapoter la croupe et mêler leurs bouilles à leurs crinières.

On dit que le cheval est la meilleure conquête de l'homme.

Que l'homme soit la meilleure conquête du cheval me semblait aussi un proverbe valide.

Pour autant mon aversion pour les équidés restait entière.

Les poissons étaient prêts et les parents de Goran nous attendaient pour cette soirée truites à la plancha.

Le père de Goran n'avait jamais vu de truite Cristivomer et c'est avec une grande émotion qu'il goûta ce poisson inconnu.

Goran était aux anges. Certes il n'était devenu le pêcheur à la mouche que son père aurait voulu qu'il soit, mais il avait grandement participé à ce périple de pêche qu'il avait initié.

Les vieux avaient sorti une brassée de piments apportés le jour même par Gina.

Ni Goran ni moi n'avons commenté ce cadeau qui nous troublait.

Les piments sont doux sauf quand l'un deux, à la surprise générale se met à brûler nos palais et celui-là n'est pas forcément rouge. Il peut être d'un vert tendre et nous induire en erreur. C'est alors un demi-litre d'eau qu'il faut engloutir pour atténuer la brûlure.

Dans cette brassée de piments que nous croquions comme des amuse gueules l'un d'entre eux m'enflamma en un brasier buccal terrible que je ne pus éteindre qu'au prix d'une demi-bouteille d'eau glacée engloutie ainsi que deux verres d'Izarra verte avalés cul sec.

J'engouffrai une grosse poignée de mie de pain selon le conseil avisé de la mère de Goran qui ne pouvait cacher l'hilarité provoquée par l'incendie dans ma bouche.

Je mis quelque temps pour recouvrer mes esprits et les truites au bleu donnèrent toutes leurs saveurs à la grande joie du père de Goran qui dévora le saumon de fontaine et une truite fario de belle taille.

Le fromage de brebis acheté à Larcevaux, accompagné d'une confiture de cerises noires acheva ce repas d'exception et le vieux tira sur sa pipe en regardant au loin les montagnes dressées entre la France et l'Espagne.

Goran entonna un chant basque de sa voix grave et mélodieuse.

Il faisait partie des chœurs de St Jean et chaque dimanche l'Ave Maria résonnait dans la chapelle où les pèlerins se recueillaient avant d'entamer leur longue marche.

Nous avons convenu que nous irions à l'office du dimanche le lendemain de ce mémorable repas.

Goran allait chanter, ses parents très croyants suivront la messe en basque, leur première langue à une époque où être Français passait après être Basque, appartenance préférée de tous, conscients d'être une race courageuse, voyageuse et conquérante.

L'histoire abondait de ces voyageurs partis garder les moutons en Amérique du sud et revenus richissimes, achetant les terres et les moulins de leur Pays Basque.

Nous avons eu du mal à prendre place dans cette église bondée.

Les Basques sont nombreux et se recueillent, les pèlerins ne manquent pas cette ultime étape avant l'Espagne et les touristes viennent écouter les chants, prier un peu et prendre le frais dans cette enceinte aux dalles fraîches de marbre du pays posées en opus incertum.

La piété des basques est connue, qu'ils soient Basques Français ou d'Espagne.



Goran ne plaisantait pas avec sa foi et il pratiquait le don de soi dans les diverses associations dont il faisait partie.

Il plaçait sa mission de gendarme en haut de son échelle de valeurs et assurer la protection de la population était pour lui un devoir et une fierté.

Quand les premiers chants résonnèrent dans l'église, nous levions nos têtes pour l'apercevoir entonner ses plus beaux refrains en haut de la tribune charpentée qui faisait face aux magnifiques orgues de l'église.

La messe fut dite et nous nous sommes retrouvés sur le parvis illuminé de lumière.

Les rues qui montaient de part et d'autre de l'édifice se remplissaient, les terrasses des troquets faisaient le plein avec des plateaux mixtes de jambons de Bayonne et de fromages de brebis qui s'offraient aux touristes sur des dalles d'ardoises en guise de présentoirs.

Ici une tomate, mélange de pastis et de sirop de grenade, là un Jurançon, et pour les locaux un Patcharan ou un Goxedari, mélange de vin d'Irouléguay, de crème de cerise et d'armagnac, à peine plus fort qu'un Pinaud des Charentes.

C'était la fête et quelques basques se répondaient d'un chant l'autre comme autant de

coqs montrant qu'ils avaient du coffre et une bonne descente.

Et ils parlaient rugby, les uns vantant Bayonne, les autres Biarritz, les querelles de clocher n'étaient pas prêtes à s'éteindre et ce n'est pas le festival de la force basque à St Palais dans quelques jours qui allait mettre fin à ces rivalités saines et viriles.

Et nous avons retrouvé Goran entouré par les chanteurs et leur manager, un prêtre à poigne qui faisait répéter son groupe avec rigueur et passion.

Goran vint vers moi.

Il était pâle, presque blême et je crus qu'il allait défaillir.

Était-ce la chaleur, était-ce l'émotion des cœurs, était-ce la beauté des cantiques ?

Il s'approcha, me prit par le bras et m'entraîna derrière l'édifice.

Il fouilla dans sa poche et en extrait le boîtier noir que je lui avais remis à la demande de l'architecte.

Le boîtier noir avait bipé par deux fois pendant l'office en géo localisant deux endroits différents de l'église.

Il fallait intercepter les tatoués au plus vite avant que la foule se disperse, mais plus de signal et l'inquiétude nous gagna.

Nous nous sommes rendus rapidement vers le parking en haut des fortifications de la ville et sommes passés devant tous les véhicules stationnés.

Une petite camionnette blanche s'était déjà engagée vers la sortie et un bip significatif punctua son passage devant nous.

Goran enjamba sa moto et je pris place sur la banquette arrière aussi confortable qu'un siège de tracteur.

La course poursuite était engagée mais Goran restait à distance pour ne pas se faire repérer inutilement.

La camionnette se laissait apercevoir sur les hauteurs menant à St Michel et je scrutais ce véhicule sans le lâcher des yeux un seul instant.

Au bout de quelques kilomètres en approche vers St Michel, la camionnette pris un chemin sur la gauche et je découvrais avec stupéfaction qu'elle se dirigeait vers le café-hôtel où j'avais rencontré l'aubergiste.

Bien sûr, il s'agit de ce tatoué dont j'avais effacé l'existence de mon cerveau après l'inquiétante nuit passée chez lui et sa disparition au petit matin.

L'aubergiste sortit du véhicule mais il n'était pas seul.

Un homme grand, chauve, à la carrure impressionnante l'accompagnait.

Goran me tendit sa paire de jumelles Bresser qui suffisait pour que je puisse identifier avec certitude le faucheur d'herbe aux avant-bras larges comme un pain de deux livres.

Les deux compères se sont rapidement engouffrés dans l'auberge et nous fîmes demi-tour rapidement.

Goran organisa aussitôt une souricière pour attraper les coupables au lever du jour dès six heures tapantes.

Il obtint toutes les autorisations nécessaires à cette descente de la gendarmerie.

Comme pour l'attaque de la grotte je fus mis à l'écart de l'intervention, mais je pouvais recevoir des nouvelles fraîches par Goran qui m'avait fait obtenir un nouveau smartphone.

Je passai la nuit à nouveau à l'hôtel des Pyrénées de St Jean-pied-de-port après avoir passé un bon moment sur le pont du centre-ville duquel je pouvais admirer les grosses truites farios qui moucheronnaient sans timidité à la vue des touristes qui, pour certains venaient à St Jean pour cet unique spectacle de poissons gobant les insectes en éclosion, interdites à la pêche, mais si belles à voir découvrir leur mâchoires blanches sur des nymphes quittant leur exuvie pour un premier et dernier envol vers la reproduction.

Être un insecte parfait est un rêve enfin assouvi pour ces bestioles qui vont aussitôt l'acte sexuel accompli, mourir après avoir assuré leur progéniture lors d'un vol nuptial pendulaire et envoutant.

Tandis que l'enveloppe froissée que le corps de la mouche a quittée, dérive au fil du courant, on découvre ébahi l'insecte qui se dirige vers sa fin dans un nouvel habit de lumière aussi diaphane et lumineux que celui du toréador.

Atteindre la suprême beauté et mourir. « soit la plus belle un jour et meurs »

Les truites de plus de deux kilos ondulaient leurs larges queues sous les ponts de St Jean. Nous savions qu'elles étaient prisonnières entre le barrage du haut et le barrage du bas. Tout était fait pour leur confort, mais elles refusaient les mies de pain et les croustons envoyés par les spectateurs.

Elles n'étaient pas des poissons de cirque, ni des carpes gourmandes paissant dans les douves des châteaux visités.

Non, elles avaient leur fierté et il leur restait cet instinct du poisson sauvage et prédateur. Qu'un goujon ou un vairon passe, il serait aussitôt dévoré par la belle mouchetée qui ne fait pas de quartier.

Même les tacons grands comme les deux doigts de la main, futurs saumons qui passeront plusieurs saisons en mer, évitaient ces truites carnivores qui n'en feraient qu'une bouchée. Plus tard, ils remonteront la même rivière sautant les passes à poissons et seront beaucoup plus arrogants devant ces truites qui leurs sembleront chétives.

Je dormais encore à poings fermés lorsque le téléphone retentit.

Goran avait réussi l'opération « Auberge » et les deux malfrats étaient déjà en route pour une garde à vue immédiate.

Pour éviter tout coup de feu, les gendarmes avaient inondé l'auberge d'un nuage de gaz paralysants et de bombes lacrymogènes.

Le chat antipathique avait quitté le comptoir le dos rond hérissé par la colère et le dédain. Il n'aimait pas être dérangé et, pour ainsi dire faisait la gueule en longeant le mur d'enceinte de l'auberge avec lenteur noblesse et détachement, la queue bien haute en panache, marchant nez en l'air et montrant les dents en sifflant à la vue du berger belge qui ignorait cet avorton.

Chacun a sa fierté...

Et celle du berger belge était d'avoir senti et intercepté les deux tatoués, comme on lui avait appris à faire. Son maître le récompensait à chaque opération et l'équipe était soudée à la vie à la mort.

Alors le chat de l'aubergiste pouvait toujours crâner ...

Un gendarme viendrait le nourrir et l'abreuver, car un chat est fidèle à son lieu plus qu'à son maître. D'ailleurs, tous les chats vous diront qu'ils n'ont de maîtres qu'eux-mêmes. Je pris possession d'une voiture de location de la maison Dindard, voiture de courtoisie financée par l'état Français qui, décidément était au petit soin pour moi.

Je décidai de descendre vers le sud de St Jean, et une dizaine de kilomètres plus loin je traversai le pont d'enfer sur la gauche qui enjambait la grande Nive.

La voiturette eut du mal à monter l'impressionnante côte qui montait vers le ciel avant de plonger sur la rivière dans une descente qui ressemblait au toboggan de la foire du trône. C'est donc les deux pieds sur le frein que je rejoignais un second petit pont qui franchissait le Bastan à son confluent avec le fleuve.

Au bout d'une route de montagne escarpée collée à la montagne, où le croisement avec un véhicule ennemi obligeait à un recul jusqu'à une aire de stationnement improbable que je retrouvai l'un de mes spots de pêche préféré.

Je longeai la Nive sous les arbres, là où les camping cars se posaient pour quelques jours de vacances sauvages, puis je suivais un lacet qui serpentait à travers les pins et les ronciers.

Plus loin, après un dernier coude et le franchissement d'un ruisseau, trois pools se succédaient en collier de perles et je garai ma voiture contre la rivière entre deux massifs. Sans même ouvrir la porte, je pouvais déjà voir si sur le plat d'ici ou le plat de là, la nappe d'eau se ponctuait du rond merveilleux de la truite cueillant l'éphémère tant aimée.

Mais je ne m'arrêtai pas sur ce boulevard et empruntai un sentier de la largeur d'un pied sur trois à quatre cent mètres de joncs et d'orties qui labouraient mes waders insensibles. Là-bas, un ilot s'était planté comme un navire échoué et je devais traverser la Nive, l'eau jusqu'à la taille pour l'aborder.

De part et d'autre, des plaques de pierres et d'ardoises étaient disposées sur la proue en autant de cachettes formidables pour les truites.

Elles pouvaient se loger entre les strates et surveiller la nourriture qui frôlait les pierres en un défilé continu.

Régulièrement, j'en voyais quitter leur poste et jaillir vers la surface pour se saisir d'un insecte dérivant.

J'avais pris l'habitude de remonter ce bateau de pierre par le centre où je pouvais être surpris par un gobage à bâbord ou à tribord.

Il fallait poser la mouche au plus près du rocher et j'utilisai le lancer arbalète en pinçant la mouche et lâchant brusquement l'hameçon qui était projeté ainsi sans que la soie ne fut utilisée.

Ce n'était pas très sportif ni d'une grande esthétique mais c'était le seul moyen de pratiquer dans ce contexte inconfortable.

Soit la truite bondissait sur la mouche dès qu'elle avait touchée l'eau, soit elle venait voir avec méfiance, tournait autour pour la saisir lascivement ou simplement l'ignorait avec une moue dédaigneuse qui m'irritait.

Cette petite île m'occupait une demi-heure environ selon la teneur du cheptel.

Ensuite je traversai vers la seconde île puis la troisième et je pouvais tranquillement m'installer sur le plat d'ici ou de là en attendant le coup du soir.

Je me postai, adossé à mon bâton de wading planté dans le lit de la rivière et devant moi l'eau glissait sur la largeur d'un demi-terrain de football.

A ma gauche, derrière les prairies, j'entendais les camions qui fonçaient sur la route qui mène de St Palais à St Jean-pied-de-port

A ma droite, un rideau de sapins grimpait jusqu'à la corniche de la montagne. Des prés, presque verticaux abritaient des troupeaux de brebis ou de vaches suspendues, accrochées à la prairie et paissant l'herbe avec la régularité d'un métronome.

Les moutons ne me semblaient pas plus futés que les blondes d'Aquitaine.

A chaque mouvement impromptu de l'un d'entre eux et c'était la course folle du troupeau droit devant lui. Si c'était un ravin, le troupeau entier se jetterait dans le vide sans réfléchir. Lors de cette soirée apaisée, je relâchai deux belles truites qui, désormais seraient plus méfiantes envers les mouches qui défilent directement au dessus de leurs gueules.

C'est à mon retour à l'hôtel des Pyrénées où je comptais faire un dernier repas avant mon retour à Béhasque que Goran m'appela à nouveau :

« On vient de trouver un pêcheur assassiné au niveau de Banca, au bord de la Nive des Aldudes, l'un des chemins empruntés par les pèlerins vers Compostelle ».

Goran allait se rendre sur place et je devais l'accompagner, car il pensait que je pouvais connaître la victime, le monde des pêcheurs à la mouche étant si petit.

Nous étions désespérés par cette funeste nouvelle. Nous pensions que le dernier des fous de St Michel était derrière les barreaux en l'attente de son jugement et que la région connaîtrait enfin la quiétude.

Sur place, pendant les constatations d'usage, Goran me demanda d'examiner le corps. Je reconnus immédiatement l'un des membres du club des monteurs de mouche de Bordeaux, dont je faisais partie.

Il était couché sur le ventre, abattu d'une balle derrière la nuque.

Il tenait encore sa canne à mouche dans la main droite et son gilet multi poches vert camouflage était maculé de sang.

J'étais effondré et téléphonais aussitôt au président du club de montage.

Pendant la saison de pêche, il n'y avait aucune séance de prévue mais en hiver, nous nous retrouvions deux fois par mois dans une salle de classe prêtée par la mairie de Tresses, en banlieue Est de Bordeaux.

Bien sûr nous nous croisions souvent sur les rivières du pays basque ou du Béarn, car à Trois heures de route, le voyage en valait la chandelle même pour un simple après midi de pêche et le coup du soir qui suivait.

Nous étions très attachés les uns aux autres, non seulement par cette passion qui nous animait mais par le choix d'une éthique de pêche commune.

Je ne pouvais articuler un mot devant le corps de cet ami, j'étais paralysé, tétanisé devant l'incroyable drame qui s'était joué sans doute aujourd'hui.

Jacques Descasa, car c'était son nom était d'origine espagnole. Ses parents s'étaient installés en France dans les années cinquante et il avait une petite affaire de transports entre la France et l'Espagne. Il possédait une dizaine de camions réfrigérés et livrait des produits frais aux hypermarchés et supérettes de la région.

Son talent de monteur était reconnu et il savait dresser une mouche en quelques minutes, sans étau, au bord de la rivière. Il était partisan de la mouche exacte et nous nous moquions parfois de lui pour sa méticulosité extrême.

Il me reprochait mes mouches « à peu près » et je tentais, lors de nos soirées montages de me rapprocher de son savoir-faire.

Tragique ironie du sort, à quelques mètres de son corps, à même le sable gris du bord de la petite Nive, sa boîte Wheatley brillait comme brillait celle que j'avais retrouvée.

J'aurai pu être ce cadavre, j'aurai dû être ce cadavre et je me mis à trembler de tout mon corps.

La zone fut balisée par le scotch blanc et rouge qui délimitait la scène du crime.

Il s'agissait d'un meurtre car l'arme n'était pas sur place et on ne se suicide pas en se tirant une balle derrière la nuque.

Les gendarmes étudièrent avec patience toute la zone et un préposé à la photo mitrailla l'endroit afin d'enregistrer tous les détails qui pourraient se révéler utiles.

Ce que craignait Goran arriva en la personne d'un correspondant régional du journal Sud-Ouest.

Goran fit un récit à minima, mais nous savions que l'article ferait sensation et que Raya pêche perdrait une grosse clientèle, tant pour les articles de pêche que pour les chaussures et autres vêtements pour la randonnée. Nous étions en fin de période de vacances, heureusement, et les estivants pensaient déjà à la rentrée scolaire.

Rien ni personne ne pourrait cacher ce crime qui devrait retentir dans les jours qui viennent tant auprès des pêcheurs, des touristes et des Jacquets.

La douille fut retrouvée près du corps. Elle permettrait d'identifier l'arme.

Une équipe de plongeurs fouilla la rivière car le criminel avait peut-être jeté l'arme dans la rivière.

Ils disposaient d'un détecteur de métaux aquatique qui avait comme vertu secondaire d'être directement chaussé d'un aimant puissant qui ramènerai l'objet métallique en même temps qu'il le détecterait.

Mais la cueillette fut vaine, sinon un fil de fer barbelé et une boîte de thon vide largement rouillée.

Pas de revolver...L'auteur l'avait donc conservé et il pourrait commettre d'autres crimes.

Tandis que le corps du pêcheur fut emmené à l'institut médico-légal pour autopsie, Goran participa à l'enquête.

Il me dit ceci :

« Comment appelle-tu ce pêcheur de ton groupe Bordelais ?

« Jacques Descasa »

« Ne remarque-tu rien ? »

« Non lui répondit-je son origine est ibérique mais il vit en France depuis plusieurs années.

« Mais son prénom, comprends-tu, son prénom « Jacques ? »

« Les fous de la secte de St Michel veulent éliminer les pèlerins qui se rendent à St Jacques, ils poursuivent les Jacquets, ils ont le bras tatoué avec une coquille St Jacques percée d'une flèche, ce prénom Jacques est un véritable arrêt de mort pour celui qui le porte.

Nom de Dieu, tu as raison, il faut répertorier au plus vite les pêcheurs qui ont comme prénom ou même comme nom Jacques.

« Mais comment l'assassin ou les assassins ont-ils eu connaissance de ce prénom ? »

Ça y est: tu dois décliner ton identité lors de la prise du permis, soit sur internet, soit lors de l'achat du timbre de L'APRN ( association des pêcheurs riverains de la Nive ) et ce timbre est délivré uniquement sur un point de vente qui n'est pas Raya pêche mais un garage de réparations automobiles.

Le carrossier faisait cela pour rendre service et pratiquait lui-même la pêche sur les petites Nives nécessitant ce permis supplémentaire.

Nous nous sommes rendus sur place car le temps pressait. Vingt quatre heures s'étaient écoulées depuis la découverte du pêcheur assassiné.

Le carrossier classait les permis par chronologie. Il gardait un talon comportant le nom, le prénom et le lieu d'habitation du pêcheur. L'autre partie du ticket allait au pêcheur qui devait le porter sur lui pour tout contrôle.

L'APRN était très bien gérée, on ne pouvait garder plus de deux truites par jour et la taille minima avait été portée à vingt-cinq centimètres, comme sur la grande Nive.

Cette taille, importante pour ces petites rivières affluentes de la grande Nive garantissait que les poissons avaient pu se reproduire au moins une fois avant d'être conservés par un pêcheur.

Le carrossier conservait tous les documents dans une boîte à fiches bristol par ordre alphabétique. Le président de l'APRN disposait du double des fiches.

A la lettre J on trouva un pêcheur du nom de Jean-Paul Jacques résidant à St Jean le Vieux, mais il fallu plus de temps pour examiner les prénoms des pêcheurs baptisés Jacques.

Jacques Descasa était bien dans le fichier, mais également Jacques Beauregard de Mauléon et Jacques Echepare de Peyrorade.

Malheureusement aucun téléphone n'était indiqué pour joindre les trois intéressés.

Goran interrogea le carrossier pour savoir qui pouvait avoir consulté ce fichier.

Seul le président de l'association avait accès aux fiches pour contrôler les rentrées d'argent dont il était récipiendaire pour l'APRN, laquelle versait les sommes qui pouvaient



dédommager les propriétaires riverains du passage des pêcheurs sur les bords de la rivière en franchissant les barrières et les barbelés.

Au total les sommes n'étaient pas très élevées compte tenu du nombre important de riverains propriétaires (environ mille cinq cents), d'autant qu'un garde privé à temps partiel surveillait les zones de pêches et les détenteurs de permis.

Goran regardait le carrossier avec méfiance, car, qui mieux que lui pouvait déterminer qui s'appelait Jacques ...

Le motif de l'enquête fut jalousement caché et Goran prétextait un contrôle des cartes de pêche en cette période où les pêcheurs estivants pouvaient facilement saccager les parcours et laisser les restes d'un pique-nique sur les bords des petites Nives.

Néanmoins, le garagiste était en bleu de travail, manches relevées, occupé à repeindre une portière de voiture avec un pistolet alimenté par un énorme compresseur rouge qui faisait un bruit d'enfer.

Et sur ses bras noircis par la graisse, aucun tatouage ne se distinguait, aucune coquille percée ne prouvait son éventuelle appartenance à la secte des fous de St Michel.

Il fallait faire vite et contacter les trois pêcheurs qui portaient le nom ou le prénom de Jacques.

La gendarmerie facilitait les recherches et Goran eut rapidement les adresses des trois pêcheurs, ainsi que pour certains un numéro de téléphone.

Deux collègues de Goran firent prévenir les intéressés qui, remisèrent leurs cannes à pêche le temps de l'enquête.

Ils n'avaient pas envie de passer de vie à trépas.

La une de Sud-Ouest Pays Basque/Béarn fut un choc pour la population.

Le pêcheur à la mouche était photographié tel que nous l'avions découvert, face contre terre et canne à mouche en main.

Le journal titrait : Un pêcheur assassiné: La secte a encore frappé.

S'en suivait un récit incroyablement inquiétant sur des meurtres à répétition assez documentés et qui faisaient froid dans le dos. Le journaliste n'y allait pas de main morte et on sentait que sa préoccupation était de faire bondir le tirage du journal, ce qui advint.

Je ne sais comment il avait appris mon existence mais j'étais cité comme un rescapé pêcheur qui avait miraculeusement échappé au meurtre.

Le pêcheur au Stetson était décrit comme la première victime de la secte.

La police était accusée de ne rien faire et de laisser la secte s'emparer de la région pour y établir sa loi.

La réapparition des frères de Gina n'était pas mentionnée et le journaliste ne semblait pas être au fait des retrouvailles des frères et de leurs chevaux.

La gendarmerie n'avait pas ébruité cet épisode afin de mener ses enquêtes le plus discrètement possible.

Aucune mention n'était faite au sujet des tatouages, les habitants de la région seraient devenus suspicieux de leurs voisins et chacun aurait voulu vérifier si l'avant bras de untel ou de untel était conforme.

Goran était catastrophé par la découverte du dernier corps. Il prenait cette affaire à cœur et se sentait coupable de n'avoir pu éviter le pire pour Jacques Descasa.

J'étais moi-même très ému et ressentait une forme de tristesse coupable. Pourquoi n'étais-je pas mort ?, pourquoi le pêcheur au Stetson, pourquoi Jacques Descasa ?

Je pensai avec effroi à cet instant où les deux incendiaires de ma voiture et de mon matériel ont eu cette seconde d'étourderie, me laissant m'échapper, alors qu'ils avaient probablement comme mission de me faire disparaître.

Gina rodait près de la gendarmerie. Goran lui promit qu'elle pourrait serrer ses frères dans ses bras dans quelques jours. La cure avait bien avancé, les gars étaient costauds et ils retrouvaient rapidement leur autonomie.

Tandis que je regardais l'eau couler sous le grand pont de St Jean, les yeux vides et la tristesse envahissante, je sentis une main légère me caresser la joue.

C'était Gina qui voulait me remercier pour la libération de ses frères et me consoler de la perte d'un collègue de pêche. Elle semblait désespérée comme je l'étais.

Elle me tendit alors un sac de plastique et me dit :

« C'est pour toi »

A l'intérieur, je découvris le plus beau panier de pêche que je puisse imaginer, avec ses entrelacs d'osier croisés jusqu'à la fermeture en cuir de vache qui couvrait son couvercle et une trappe à sens unique permettant de glisser des truites sans effort, celle-ci ne pouvant faire le chemin inverse, même en cas de chute du panier dans l'eau.

La bretelle était elle-même en lanières de cuir tissées les unes avec les autres comme les scoubidoues de notre enfance. Le panier épousait la forme d'une gourde ou d'une goutte d'eau géante.

La couleur cuir foncé et le vernis doré de l'osier faisait de cet objet une œuvre d'art.

A l'intérieur du panier, une bourse du même cuir pouvait recevoir un moulinet au repos. Elle était gravée à mon nom et j'étais empoigné par l'émotion.

Gina me regarda de ses yeux noirs si envoutants, elle me caressa à nouveau la joue et s'enfuit en courant comme si elle venait de commettre un larcin.

J'ai dû me tenir à la rambarde du pont, je voyais l'eau sans la voir, mes yeux embués.

Goran en avait profité pour contacter l'APRN et ses dirigeants.

Il apprit que le président de l'association avait été remplacé après 5 ans de loyaux services. C'était une tâche difficile, il fallait convaincre les propriétaires riverains de confier leur droit de pêche à l'association contre une rémunération plus symbolique que trébuchante.

Sur une saison c'était plusieurs centaines de pêcheurs au toc ou à la mouche qui franchiraient leurs barrières, risquant d'effaroucher le bétail ou de dégrader les passes qu'ils avaient dû construire pour le passage entre les prés. En somme, il fallait aménager leur territoire pour le bon plaisir des pêcheurs, lesquels n'étaient pas toujours respectueux de cette nature qui leur était offerte.

Combien de papiers jonchés ici ou là, de boîtes vides de vers canadiens, d'asticots, de poches à chocolaines vides en papier kraft étaient retrouvés chaque jour ?

L'ancien président avait pourtant installé quelques poubelles vertes tout au long des parcours. Rien n'y faisait, elles étaient sous employées et le patron de l'APRN, excédé par tant de négligences avait démissionné avec fracas.

Goran voulut le rencontrer ainsi que le nouvel arrivant. Ces deux hommes avaient eu accès aux tickets des pêcheurs membres de L'APRN et c'était un point important.

Comme le nombre d'adhérents était limité, c'est d'une manière artisanale que les pêcheurs pouvaient être contactés. Il y avait un fichier Excel et l'APRN pouvait informer tous les pêcheurs par mail groupé, d'un arrêt d'interdiction en cas de sécheresse ou d'une pollution locale interdisant la consommation des poissons.

Quelques kayakistes empruntaient parfois les petites Nives à défaut d'exercer leur sport sur la grande Nive, ils aimaient les dénivelés importants et se suivaient à trois ou quatre embarcations.

Il avait été convenu avec difficulté, car le commerce de la glisse était florissant, que les rafts ou autres kayaks étaient interdits à partir de dix-neuf heures et quelle que soit la rivière où le gave afin de préserver un espace de quiétude pour les pêcheurs, car lorsque trois ou quatre bateaux glissaient sur une rivière de six ou sept mètres de large, autant dire que les

truites restaient calées un certain temps avant de dresser leurs museaux vers la surface pour intercepter l'éphémère que les escadrilles d'hirondelles convoitaient aussi avidement en rasant l'onde comme une armée de rafales en vol basse altitude.

Entre dix neuf heures et vingt et une heure trente, un bon pêcheur pouvait garnir son panier de quelques belles mouchetées. Les plus âgés conservaient les prises autorisées et ramenaient fièrement leur tableau, les plus jeunes pratiquaient majoritairement le no kill intégral, se contentant d'une photo souvenir avec leur smartphone, laquelle rejoindrait les réseaux sociaux dédiés à ce sport avec d'interminables commentaires sur quelle mouche, quelle température de l'eau, quelle heure etc ?...

Me situant à mi-chemin de ces démarches opposées, je remettais souvent mes poissons à l'eau en ayant pris la précaution de mouiller mes deux mains et de ne pas abîmer leur ligne latérale, centre de toutes leurs perceptions, mais je me réservais le droit fondamental de m'offrir avec quelques amis choisis un plat de truites dorées à l'huile d'olive, arrosées d'un chablis, d'un muscadet ou d'un jurançon sec.

J'avais la conscience tranquille en majorant la taille légale de quelques centimètres.

Sur les petites Nives, le Bastan, le gave d'Aspe et d'Ossau on pouvait sur le haut des parcours conserver un poisson de vingt-cinq centimètres, je m'interdisais alors de prélever en dessous des trente centimètres.

Sur le gave d'Oloron, le gave de Pau, la grande Nive, j'estimais qu'un poisson de trente-cinq centimètres pouvait faire l'affaire.

En tant que pêcheur à la mouche, j'ai été convié par Goran pour l'accompagner dans ses rencontres avec l'ancien et le nouveau président de l'APRN.

L'ancien s'appelait Norbert Campagne, il pratiquait autant le toc que la mouche et brillait particulièrement au Toc. La mouche lui devenait difficile car il fallait marcher dans l'eau avec des pantalons de pêche et passer quelques barbelés pour éviter un pool trop profond ou un courant trop violent.

Au toc il savait merveilleusement dresser un ver sur un hameçon long et faire sortir la pointe au bas du lombric de telle manière que la truite se pique au lieu d'arracher la moitié du ver et laisser pendre le reste au nez et à la barbe du pêcheur humilié.

C'est l'essentiel du toc, bien présenter le ver comme s'il dérivait naturellement, lui faire épouser les méandres et franchir les galets ou les obstacles du fond comme s'il était naturellement à la dérive.

Quand la truite frappe à la porte « toc, toc ... » il faut laisser engamer et ferrer sans violence (comme pour le saumon, ne jamais se précipiter).

C'était donc la pêche favorite de Norbert Campagne qui ne pratiquait le fouet que sur les grands espaces aquatiques où il pourrait lancer derrière comme devant, sans s'accrocher partout.

Sur la Nive, c'était aux abords immédiats de St Jean-pied-de port qu'il s'adonnait à cette pêche, qu'il aimait aussi parce qu'on ne s'y salissait jamais les mains tandis que manipuler des vers sans cesse mérite de passer à la manucure ensuite.

Il refusait la pêche à l'asticot. Elle était d'ailleurs interdite sur les rives de l'APRN.

Pourquoi ?

Par principe...l'asticot c'était trop facile et d'aucuns jetaient des poignées pour appâter les truites qui devenaient folles. C'est d'ailleurs Norbert Campagne qui avait fait voter l'interdiction d'utiliser les asticots.

Mais chez Raya pêche les achats d'asticots s'opéraient souvent par litre ou plus et nul ne doutait qu'il existait encore sur les parcours des partisans de cette technique interdite.

Norbert Campagne avait vainement cherché un successeur à cette tâche ardue de président d'une association où il fallait vraiment considérer son rôle comme un sacerdoce.

Et personne ne la voulait sa place et c'est un peu par miracle qu'il vit arriver un pêcheur récemment installé à St Jean , adhérent depuis deux ans de l'APRN , propriétaire d'une micro parcelle le long de la Nive près de St Michel.

Il était enthousiaste devant la tâche à accomplir et Norbert Campagne le forma près d'une année en l'accompagnant le long des rives et au bureau de l'association à Uhart-Cize pour lui expliquer le fonctionnement et la tâche d'un président.

Il s'appelait Nicolas Noe (NN pour les intimes) était jeune et plein d'allant, représentant de commerce VRP en produits d'origine basque (lingerie, tissus aux trois bandes, espadrilles de Mauléon) etc... qu'il proposait aux négoce des grandes villes.

Or le développement du produit basque était indéniable depuis peu. Les traditions conservées, le désir de produits locaux estampillés Sud-Ouest se faisait grandissant.

Il suffisait de voir le nombre de touristes faisant leurs emplettes à St Jean, St Palais ou Bayonne pour s'en convaincre.

Il était jeune et célibataire, partageait sa vie entre ces trois villes et eut quelques difficultés à s'imposer comme président car les membres actifs de l'association l'étaient depuis

plusieurs générations et les familles ne se séparaient jamais d'une rive sur la Nive , ces parcelles se transmettaient de générations en générations.

Pour autant, présider l'association était une charge que seul NN sollicita. Les douze autres membres géraient le conseil d'administration jusqu'en 2027, tâche suffisante à leur goût.

En bon gestionnaire il fit augmenter le prix de la carte APRN, qui délivra l'année précédente plus de mille cinq cent permis de pêche car elle n'était pas réciprocaire avec les autres AAPPMA et le pêcheur devait maintenant s'acquitter d'un montant qui frôlait les cent euros. Cette manne financière permettait de surveiller le territoire et les pollutions, réaliser une pêche électrique tous les ans, organiser un repas lors de l'assemblée générale annuelle, entretenir des centaines de kilomètres de rives et payer un garde à mi-temps qui avait le plus grand mal à surveiller à la fois les Nives des Aldudes, d'Arnéguy, de Béhérobie, le Laurhibar, le Laka, la Mouline et le Baztan.

Goran contacta à plusieurs reprises NN pour un rendez-vous comme il l'avait fait avec Norbert Campagne. NN avait toujours une excellente occasion pour ne pas accepter une date ( rendez-vous chez un fournisseur, un client, un déplacement impossible à déplacer ) etc...

Ce fut donc une convocation en bonne et due forme à la gendarmerie de St Jean pour le mardi suivant à dix heures trente qui obligeait Nicolas Noe et pour celle-ci, il ne pouvait arguer telle ou telle obligation professionnelle.

C'était un ordre de la gendarmerie.

Et Goran commençait à avoir de sérieux soupçons sur ce Nicolas Noe si fuyant.

Là encore Goran me conviait à assister derrière une vitre sans tain aux questions posées au nouveau président de l'association.

Le pêcheur à la mouche avait été retrouvé mort sur une rive dont il avait la responsabilité piscicole.

Il était donc pleinement concerné par cette tragédie et, à tout le moins, Goran pouvait espérer glaner quelque indice permettant de confondre un suspect.

Mardi, dix heures trente :

Tout est prêt pour l'interview de NN, Goran a préparé une liste de questions qui pourraient faire jaillir la vérité.

Bien sûr, comme lors de la découverte de l'appartenance à la secte des fous de St Michel des deux gendarmes, depuis lors incarcérés, il était prévu de dévoiler l'avant-bras gauche

de NN qui, s'il était mouillé dans cette affaire aurait du mal à expliquer l'origine et l'objectif d'une coquille St Jacques transpercée d'une flèche sur son avant-bras.

L'attente, donc la tension était à son comble, à l'heure dite.

Les minutes passaient et aucun Nicolas Noe dans les parages.

Au bout d'une demi-heure de retard, Goran se rendit à l'évidence, NN n'avait pas honoré sa convocation et Goran était furieux de constater que Nicolas Noe avait bel et bien prit la poudre d'escampette.

Aussitôt, ce fut le branle-bas de combat et on fila au service de géolocalisation qui permettait aux gendarmes de suivre le smartphone de NN équipé d'une puce GPS, ce qui est le cas de tous les portables récents. Si NN avait son smartphone sur lui, sa géolocalisation serait aussi possible à partir d'un point d'accès Wifi.

Rapidement, on constata que NN avait filé vers l'Espagne et qu'il fallait désormais faire équipe avec la Guardia civil s'il venait à franchir la frontière.

Goran s'en voulait de ne pas avoir directement intercepté NN à son domicile, mais il avait craint que ses soupçons ne fussent pas et ne justifient pas un mandat.

Cette fois-ci Goran devrait laisser faire la police espagnole si on n'arrêtait pas à temps NN sur notre territoire.

Si la coopération était cordiale entre l'Espagne et la France, le chacun chez soi restait de mise et Goran dut se contenter d'informer la Guardia dont il savait que l'implication sur le problème des dérives sectaires n'était pas aussi forte qu'à St Jean-Pied-de-Port où l'article du Sud-Ouest avait créé un électrochoc.

Je me suis trouvé écarté de la suite de l'enquête, ma présence n'étant plus nécessaire à ce stade.

Je décidai de retourner à Béhasque, dans ma vieille longère Basquaise, et de m'offrir au plus vite, une journée de pêche sur une rivière (oh sacrilège !) de seconde catégorie :

La Bidouze...

Car, si à sa source dans le massif des Arbailles elle est en première catégorie, mais n'a que la taille d'un ruisseau n'abritant que des truitelles, à Béhasque, au droit de mon jardin, après avoir descendu un chemin escarpé et dangereux, elle est plus large et permet de déployer une soie sur des petits trous d'eaux et des cascades mignonnes.

Mais à cet endroit, exactement nommé le moulin de Béhasque, il n'y a plus l'ombre de l'ombre d'une truite, car ici, c'est le royaume des chevesnes ou cabots qui évoluent langoureusement dans les petits pools ou le long des courants bien oxygénés.

J'aime pêcher ici, car ce moulin est celui d'un de nos ancêtres revenus d'Argentine, fortune faite et qu'il représente l'époque de mes dix ans quand j'accompagnais fièrement mon père pêcher le blanc à la sauterelle ou relever les cordeaux à anguilles.

Nous aimions aussi la pêche au bouchon des chipes et des goujons, celle des Sophies , poissons de mauvaise réputation appelés Hotus, dont la poche stomacale était d'un noir lugubre, avec des paquets d'arêtes qui les rendaient immangeables ( sauf pour mes parents qui n'ont jamais raté un repas de ces puantes ) et qui devraient aujourd'hui, s'ils étaient encore en vie, ouvrir le Harrap's pour traduire et comprendre le concept invraisemblable de « no Kill « ...

C'est ainsi que je traversai la Bidouze sur d'énormes pierres plates placées en pas japonais sur la largeur de la rivière, qui nous permettaient d'éviter que l'eau ne dépasse nos shorts. Et à partir de ces plates, je commençai à projeter mes mouches, un peu plus fournies que pour les truites, le plus loin possible, car pour moi, le plaisir d'un pêcheur à la mouche est de prendre des poissons le plus loin possible, quand le backing commence à filer dans mes doigts car il m'arrivait de poser une mouche toute soie sortie du moulinet.

Parfois c'est une ablette qui jaillissait sur ma French tricolore et qui se pendait bien que sa bouche soit plus petite que la mouche elle-même.

Alors elle valsait au ferrage et volait dans les airs comme un poisson volant.

Mais de temps en temps un gros chevesne de plus de cinquante centimètres suçait la mouche et j'entamais un combat lourd. Le chevesne cassait rarement, j'avais l'impression que ses grosses lèvres ne sentaient pas la piqure de mes hameçons en 16 ou 18, fins de fer.

Au contraire de la truite, le coup du soir est inexistant car les chevesnes aiment se dorer au soleil en guettant une proie par ci ou par là...

A la tombée du soir, ils se couchent.

Alors je fis de même...ou plutôt non, je descendis à St Palais, au café du trinquet où je retrouverai invariablement des amis d'enfance, un verre de patcharan à la main et préparant les festivités du château de Bidache ou la braderie et brocante de St Palais qui se déroulait cette année en plein mois d'Août, juste avant la force basque qui se jouait au grand fronton entre St Palais et les communes avoisinantes.

Course avec sac de soixante-quinze kilos, lever de botte de foin, rotations d'une charrette autour de son soc, sciages de bois, coupes de troncs à la hache, et le final avec le tir à la corde aussi épaisse qu'un boa constrictor.



Les villageois se passionnaient pour ces jeux bien gaulois qui nommaient pour une année le vainqueur.

Quoiqu'il advienne, vainqueurs et vaincus fêtaient cela aux bistrots de la place du foirail.

Au Pays Basque tout est prétexte à faire la fête : parties de Mus avec barbecue géant, sardinades avec chants basques et fanfare de st Palais, parties de rebot ou de grand chistera, pelote à main nue etc...

Les spectateurs locaux s'invectivaient dans la bonne humeur, mais toujours en basque.

Ne le comprenant pas, je me sentais estivant parmi les estivants, regrettant que la dernière à l'avoir parlé couramment dans la famille fut ma grand-mère Renée, une belle Grand-mère, amoureuse de Cézanne, merveilleuse peintre reconnue dans la région, puis en Provence où elle s'installait des jours entiers devant une forêt d'oliviers dont elle traçait les troncs noueux et pathétiques, gris d'écorce et blancs de lumière, sous des chapiteaux bleus de ciels et verts de feuilles posés sur des terres d'ombres, le tout dans une symphonie qui mettait le feu au tableau.

Chaque toile était peinte devant et derrière car elle n'avait pas les moyens de s'acheter des toiles vierges.

Lors d'une exposition à la mairie de Valbonne, elle s'était fait voler une dizaine de toiles dont on avait retrouvé trace aux Etats-Unis, sans qu'elle puisse les récupérer...

C'était sa plus grande fierté...

Souvent, je passais des heures à la regarder peindre dans son atelier de Valbonne.

Elle avait dessiné à la sanguine les arbres qu'elle chérissait et maintenant entamait le tableau définitif sur un grand carton ou un contreplaqué récupéré je ne sais où.

Elle travaillait d'abord au fusain, n'hésitait pas à sur ligner le contour des arbres d'un tracé sec et immédiat, presque violent et finissait par poser ses couleurs qu'elles faisaient surgir d'épais tubes pressés comme des tubes de dentifrice usagés, qui lui coûtaient une fortune et qu'elle payait grâce au produit de la vente de ses dernières expositions.

Son mari, avocat à la retraite, radin à un point inimaginable ne lui donnait pas un sou pour son art et dépensait sa copieuse retraite au golf de Grasse ou de Valbonne, sans pour autant utiliser les services payants d'un caddie.

Il passait presque autant de temps à rechercher les balles perdues des autres joueurs qu'à pratiquer son sport.

Il golfait tous les jours de l'année, y compris le jour de Noël et jour de l'an, et ne manquait un dix-huit trous pour rien au monde, même lorsque nous venions en famille de Paris après un voyage de dix heures en Simca 1000.

Quand il m'arrivait d'être confié à ces grands parents si différents, je constatai que mon grand-père golfeur ne partageait pas ses repas avec sa femme. Il s'enfermait dans son garage, doté d'une grande table, y déposait une boule de fromage de Gouda bien sec ainsi qu'un Parmesan entier dont il extrayait les saveurs au moyen d'une râpe à fromage. Il avait branché une sorte de chaîne stéréo d'où sortaient les hurlements des chanteurs d'opéra qu'il affectionnait à la folie.

Malheureusement, il était sourd et ses oreilles étaient affublées d'un appareil auditif bas de gamme qui sifflait en permanence, sifflement qui ne le gênait pas car il était sourd comme un pot, mais qui me causait des acouphènes lorsque je m'approchais de lui.

Sa femme aimait aussi l'opéra et, parfois, le soir, la télévision retransmettait un livret italien. Alors ils se mettaient à chanter en un duo improbable, heureux d'être en communion avec ces chanteurs, regrettant qu'il ne s'agisse plus de Caruso, leur idole à jamais, trouvant pourtant une grâce particulière au massif ténor Italien Luciano Pavarotti, lorsqu'il s'épongeait le front en concert avec José Carreras et Plácido Domingo.

C'était alors une hystérie collective à Valbonne dans la grande maison de mes grands-parents, si différents et si proches à la fois, amoureux de ces grandes voix.

C'est seulement en ces instants magiques que le papi daignait tendre la main vers son épouse et lui accorder dans son infinie clémence un morceau de Parmesan, mets qui lui était inaccessible en d'autres temps, elle qui se contentait de transformer toutes formes de patates en immenses frites baignant dans un poêle d'huile d'olives.

Je finissais au jardin, piquais une pêche sur l'arbre, la plus éloignée de la vue du grand-père, car il était capable d'adresser une lettre recommandée à sa fille (ma mère) pour me dénoncer et se plaindre que je le ruinais jour après jour, le volant de ses fruits et usant à son gré beaucoup trop de papier toilette dont il tenait une comptabilité précise.

Au fond du jardin, une immense cuve en béton servait de réserve d'eau dont les grenouilles avaient fait leur quartier général.

Vous pensez bien que je passais mon temps à les pêcher avec une fleur de capucine dérobée dans la salade du jour.

Plus souvent, je prenais le car sur la place et descendais au port de Cannes où j'étais si heureux de pêcher entre les yachts des riches étrangers qui passaient leur temps à bronzer sur la plage arrière de leurs somptueux bateaux.

Les poissons n'étaient pas bien gros, mais ils suffisaient à mon extrême bonheur.

J'avais quelques sous et achetais des vers de vase et des lignes basiques pour attraper des poissons qui ressemblaient à des petites daurades, des girelles glissantes, des méchants gobies dont je craignais d'extraire l'hameçon de leur gueule, parfois un petit Sar ou une bavarelle mais le plus souvent des sardinelles ou autres poissons qui gigotaient dans mon panier.

Je voyais passer les gros mulets sous ma canne mais jamais je ne parvenais à les prendre car ils se nourrissaient de miettes de pain jetées par les promeneurs et détectaient facilement que ma boule d'appât cachait un hameçon piquant.

Et chaque soir, je remontais vers Valbonne par le car qui m'avait descendu.

Le conducteur m'interrogeait alors avec la phrase convenue :

« Alors cette pêche ? »

Et je lui tendais aussitôt ma bourriche avec un sourire satisfait puis je m'asseyais sur le strapontin surélevé qui me permettait de suivre la conduite dans un semi-brouillard de fatigue et de satisfaction.

Ma grand-mère n'attendait pas le jour suivant pour les faire sauter dans l'huile d'olive de la veille et nous nous empiffrions de cette pêche miraculeuse, dédaignée du grand-père qui n'abordait une poissonnerie que pour acquérir à minima un bar ou un turbot, qu'il dégustait en solo dans son garage, sur la table monastère coincée entre sa DS 19 Citroën et la gigantesque cuve de Fioul qui puait comme la cale d'un vieux navire.

C'était ainsi...

Mon grand-père était odieux, il faut bien le dire. Il terrorisait les commerçants de Valbonne, contestant tous ses achats, les menaçants de procès terribles.

Ma grand-mère était aimée de tous, « la bonté même disaient-ils »

Elle était plus grande et massive que son mari, le dépassait d'une tête, ce qui le mettait hors de lui. Il ressemblait à un mariage entre un triton et un petit crapaud, il était court sur des pattes arquées, maigre comme un coucou mais c'était un sportif hors pair, joueur de tennis, créateur de la ligue des joueurs vétérans, puis golfeur impénitent.

Il m'acceptait du bout des lèvres, car je l'accompagnais lors de ses sorties quotidiennes au golf et lui servait de caddie gratuit à qui il commentait chaque coup frappé.

J'étais chargé de tirer son vieux chariot presque hors d'usage et nous nous amusions à ramasser les balles perdues.

Il avait monté un coquetier au bout d'une canne qui nous permettait de récupérer les balles tombées dans les pièces d'eau.

Depuis cet objet est courant dans les magasins des clubs house, mais à l'époque, cela n'existait pas et il était fier de son invention.

Il avait également créé un putter pour finir un trou sur le green.

Il était en forme de T à l'envers, mais il fut disqualifié lors d'une compétition pour avoir utilisé cet objet non conforme.

Il était odieux et mourut à quatre-vingt quatorze ans.

Ma grand-mère fut inconsolable bien qu'elle savait qu'il avait eu la réputation d'avoir conquis deux cent maitresses.

Comment cet homme au crâne de moineau chauve, aux pattes arquées et maigres, comment avait-il fait pour séduire autant de femmes. Il avait du bagout, certes, mais je m'interrogerais toujours sur les vertus de la séduction.

Ma grand-mère, si bonne, mourut quelques mois plus tard, à quatre-vingt treize ans, incapable d'être séparée de son tyran égoïste.

La maison de Valbonne fut vendue et ainsi, je ne revins jamais pêcher dans le port de Cannes, ni grimper en haut du village de Mougins où mon oncle, frère de ma mère avait acquis une maison au sommet du village, maison remplies d'antiquités chinées par ma tante, collectionneuse et brocanteuse dans l'âme.

Tous étaient avocats et mon père tenait en peu d'estime ces beaux parleurs qui s'amusaient en joutes oratoires à des plaidoiries qui égayaient les repas.

Lui, médecin rhumatologue, poète à plein temps ne supportait pas ces discours creux et enflammés. Il trouvait cette famille légère et superficielle.

Mon cousin, Bruno, plus jeune que moi, avait choisi d'être avocat et sa future femme était magistrate. J'ai passé plusieurs années de suite des séjours de pêche en Irlande avec lui. Nous n'avions aucun point commun, sinon une passion indélébile pour la pêche à la mouche.

Son anglais était fluent, le mien scolaire.

Il savait mieux que moi extirper les bonnes informations auprès des ghillies sur les mouches à utiliser, la grosseur des bas de ligne et l'importance d'un noeud qui ne casse pas, et, fier de cet avantage il ne partageait pas ce stock de conseils reçus. Autrement dit, entre nous c'était une compétition acharnée.

Tous les mois de Mai, nous péchions les Nives et les gaves avec des cannes à lancer ultra légères et le soir, à Béhasque, nous dégustions les truites de la veille.

Nous faisons entre trois et quatre poissons par jour à nous deux et, un jour, après la lecture d'un ouvrage de Raymond Rocher (« les confidences d'un pêcheur à la mouche ») nous avons jeté nos lancers et nos cuillères pour acquérir l'équipement complet du parfait moucheur.

On peut dire que la maison Dubos nous a vendu son content de matériel. Nous achetions tout et n'importe quoi à la Maison de la Mouche et souvent nos visites se terminaient dans l'arrière-boutique, derrière le rideau qui permettait de voir un client qui frappait à la porte close et décider de lui ouvrir ou pas. Notre hôte, grand amateur de Whisky, c'est peu de la dire, nous servait une rasade entre deux histoires de pêche véridiques ou à peine enjolivée...

Notre vie en fut changée et nous prîmes l'habitude de partir en Irlande chaque année au mois de mai, pendant la semaine de Roland Garros.

Bruno possédait un camping-car que nous hissions sur le Ferry qui nous déposait après vingt heures de mer sur les côtes du pays de St Patrick.

Les vacances commençaient déjà à bord du ferry que nous arpentions de ponts en ponts, d'orchestres en restaurants et nous commencions toujours par commander la première bière brune du séjour, sur laquelle nous avions l'habitude de tracer une croix sur la mousse, croix que nous retrouvions après avoir fini notre « pint of Guinness ».

Si la mer n'était pas trop grosse nous pouvions admirer du pont avant des colonies de dauphins qui accompagnaient la proue du navire en un ballet incessant.

Si la mer était grosse, nous étions malades tout le voyage et, sur les marches des escaliers qui menaient aux différents niveaux, les voyageurs imbibés renvoyaient leurs bières en vomissant leurs tripes.

Pour débiter le séjour nous avons pris l'habitude de réserver un B & B chez l'habitant à proximité de la rivière Suir, l'une des plus belles rivière à truites que je connaisse dont le fond sableux nous permettait d'évoluer sereinement, même avec de l'eau jusqu'au bord des waders.

Les truites mordaient presque facilement mais elles connaissaient la chanson et dès qu'elles étaient piquées elles fonçaient directement dans le plus proche massif d'herbes aquatiques qui invariablement nous faisait perdre le poisson et ramener un bon kilo de salade qui nous faisait hurler de colère.

Nous pouvions faire le coup du soir presque côte à côte, tellement les poissons étaient nombreux et la Suir aussi large qu'un bras de mer.

Cette rivière crayeuse donnait des truites de très belles tailles et nous préparions un ou deux poissons au cul du camping gaz et, la nuit tombée en contemplant les étoiles, nos yeux brillaient de mille feux.

Une rasade de Bourbon Irlandais ou d'irish whiskey plus loin et nous bénissions ce pays d'accueil dont les pubs exposaient tous des tableaux où les mouches des pêcheurs locaux étaient exposées avec leurs prix de vente, où les trophées gigantesques des truites naturalisées qui étaient plus grandes et grasses que tout ce que nous pouvions imaginer, accrochées au-dessus du comptoir principal munis d'une chaîne en métal terminée par un médaillon où étaient gravés les dimensions et le poids de la truite ainsi que le nom de l'heureux prédateur.

La pêche à la mouche est une institution en Irlande, il suffisait de voir les gamins des écoles se précipiter au mois de Mai pour récolter dans leurs petites boîtes en bois les mouches de mai et les cousins qu'ils revendraient aux pêcheurs à la grande canne (dapping), au cul même des barques en bois bariolées qui attendaient patiemment leurs clients pêcheurs pour une journée sur le lac.

Les pêcheurs Irlandais ne s'intéressaient pas aux truites, mais recherchaient seulement « the fish » autrement dit « le saumon » ou à l'extrême rigueur les truites de mer blanches, fraîchement remontées, qui pouvaient faire cinq à dix livres.

Quelques-uns de ces grands lacs possédaient un bon cheptel de truites qu'ils appelaient Ferox, aussi énormes que les truites de mer, carnassières et violentes sur les mouches noyées en forme d'alevins. Elles bondissaient hors de l'eau cinq à six fois pour arracher la ligne avant de plonger pour rejoindre les grands fonds. Elles étaient prisonnières des lacs intérieurs et les avaient colonisés en vivant dans la pénombre des profondeurs. C'est seulement pendant les éclosions de mouches de mai qu'elles remontaient et leur taille et longévité dépassait largement celles de la truite fario.

Ces poissons étaient hors de notre portée mais nous en rêvions pendant nos nuits passées au bord du lac.

Goran avait décidé de perquisitionner la maison du suspect et, c'est accompagné d'un serrurier et d'un second gendarme qu'il pénétra dans cette mesure, sise à Huart Mixte, à deux pas du siège de l'APRN.

C'était un logement simple, très désordonné, comme on peut s'y attendre d'un célibataire, avec un stock de produits locaux entassés dans la pièce principale, posés à même le

parquet entre le lit et la télévision. C'était son stock d'échantillons à présenter aux boutiques de la région.

Dans une seconde pièce, plus exactement un local donnant sur le garage, NN avait installé son attirail de pêche et un établi sur lequel Goran découvrit un ensemble de boîtiers vides, prêts à se transformer en appareils de géolocalisation.

Nicolas Noe n'était donc pas une petite main de l'organisation mais un rouage essentiel, qui concevait et sans doute choisissait les destinataires volontaires ou contraints de ces boîtiers.

Des circuits électriques, des stocks de puces, des micro-fers à souder, des fils de plomb enfin tout l'attirail d'un réparateur de smartphone s'étalait sur le plan de travail.

Goran fit saisir tout ce matériel y compris deux téléphones portables dont le contenu pouvait être précieux.

La fouille dura plus de deux heures et c'est à l'issue de celle-ci qu'un gendarme souleva une lame de parquet mal jointive pour découvrir une cache d'armes de poing et de munitions dont une boîte de balles de revolver du même calibre et de la même marque que celle trouvée près du corps du pêcheur assassiné.

L'urgence absolue était de mettre la main sur NN car, perdu pour perdu, il pouvait commettre plusieurs crimes rapidement, connaissant le fichier des pêcheurs et comptant sur le grand nombre de pèlerins qui entreprenaient le voyage vers Compostelle en ce moment de l'année...

Goran m'informa que les smartphones avaient délivré leurs secrets:

Les gendarmes avaient l'habitude de les ouvrir sans mot de passe.

Plusieurs photos montraient sous tous les angles le pêcheur tué d'une balle dans la tête.

Visiblement ces clichés avaient dû ou devaient être envoyés à qui de droit pour attester

De la réussite du contrat.

En cliquant sur « envoyés » Goran découvrit le numéro du destinataire et

Goran appela immédiatement les services dédiés à ce type de recherche mais le numéro venait de l'étranger et cela prendrait un certain temps pour qu'on puisse se reposer sur cette seule piste.

L'article de Sud-Ouest avait déclenché une polémique inouïe:

« Faut-il interdire le pèlerinage entre St Jean et l'Espagne »

« Pourquoi la police ne fait rien ?

« L'Espagne protège t'elle la pègre?

« Que les pêcheurs à la mouche restent chez eux »

« Le pays Basque n'est pas à vendre » etc...etc... tous les ingrédients de la guerre

Basco Béarnaise contre toute forme d'estivages humains ressortait comme chaque année où les pour et les contre se battaient pendant deux mois. Après les vendanges et la force basque, toute cette agitation s'estompera jusqu'à l'année suivante, illustrant à merveille l'esprit de clocher qui dort en chacun de nous, surtout dans les provinces de caractère comme en Bretagne en Normandie ou au Pays Basque.

La Guardia civil fut très rapide à réagir et Goran fut informé que le numéro de téléphone provenait d'une maison de Logrono, rua vieja, proche de l'auberge des pèlerins.

Nous étions en plein sur le circuit du camino Francès qui va de Logrono à Burgos, puis à Léon.

Quant à NN, il est probable qu'il tente de se rendre à cette destination, c'est pourquoi la Guardia Civil accepta de déployer un dispositif important le long du camino entre ces différentes villes.

Goran, en liaison permanente avec l'Espagne, apprit, qu'en réalité, cette histoire de la secte des fous de St Michel était prise très au sérieux, car elle avait agi aussi en Espagne, où trois pèlerins et un pêcheur qui pratiquait son sport sur l'Ebre avaient été abattus et dévalisés.

Bien entendu, tout ceci restait confidentiel, car comme pour St Jean-Pied-de-Port, Logrono, Burgos et Léon tenaient à préserver leur activité touristique et l'on sait que ce type d'agissements sectaires et criminels feraient fuir les pèlerins les touristes et les vacanciers.

Goran fut envoyé en Espagne où il allait recouper ses informations avec celles recueillies sur place. Il semblerait que seul, le camino français ait subi ces attaques, mais, compte tenu du caractère tentaculaire de la secte, il fallait éradiquer au plus vite les foyers de la secte des fous de st Michel.

« Que les pêcheurs à la mouche restent chez eux »

Cette diatribe contre les pêcheurs à la mouche, nous y étions habitués, car en France, les moucheurs étaient encore considérés comme une sorte d'aristocratie élitiste car minoritaire et issue des milieux parisiens. Contrairement aux pays anglo saxons où l'on pêche à la mouche comme on respire (il suffit de voir les gamins qui accrochent leur canne sur leurs vélos et lancent leurs mouches à des distances insensées pour comprendre qu'ils ont été nourris au lait de la rivière). Ce sont les mêmes qui jouent au golf sous la pluie en balançant des marrons avec leurs driver comme si c'était une évidence).



Ici, nous sommes perçus comme une franc-maçonnerie opaque où seuls les initiés ont voix au chapitre, d'où ce sentiment d'agression que ressentent les pêcheurs locaux qui sont nés ici, considèrent la rivière comme la leur et supportent mal ces armées de pingouins aux waders derniers cris, aux polarisantes en masques de plongeurs, aux gilets multifonctions sortis du dernier défilé de prêt à porter, et jusqu'à certains qui exhibent leurs chapeaux à plume comme un étendard d'appartenance à une caste.

Et qui plus est, qui prétendent imposer leurs mouches multicolores et sophistiquées alors que les truites se prennent avec deux trois mouches comme la touffue, la noire, ou le sedge. Et pas question de couleurs criardes, on n'est pas au cirque !....

Alors ceux qui ouvraient avec fierté leurs boîtes avec quatre cents mouches rangées comme des soldats de plomb par taille, par couleur, dans un ordre croissant, les mêmes qui sortaient de leur multi poches une boîte extra plate où le couvercle transparent laissait voir des centaines de nymphes alignées dans leur coffret, tout ceux-là avaient creusé leur tombe et ne risquaient pas de trouver place dans la confrérie des pêcheurs du coin qui, prenaient leur pastis dans un troquet rustique, derrière le fronton, aux chaises bistrots vernies d'un rouge acajou usé jusqu'au bois de sapin, et laissaient les « rutilants » se réunir entre eux à la brasserie la plus en vue avec sa terrasse interminable débordant sur la place du marché, où l'on pouvait compter les véhicules affublés de porte cannes sur le toit. Il suffisait de lire les plaques des voitures : 33, 31,75, Bordeaux, Toulouse, Paris...

« Et une tomate, et un mojito, et un Picon bière » ils restaient attablés autour d'une table ronde couverte d'une nappe à carreaux blancs et rouges et sortaient leur matériel comme des Tartarins satisfaits :

Bas de lignes fluocarbone, coupes fils avec pointe intégrée pour percer l'œillet de l'hameçon, appareil de raccord soie-bas de ligne, binocles frontales avec torche etc... L'apéro durerait jusqu'aux prémices du coup du soir et ils se poseront au beau milieu de la rivière à partir de dix-neuf heures qui, sur la grande Nive, qui sur les Aldudes ou le Bastan, qui sur le Lauribar.

Je ne me sentais pas des leurs, j'avais tendance à les éviter, mais je n'étais pas non plus de la bande des basques bien que parcourant ces rivières depuis une quarantaine d'années. En fait, je n'étais jamais à ma place, trop loin des uns, pas assez près des autres. Mais j'aimais cette solitude qui me faisait me retrouver en parfaite harmonie avec cette eau fascinante depuis toujours. J'avais besoin pour moi seul de ce diamant liquide à la fois opaque et translucide, de cette musique des cascades et des gouttelettes qui explosent

en bouillons de lumière, de ces grands plats apaisés dont le drap bleu ou vert s'étendait en un mouvement lent et perpétuel que rien ne peut arrêter.

Ainsi coule la vie...

Cette fois-ci, je décidai de pêcher du côté d'Ossès et Bidarray, au sud de St Martin d'Arrossa.

Après être passé devant la poterie Goicoechea, qui m'impressionnait toujours avec ses immenses amphores en terre cuites posées à l'entrée de la salle d'exposition, amphores plus grandes que les plus grands de mes fours céramiques, dont je savais la difficulté à les cuire sans qu'elles se brisent au moment de l'inversion de la courbe de cuisson, autour des mille degrés, pendant la descente, ou à l'ouverture du four si le choc thermique est trop fort. C'est alors un craquement ou plutôt un cliquetis sonore qui parcourt la pièce et la fissure se dessine alors que tous les artisans de l'atelier sont là pour découvrir l'aboutissement du travail de leurs mains. Et c'est un véritable drame quand il faut ramasser les restes de cette pièce magnifique, les transporter sur un transpalette et les jeter sur une montagne de tessons de terres brisées qui attendent d'être concassés pour servir de remblais sur les chemins des Pyrénées.

Je préférerais le travail d'émaillage sur des biscuits de terre cuite de la taille des petits carreaux qu'on pose sur les crédences de cuisine ou les murs de salles de bain.

Les risques de casse étaient nuls mais la difficulté était ailleurs. Il fallait donner une couleur en les émaillant au pistolet sous pression ou simplement les tremper dans une cuvette d'émail comme le font les artisans de Fès quand ils colorent leurs zelliges.

La teinte finale des carreaux, une fois cuits à 980° était fonction de la pression exercée sur le pistolet, de l'atmosphère du four qui n'était pas homogène selon la place des carreaux et celles des résistances.

Parfois des retraits d'émaux en écaillage, une dilatation de l'émail trop forte en tressillage éliminait les carreaux alors impropres à la vente.

Mais si l'émotion était la même à la sortie du four, les risques étaient moindres de perdre la production d'une ou deux journées d'atelier.

Quand les carreaux étaient décorés par notre décoratrice sur faïence en émaux cloisonnés, elle déposait les gouttes de couleurs entre les cloisons de terre cuite qui empêchaient les différentes teintes de basculer l'une sur l'autre en haut de cuisson.

Le résultat était fascinant en sorte de vitrail et les glaçures transparentes illuminaient ces motifs en transparences et légèretés.

Ces carreaux qui ne ressemblaient à rien avant cuisson, sinon à des plaques de talc poudreuses, vaguement colorées, qu'il fallait tenir par le dessous avant de les glisser à leurs places dans les cassettes d'enfournement en grès réfractaire devenaient brillants comme des soleils après 6 heures de cuisson et autant de refroidissement.

Le four pouvait démarrer en fin d'après-midi, à l'heure de sortie de l'atelier et dès le lendemain soir les carreaux étaient cuits.

Sortant de ma rêverie éveillée, je passai Bidarray, traversai le pont d'enfer et rejoignais la grande Nive après avoir descendu un chemin de terre glissant et à presque pic qui coupait une forêt de pins à la verticale de la rivière.

C'était un bon coin car inaccessible aux véhicules qu'il fallait garer à plus de six cents mètres à condition de trouver une place entre deux arbres, loin de l'accès piéton.

C'était donc un gage de tranquillité pour ce soir où les bons postes sont toujours convoités au moment de la tombée du jour.

C'est un parcours que je pratiquais peu car il aurait fallu être gaucher pour le remonter en toute facilité.

Je devais m'escrimer à lancer en revers, geste que j'avais du mal à maîtriser, surtout en fin de course quand il fallait déposer ma mouche comme si elle tombait du ciel, légère, en flocon de neige. Alors je fouettais plutôt en droitier vers le côté aval opposé et c'est donc par un lancer arrière que je finissais le geste.

C'est là qu'on s'aperçoit que le lancer arrière est souvent trop mou, trop couché et la ligne tapait le sol en se prenant dans les herbes hautes ou les ronciers.

Je devais descendre vers le début du parcours en longeant la bordure que l'allais pêcher, car prendre ce spot par le dessous aurait demandé une bonne heure de marche.

C'est donc courbé comme un Indien que j'arpentai à sens inverse les quelques cinquante mètres de mon parcours sans le regarder, pour ne pas déranger.

Arrivé à ce qui devenait mon point de départ, je m'adosais à un gros rocher qui avait la moitié des pieds dans l'eau et me servait d'observatoire.

Tout le parcours était constitué de plaques de schistes découpées en lames sombres, à fleur d'eau, descendants à pic au fond du fleuve qui pouvait atteindre les deux mètres de profondeur.

Les waders étaient donc inutiles et c'est à genou que je remontai la rive droite.

J'avais attaché un sedge car sur cet espace c'est la seule mouche qui me semblait convenir, d'autant plus, et vous l'avez constaté au début de cette histoire qu'elle me permettait un posé malhabile, ce que j'anticipai avec mon posé arrière qui n'était pas fluide.

Contre la rive, au droit des plaques de schiste, le courant était presque immobile ce qui rendaient les truites averties car elles avaient tout le loisir d'examiner les mouches qui se présentaient.

Les gobages n'étaient pas sonores et les truites ne sortaient pas leurs gueules de l'eau pour saisir leur proie.

Non, je voyais simplement un rond discret car les poissons se nourrissaient juste sous la surface et je me demandais si une oreille de lièvre ne ferait pas meilleure affaire, en subimago juste remontée du fond de l'eau ?

Mais je savais qu'avec l'obscurité naissante, j'aurai du mal à suivre cette mouche dans la pénombre et sous le film de la surface alors que les phryganes glisseraient bruyamment avant de s'envoler, ce qui exciterait la plus méfiante des farios.

Je devais simplement avoir la patience d'attendre que cet instant arrive, souvent très tard, quand les deux heures après le coucher du soleil marquaient la fin de partie. Je connaissais par cœur le règlement de pêche mais de là à dire que nous étions deux heures ou deux heures et quart après le coucher du soleil, c'était impossible et, dans le doute, je continuais ma pêche en toute innocence.

Mon bas de ligne était réduit à une longueur de canne et encore, car sinon impossible de le poser convenablement à quelques quatre ou cinq mètres devant moi.

La truite ne verrait pas ma soie Cortland d'un vert criard, car elle reposerait directement sur la bande de rocher et seul le bas de ligne et la pointe flotteraient sur l'eau silencieuse et noire.

Les gobages commençaient à devenir réguliers et ça et là je voyais courir des sedges énervés qui tentaient de s'envoler pour leur partie d'amour imminente.

Je déposai ma mouche en amont de l'endroit le plus proche là où j'avais vu trois gobages successifs en baisers de bulles espacés mais bien localisés.

Elle fut aspirée dans un petit entonnoir et je ferrai aussitôt avant que la truite ne recrache cet ersatz de phrygane mal ficelé.

Après un instant immobile (la truite était surprise) elle plongea au fond du fleuve le plus loin qu'elle pouvait pour rejoindre sa cache derrière un rocher posé au fond.

Mon moulinet, réglé à la perfection, cliquetait de ce bruit métallique que j'aimais tant et le poisson, stoppant net sa course, fit demi-tour et fonça vers moi ce qui n'était pas une surprise pour le pêcheur chevronné que j'étais.

Je ramassai aussitôt les brassées de soie déroulées par la fuite du poisson et maintins une pression éprouvante pour la truite qui, maintenant, fit quelques chandelles puis se mit à tourner en tentant encore de plonger.

Elle finit par se coucher sur le flanc, vaincue, et je l'amenai au-dessous de mon perchoir.

Je pus la saisir dans les mailles de mon filet et l'assommaï avec un galet proche.

C'était un poisson de plus de trente-cinq centimètres qui inaugura le superbe panier d'osier offert par Gina et je me promis de lui offrir.

En bout de course je prélevai un poisson de même taille et, ayant remballé ma canne et mon moulinet, je remontai le petit sentier vertical d'un pas léger malgré la pente, sans l'aide de ma lampe torche, faisant corps un peu plus avec cette nature qui m'avait offert ce qu'elle a de plus beau et bientôt enveloppé par l'approche de la nuit, je trouvai que la vie était belle...

A Béhasque, une heure plus tard, je déposai mes truites vidées sur une assiette blanche et les rangeai au fond du réfrigérateur, non sans les avoir photographiées, à côté du moulinet qui faisait alors office de mètre étalon, et les avoir envoyées par WhatsApp à toute la famille. Il y a des moments où l'on voudrait que tout se sache.

Le contenu stomacal m'était précieux pour connaître l'alimentation des truites en ces jours de fin d'été. Beaucoup de petites mouches, des chironomes, quelques éphémères et sedges finissaient l'inventaire.

Je terminai la soirée avec un verre de jurançon sec, une tranche d'espadon poêlée aux salsifis puis un morceau de fromage de brebis à la confiture de cerise noire et un verre d'Irouléguay rouge, et, enfin, quelques figues du jardin récoltées sur l'arbre.

Je mis beaucoup de temps à m'endormir après cette soirée d'exception qui rendait tout facile. J'étais prêt à faire face aux critiques des partisans absolus du no kill intégral.

Cette nuit, je dormirai toutes fenêtres ouvertes, non sans avoir installé un diffuseur de citronnelle pour me préserver des piqûres des moustiques qui, cette année, semblaient furieux et voraces.

Je savais qu'une chauve-souris ou deux passeraient par une fenêtre et sortiraient par l'autre et que j'entendrai le souffle de leurs ailes. Je n'avais pas peur des chauve-souris contrairement à ma mère qui les avaient en sainte horreur.

Je n'aurai pas échangé la prise de ces deux belles truites contre celle d'un thon rouge d'un espadon ou même d'un grand marlin noir, non, j'étais comblé, je n'en voulais pas davantage et, dans un demi-sommeil j'essayai en vain de revivre ces instants de bonheur, déjà perdus, insaisissables souvenirs évanouis et pourtant inoubliables.

Je prenais un bourbon avec Ernest Hemingway, Jim Harrison et lord Grey of Fallodon, dans la chambre du grand hôtel de Charles Ritz, et les mouches volaient au plafond comme des étoiles en un vol pendulaire en attendant la noce.

Ce sont ces instants imaginaires qui nous sont offerts par cette « pêche à la mouche » qui nous saisit et ne relâche jamais son étreinte.

L'architecte appela le lendemain vers midi et j'appris qu'il avait eu contact avec Goran. Nicolas Noé avait été intercepté car en décryptant toutes les photos de son smartphone, Goran avait été attiré par un cliché où NN tenait la pose devant sa voiture dont la plaque d'immatriculation était bien visible.

Cette plaque fut repérée au péage en direction de l'autoroute qui conduisait les voyageurs vers Irun par des caméras dédiées au contrôle, capables de déclencher un signal au passage de telle ou telle immatriculation préalablement enregistrée par la gendarmerie ou la guardia civil. En ce sens la collaboration entre français et espagnols était plus que parfaite.

L'alerte fut immédiatement donnée.

La voiture fut prise en chasse et le fuyard, entouré par deux véhicules aux gyrophares flambants bleus aux sirènes hurlantes et cerné par deux motards aux BMW rutilantes fut contraint de se rendre sans opposer de résistance. Les gendarmes étaient satisfaits car Nicolas Noé n'avait pu passer la frontière ce qui aurait nuit à son incarcération en France et son interrogatoire immédiat.

Il fut d'abord gardé au poste proche de la frontière et transféré sur St Jean-Pied-de-port où Goran l'attendait pour débiter son interrogatoire.

Goran avait demandé la présence d'un berger belge renifleur et son maître-chien.

Il laissa NN mijoter vingt-quatre heures en cellule, ce qui lui permit de regrouper et recouper les informations recueillies lors de la perquisition, avec le témoignage des smartphones.

N'étant pas présent lors de cette audition c'est Goran qui me décrivit la scène.

« Pour commencer, on lui ôta sa chemise vert kaki dont la manche gauche cachait, ce qui n'était pas une surprise, un bras tatoué de la coquille St Jacques transpercée d'une flèche.

Puis ce fut au tour du chien de sentir et découvrir la petite puce électronique dissimulée dans une cicatrice de l'aine témoin d'une appendicectomie ancienne.

Nicolas Noé était donc lui-même géo localisable et donc géo localisée, sans doute par le propriétaire du numéro de téléphone Espagnol dont il ne voulut jamais dévoiler l'identité, terrorisé même quand ce sujet était évoqué. »

« Devant l'évidence, c'est à dire devant la boîte de douilles similaire à celle qui avait tué Jacques Descasa, devant les photos extirpées des smartphones lui appartenant, devant les stocks de boîtiers en construction sur son établi, devant les photos même du monteur de mouches assassiné, Nicolas Noé avoua tout ou presque.

En tout cas, il admit être celui qui avait lâchement abattu Jacques Descasa mais seulement parce qu'on lui en avait donné l'ordre et qu'il lui était impossible de refuser.

Perdu pour perdu, il aurait dû atténuer sa responsabilité meurtrière en révélant l'identité du donneur d'ordre, mais sur ce point il semblait que Nicolas Noé craignait plus cette dénonciation qu'une peine de mort imminente.

Le gourou intercepté lors de la prise de la grotte s'était jeté de sa plate forme haute de trois étages plutôt que de se rendre.

Pouvait-il encore influencer l'un de ses membres alors qu'il avait péri lui-même, mettant fin à une emprise collective par son suicide ?

Pour Goran, Nicolas Noé avait été informé de la mort de son chef spirituel et son refus de coopérer dépassait l'entendement. Il n'avait pas grand-chose à gagner à se taire sinon perdre l'éventuelle clémence que des jurés pourraient avoir envers lui, être faible totalement sous la coupe de son maître mais cette soumission même posthume en disait long sur l'influence de la secte au delà même de la mort de son chef spirituel.

Mais à qui pouvait correspondre le numéro de téléphone Espagnol ?

Si l'on connaissait des ramifications tout au long de la ligne frappée par l'épée de l'archange St Michel lorsqu'il vainquit Lucifer, ligne imaginaire dans l'axe des sept sanctuaires qui lui sont dédiés, on comprenait que la secte des fous de St Michel se tourne aussi vers les chemins de Compostelle, et investisse l'Espagne, ultime objectif des pèlerins dans leur quête vers St Jacques pour enfin refermer leur précieuse crédenciale.

Comment le journaliste de Sud ouest apprit-il les derniers avancements de l'enquête ? nul ne le sait, mais le journal en fit à nouveau un titre à la une et dopa ses ventes une fois de plus.

A sa décharge, en lisant de près son article on pouvait constater qu'il avait bien compris la dérive de la secte des fous de St Michel car ils étaient fous et tentaient d'inonder l'Europe de leur folie en abusant de l'image positive de l'archange au détriment de cet ennemi imaginaire, St Jacques et tous ceux qui s'en référaient, ceux qui empruntaient le chemin des pèlerins, ceux qui prenaient la même direction comme les pêcheurs, quête des uns spirituelle, quête des autres sportive et de pleine nature.

L'architecte m'appela pour que je prenne rendez-vous à Bergonié en même temps que lui. Un an de traitement c'était long et à deux ce serait plus facile.

Il venait aux nouvelles pour ses carrelages, à peine commandés mais je rétorquai que certains délais étaient incompressibles car nous n'étions pas dans une production industrielle et que chaque carreau étaient faits pour lui et uniquement pour lui et ses cuisines et salles d'eau. La fabrication des biscuits obligeait à un temps de séchage de l'argile qui elle-même était un mélange de terres et d'eau broyées, malaxées et cuites une première fois (mono cuisson) , leur forme finale, leur épaisseur étant déterminées par un moule de presse qui prenait en compte une rétraction à la cuisson d'environ 7%

Nous devions créer des bains d'émaux spécifiques avec des mélanges judicieux et empiriques d'oxydes rares dosés comme il faut, après que notre céramiste ait tenté plusieurs cuissons pour parvenir à la couleur graduée en trois valeurs du plus clair au plus foncé en un camaïeu parfait. L'émail devait être pulvérisé au pistolet d'une main qui devait maintenir une même pression sur la détente pour que l'épaisseur d'émail soit constante, ce qui n'allait pas de soi.

Les clients sont tous les mêmes, parfois ils mettent des mois avant de choisir un carreau, sa couleur, sa taille, carreau qu'ils avaient failli acheter le premier jour, carreau qu'ils valideront plusieurs mois plus tard, le même exactement, et enfin carreau dont ils exigeront la livraison quasi instantanée ou à l'extrême rigueur dans un délai express, peu compatible avec le « fait main » et sans admettre que d'autres clients guettent également leur céramiques avec impatience, commandées avant eux.

Et dire que les riches Nemrods du monde entier attendent sans broncher leur paire de fusils Purdey deux ou parfois trois ans.

Il sut l'arrestation de Nicolas Noé et, comme moi s'interrogeait sur ce mystérieux numéro de téléphone en Espagne.

Je l'informai que je reviendrai dans le quartier du Marais rapidement mais que j'avais quelques jours encore à passer au Pays Basque pour affaire personnelle.



Je me mis en quête de Gina et c'est seulement lors du festival de la force Basque à St Palais que j'avais une bonne chance de la retrouver.

J'avais réservé une place mal située au plus près du fronton, coté sortie des participants, là j'étais sûr de pouvoir lui parler, à l'heure où l'Angélus sonnerait ou lors de l'une de ses sorties bondissantes.

En général, elle filait derrière le grand mur et se glissait entre les arcanes des platanes avant de disparaître.

J'étais impatient que les épreuves se déroulent et je trouvais que le commentateur en faisait un peu trop sur le descriptif des participants, leurs pedigrees, les règles du jeu, les résultats des derniers festivals etc...

En fait, j'étais pressé que tout cela finisse...

Après de belles envolées des joueurs, dont les pantalons blancs avaient déjà une teinte de terre battue, les chemises maintenant ouvertes sur leurs poitrails de bucherons, l'horloge de l'église sonna midi et aussitôt l'angélus mit tout le monde au » garde à vous. »

Maintenant il y avait le tirage de la traditionnelle tombola dont le premier prix était un énorme jambon Kintoa

Gina, comme à son habitude s'esquiva derrière le fronton où je pus l'intercepter, ce qui ne manqua pas de la surprendre.

« J'ai pris deux belles truites et voudrais les partager avec toi dans ma maison de Béhasque sous le platane de la terrasse ».

« Oh, merci, mais Béhasque, je ne peux pas, je retourne à St Jean dès la fin du festival »  
Viens plutôt à la roulotte demain, nous ferons une cuisson au galet «

Ok, je prendrai une glacière et tous les aromates pour que ces truites soient une symphonie gustative »

La Force Basque était d'une grande importance pour tous les villages de la région et c'était une des rares sorties des parents de Goran. Gina allait les voir sur la tribune d'honneur et, à la fin de la partie, il y avait le tirage de la tombola dont le premier prix était traditionnellement un jambon du porc pie noir du pays basque qui avait vieilli plusieurs années dans une des caves les plus raffinées de St Palais.

Il était livré dans un sac de jute aux armes de l'éleveur, réputé pour ses porcs basques.

Gina dansait un fandango endiablé avant la remise de ce prix au gagnant.

Je voyais tous les visages émoustillés des hommes qui la suivaient du regard sans manquer une miette du spectacle.

Elle était la femme inaccessible qu'ils voulaient posséder, certains étaient accompagnés de leur épouse légitime qui tapaient du coude sur les côtes de leur mari, énervées par cette espèce de fascination collective devant ce qui n'était, à leurs yeux qu'une bohémienne vivant de larcins et dormant dans une roulotte insalubre.

Je souriais intérieurement, car je savais que, demain, je serai seul avec Gina et, qu'aucun de ces hommes n'étaient capables de lui offrir comme j'allais le faire une truite sauvage de belle taille, que même les plus grands restaurants ne proposaient jamais sur leur carte, affichant, dans le meilleur des cas des truites provenant de la pisciculture de Banca, superbe pisciculture mais pisciculture quand même.

Je retournai dans ma longère et profitai de cette fin d'après midi solitaire pour faire le montage de quelques mouches d'ensemble et tenter de dresser des modèles plus sophistiqués, avec leurs ailes en pointes de hackles et le corps en lièvre recouvert d'un tinsel blanc et d'un herl de paon.

J'avais un livre de montage des mouches que je n'ouvrais jamais, cette fois-ci je me faisais un devoir de progresser dans cet art, ne serait-ce que pour honorer la mémoire de Jacques Lascasas, dont l'un des modèles préférés était celui-là :

Un subimago d'éphémère avec les ailes en cul de canard, le corps en raphia rouge et la queue en fibres de faisan.

Les ailes étaient écartées à 45° et la mouche ainsi faite pouvait dériver comme un petit voilier.

Ce modèle était réputé pour les Nives et conseillée par le rédacteur en chef d'un ouvrage « La Bonne Mouche » éditée par le « Quai des Plumes »

Je m'y repris plusieurs fois avant de réussir cette imitation plus grossière que celles de Jacques Lascasas, réputé pour l'exactitude quasi militaire de ses montages.

Les yeux embués de larmes, j'avançai avec peine et pleurai cet homme charmant victime de la folie d'un malade mental.

J'étais coupable d'être encore en vie.

Je criai vengeance et maudissais tous les fous de St Michel et leur paranoïa collective.

Notre président du club de montage de mouches et tous les adhérents participeraient à l'oraison funèbre de Jacques et une grande couronne serait déposée en un ultime hommage.

Pour oublier tout cela, Je me préparai avec soin, tel un grand chef cuisinier, disposai les aromates dans ma glacière, à savoir :

Thym, laurier, herbes de Provence, deux citrons, une gousse d'ail, du sel et du poivre ainsi que, ne surtout pas l'oublier une bonne bouteille d'huile d'olives et, bien entendu, un jurançon bien sec et frappé.

Quand je reçus un appel de Goran:

« Le numéro provient d'un téléphone fixe et nous l'avons localisé dans une maisonnette située à St Etienne de Baïgorry, un peu après la sortie d'Ossès.

Nous avons organisé une planque, mais tout ceci est devenu inutile car nous avons découvert le nom du propriétaire du lieu et nous savons quel est ce chef hiérarchique de Nicolas Noé, capable de commanditer et faire exécuter un crime aussi horrible et gratuit que celui du petit monteur de mouches.

Je n'étais pas convié à investir ce lieu, mais comme d'habitude Goran me tiendrait au courant.

Il avait beaucoup travaillé sur le cas de Nicolas Noé, car il ne comprenait pas son dévouement absurde à celui qui détenait ce fameux numéro de téléphone à St Etienne de Baïgorry.

Ayant l'habitude d'enquêter au fond des affaires, Goran avait fouillé le passé de NN et découvert un fait très étrange en consultant le cadastre de la petite Nive où il était propriétaire d'une petite parcelle.

Ce terrain ne dépassait pas huit cents mètres carrés mais il disposait d'un bout de rive d'environ vingt mètres linéaires sur la petite Nive de St Michel.

Or il avait acquis ce petit espace à peine deux ans avant sa prise de fonction auprès de l'APRN.

Et Goran savait que les familles ne se séparaient jamais d'un tel bout de rivière au bord de la Nive du Bastan ou du Lauribar.

Ces propriétés se transmettaient de générations en générations comme on passe un témoin qu'il ne fallait jamais laisser tomber sur la piste du stade. Un bout de rive c'était chose sacrée. Le devoir de chaque famille était la conservation et la transmission, pas la vente et qui le transgresserait serait coupable envers les enfants, les petits enfants et les arrière-petits-enfants.

Goran frappa donc à la porte du notaire de St Jean et l'interrogea sur la transaction qui fit de Nicolas Noé un nouveau propriétaire riverain de la Nive.

Quelle ne fut pas sa surprise quand il apprit que ce bout de terre avait été vendu à Nicolas Noé pour le montant dérisoire de mille deux cents euros.

Même non constructible, ce bien valait dix fois cette somme, la rive sur la Nive étant à elle toute seule une richesse que tout acheteur, même non pêcheur s'empresserait d'acquérir. Goran interrogea Maître Gauthier sur le vendeur si généreux.

Maître Gauthier sortit la fiche des formalités de la vente :

La copie authentique de l'acte de vente adressée à Nicolas Noé, était là devant lui, l'état de frais, le relevé de compte et un reçu en bonne et due forme du montant de la transaction étaient adressés au vendeur :

« Norbert Campagne ».

« Je lui avait dit que le montant de la transaction était trop faible, mais il a balayé ce conseil d'un revers de manche et j'ai du m'exécuter.

Il prétendait que son acheteur était en quelque sorte son fils spirituel, que ce dernier lui avait transmis le virus de la pêche , et que ce n'était qu'un juste retour des choses.

Il savait qu'il prendrait bien soin de cette parcelle et que Nicolas Noé serait toujours là pour l'accompagner pêcher sur ces rivières où, à un certain âge, il valait mieux être deux sur ces plages de galets glissantes où la moindre chute pouvait être grave. »

Goran avait fait une demande sur le nom de l'abonné au n° de téléphone fixe, c'était bien Norbert Campagne qui en était le souscripteur.

Tout alla très vite, car Goran ne voulait pas risquer une fuite de Norbert Campagne.

Ce fut le lendemain matin, aux aurores, à l'heure légale de six heures que la gendarmerie investit la maison de Norbert Campagne pour lui signifier sa garde à vue.

C'était maintenant un rituel, Goran procéda comme pour Nicolas Noé, il commença par lui retrousser la manche gauche de sa chemise qui découvrit, comme il fallait s'y attendre un magnifique tatouage aux armes des fous de st Michel, à savoir cette coquille st Jacques transpercée d'une flèche.

Après un interrogatoire poussé, Norbert Campagne se défaussa sur le gourou disparu, admit avoir été l'un des adeptes les plus anciens, faire partie des dirigeants de ce mouvement après avoir été agressé, tatoué lui-même quelques années auparavant.

Il avait craint pour sa vie comme chaque tatoué et avait adhéré à cette secte car pour lui, St Michel avait une aura définitive pour avoir terrassé Satan.

Et il ne supportait plus ces milliers de pêcheurs qui foulaient les rives de sa chère rivière chaque année en laissant traîner leurs déchets ni ces pèlerins qui prenaient le camino vers

St Jacques de Compostelle le guide du routard à la main pour un parcours de trek de deux mois comme des migrants éphémères.

Et cette haine avait été attisée par les réunions du gourou dans la grotte où le martelage des idées fausses avait eu un écho chez Norbert Campagne, homme seul et solitaire depuis qu'il avait perdu sa femme dans un tragique accident de la route, dix ans plus tôt.

Il n'avait pas d'enfants, donc pas d'héritiers et pouvait donc mettre toute sa fortune

À la disposition de la secte des fous de St Michel qui savait bien quel profil d'hommes il fallait recruter.

Et quand Goran lui demanda quel sentiment avait-il lorsqu'il avait donné l'ordre à Nicolas Noé d'abattre Jacques Lascasas, il se contenta de répondre :

« C'était un Jacques, un ennemi de St Michel, il fallait l'abattre ».

J'avais un sentiment partagé :

J'étais heureux que les meurtriers et les commanditaires soient sous les verrous, mais ce tatouage qui m'écorchait le bras gauche était un symbole si terrible que je rappelai aussitôt pour demander à l'architecte que nous puissions passer au traitement au plus vite à l'institut Bergognié.

L'architecte avait un projet sur Bordeaux de grande ampleur, la construction d'un espace dédié aux artistes contemporains et une fois par mois à Bergognié , l'année de traitement serait achevée avant l'inauguration du bâtiment.

Ceci lui convenait.

Je mis un certain temps à m'endormir, à cause des moustiques, à cause de l'émotion provoquée par ma future rencontre avec Gina dans moins de vingt-quatre heures, à cause de tous ces événements dramatiques qui bouleversaient ma vie tranquille de pêcheur à la mouche dont le coffre de voiture n'abritait plus qu'un ou deux catalogues de carreaux ciment, deux ou trois majoliques de couleur, un petit morceau de pierre naturelle et deux carreaux de Delft au motif d'un moulin et d'un petit métier.

Il est vrai que le véhicule fourni par la gendarmerie, il faudrait bien que je le rende et que je puisse acquérir un tout terrain, capable de longer une rivière sans m'embourber après la pluie.

J'avais fait une déclaration à mon assurance, mais celle-ci voulait en savoir plus sur cette secte des fous de st Michel qui aurait brûlé ma voiture.

Ce fut une nuit sans aucun rêve ni cauchemar, aussi étonnant que cela puisse paraître avec les derniers événements tragiques qui m'assaillaient.

J'avais tout préparé dans ma glacière comme un parfait vacancier en camping et pris la route de la roulotte de Gina.

Je mis un certain temps avant de la retrouver sous les grandes pinèdes.

Les chevaux de ses frères étaient bien là sagement reliés à leur licol flambant neuf.

Les frères étaient absents, toujours soignés ou plutôt en convalescence dans une clinique où ils recouvraient peu à peu toutes leurs forces.

Gina m'avait entendu arriver et elle m'entraîna aussitôt vers cet endroit où je l'avais rencontrée pour la première fois, ce lieu où de grosses pierres faisaient office de siège.

Nous avons marché longtemps, plus longtemps que je ne l'eut cru, ma boussole intérieure était dérégulée et je sentais monter en moi ce picotement émotionnel semblable à celui que j'avais connu, beaucoup plus jeune, à la rencontre des adolescentes de mon âge.

Gina, comme à l'accoutumée, ne connaissait pas la ligne droite. Elle sautillait d'un bosquet à l'autre, tournait autour d'un tronc d'arbre, puis d'un autre en une marelle sinueuse qu'elle finissait à cloche pied puis bondissait sur une pierre plate et retombait sur le tapis marron des aiguilles de sapin.

Elle était heureuse et j'étais heureux de l'avoir pour moi tout seul en cette journée unique.

Quand nous sommes parvenus à notre « restaurant » elle installa un foyer entre quatre gros galets surmontés d'une plaque de pierre plate, très lourde mais lisse comme une plancha en granit poli.

Elle mit le feu aux brindilles et ce petit feu de camp pris de l'ampleur.

Nous l'avons alimenté longtemps car il fallait que la pierre plate se chauffe à cœur afin de rendre la cuisson plus douce qu'une simple poêle à frire.

J'ai badigeonné la pierre d'huile d'olive car je ne voulais pas que la peau des truites accroche.

Et l'instant magique est arrivé quand les deux truites ont crépité sur cette pierre dégageant l'odeur des senteurs aromatiques.

Quelques minutes ont suffi et nous avons dégusté ces poissons avec une piété quasi religieuse.

L'une d'entre elle avait la chair très blanche, la seconde était plus rouge, saumonée aurait dit un béotien en matière de truites.

J'expliquai à Gina que tout cela était fonction de la nourriture des poissons.

Celle qui s'était gobergée de gammares et de crevettes d'eau douce avait une chair presque rouge. L'autre avait dégusté des éphémères et des phryganes qui ne coloraient pas la chair.

Nous avons donc partagé nos deux truites, la moitié de l'une et l'autre à chacun.

L'échange se fit à main nue et le contact de ses doigts m'électrisa.

Elle se lécha comme un chat, j'avais oublié d'apporter du pain et des serviettes et ses yeux me fixaient, rieurs et graves à la fois.

Nous nous sommes approchés l'un de l'autre et elle entreprit de retirer ma chemise pour découvrir mon bras gauche, tatoué, abîmé par cette horrible coquille percée par une flèche.

Elle frotta mon bras avec quantité d'huile d'olive, le massa délicatement et l'embrassa.

Elle fit tout cela avec une douceur féminine, une grâce, une dévotion qui me rendait fou.

J'osai l'étreindre et elle se laissa caresser, embrasser, nous étions enivrés par un désir charnel, et nous nous sommes couchés sur ce lit d'aiguilles de pins qui faisaient un doux matelas à notre amour là, tout de suite, sans fars, immédiat.

Plus tard, corps à corps, nous somnolions doucement à la lumière rougie du foyer qui s'éteignait doucement.

Nous avons les yeux tournés vers le ciel où les gros cumulonimbus nous couvraient en d'énormes édredons.

Je crois que nous nous sommes endormis.

Repus, apaisés, nous avons consenti au réveil.

Gina se dressa, ramassa ses sandales et après un dernier baiser long et langoureux, après un clin d'œil malicieux, après un signe de la main complice, s'esquiva en bondissant comme je l'avais toujours vue courir, à peu près comme un jeune chevreuil qui ne pense qu'à s'amuser et jouer de son corps.

J'étais sonné, muet, assommé, amoureux.

Je m'esquivai après avoir rejoint la roulotte et fis un signe de la main vers celle qui avait rejoint sa famille et sa maison roulante.

Le chemin de mon retour était porté par cette ivresse que je ressentais encore et encore...

J'étais comblé.

J'arrivai à Béhasque porté par un bonheur nouveau, que je savais fugace.

J'étais incapable de rester là, les bras croisés, dans cette longère qui n'aimait pas être vide et qui résonnait des cris des enfants jouant sous le platane depuis cinq générations.

Je voyais cet arbre sous lequel, en culotte courte, j'avais treize ans et mon père du haut de sa stature, la tête coiffée d'un chapeau de paille, la pipe aux lèvres, me houspillait, mon carnet de notes à la main, et me faisait réviser, pour la énième fois, ce poème de Baudelaire ou d'Apollinaire que j'étais incapable de mémoriser, de réciter en donnant le ton. Levant ses grands bras, prenant le platane à témoin, il se mettait lui-même à déclamer les vers qu'ils connaissaient par cœur à force de tenter de me les enfoncer dans le crâne, moi dont le regard fuyait vers la rivière d'en bas, où je brulais d'aller pêcher les vairons et les goujons ou peut-être même une vandoise.

Je décidai de filer à Sauveterre chez le détaillant de pêche qui vendait exclusivement du matériel pour la truite ou le saumon.

Il avait un large choix de cannes et je choisis une neuf pieds six en carbone d'action rapide c'est à dire avec une action de pointe, ce que je préférai à ce bambou refendu dont j'avais du mal à maîtriser l'action lente et parabolique.

Pour le moulinet, je préférai les modèles les plus simples, sans automatisme, manuel, à condition que la qualité du frein soit irréprochable, que son réglage soit très progressif, qu'il ronronne d'un doux cliquetis quand une belle truite filera vers le large.

La soie, en réalité c'est elle qui détermina mon choix de canne, était fine, un numéro 4 en double tape, c'est à dire réversible des deux côtés avec la même épaisseur sur toute sa longueur, plus difficile à lancer dans les premiers mètres, car sans poids vers l'avant, mais dont le posé arachnéen permettait de poser la mouche en toute discrétion sans déranger le poisson.

Je préférai les bas de ligne à nœuds, je les choisis assez longs de plus de quatre mètres et en seize centièmes et rajoutai une ou deux pointes en douze ou quatorze centièmes pour aboutir à une longueur totale d'une canne et demie à deux cannes.

J'avais mes mouches dans une petite boîte mais je ne pouvais m'empêcher de compléter mes modèles grossiers par quelques 929 de Devaux, deux ou trois sedges marrons et de minuscules imitations de Baetis Rhodani fines, translucides et ne dépassant pas dix millimètres.

Je retournai vers ce large pool posé en aval d'Oloron, traversai les prés où cette fois-ci aucun chevreuil n'était blotti, et découvris avec soulagement mon espace de pêche libre de toute présence humaine.

Je connaissais une très grosse truite marsouinant à deux mètres de la chute d'eau, savais qu'une fois piquée elle foncerait vers le parapet et casserait mon bas de ligne en tournant autour des rochers et de ce grand arbre mort coincé dans sa dérive.



J'attaquai plutôt la rive opposée, face aux trois saules dont les branches tombaient sur l'eau comme d'immenses bras penchés pour recueillir les richesses du gave.

Les truites étaient postées là, en attente des insectes qui tomberaient des feuilles.

Je lançai très en amont pour éviter de m'accrocher dans les branches, pratiquai un mending pour que la soie ne soit pas entraînée par le courant plus vite que mon bas de ligne et ma mouche, fixai ma 929 dont les ailes bleues penchaient légèrement vers l'avant comme un voilier de course.

Je ne la quittai plus du regard et comme je l'espérai, elle fut aspirée par un poisson invisible qui ne fit qu'un léger remous pour se saisir de sa proie.

Je ferrai d'un coup de poignet souple pour ne pas casser et laissai la truite entamer une course folle vers le fond du gave. Puis elle fusa vers le ciel et fit trois cabrioles en claquant sa queue.

Elle me déroula toute ma Cortland lors de son premier rush puis un peu moins lors du second et après le dernier je commençai à la travailler directement sur le moulinet, tout en la laissant s'évader si elle voulait piquer un sprint, sachant que rapidement elle serait fatiguée du combat, se coucherait sur le flanc et ainsi je pourrai la tracter doucement jusqu'à mon filet, acheté le jour même, raquette en forme de pala incurvée dont les mailles étaient rapprochées en nid d'abeilles pour ne pas blesser la truite.

Elle était là, couchée dans l'épuisette, s'oxygénai lentement, elle était belle, jaune d'or, couverte de petits points noirs, blancs, rubis, qui étincelaient au soleil.

Je la soulevai délicatement, lui ôtai la petite mouche jaune et bleue piquée à la commissure de la mâchoire et la maintins sous l'eau portée par mes mains mouillées.

Elle reprit ses esprits, pencha la tête vers le fond et je la laissai glisser en douceur.

Elle plongea, lentement, avec la même dignité que le chat de l'aubergiste et je restai seul, essuyai ma mouche et quittai ce gave saoulé de bonheur, incapable de pêcher à nouveau.

J'envoyai la photo à mes enfants qui ne manqueraient pas de me demander quelle mouche, quel endroit, quelle taille et j'essaierai de garder le souvenir précis de cet instant quand la truite saisit l'éphémère, instant déjà perdu, comme celui du bonheur intense avec Gina, déjà flou, irréel, impalpable, mais marqué dans ma mémoire à jamais.

Je ramenai ma soie Cortland verte et songeai qu'il faudrait bien que je lui dise que ce n'était pas une corde pour pendre le linge.

-----

Bertrand DAMOISEAU

2, rue du Château Trompette, 33000 Bordeaux

[bdamoiseau@wanadoo.fr](mailto:bdamoiseau@wanadoo.fr)

Tel : 06 74 42 29 21